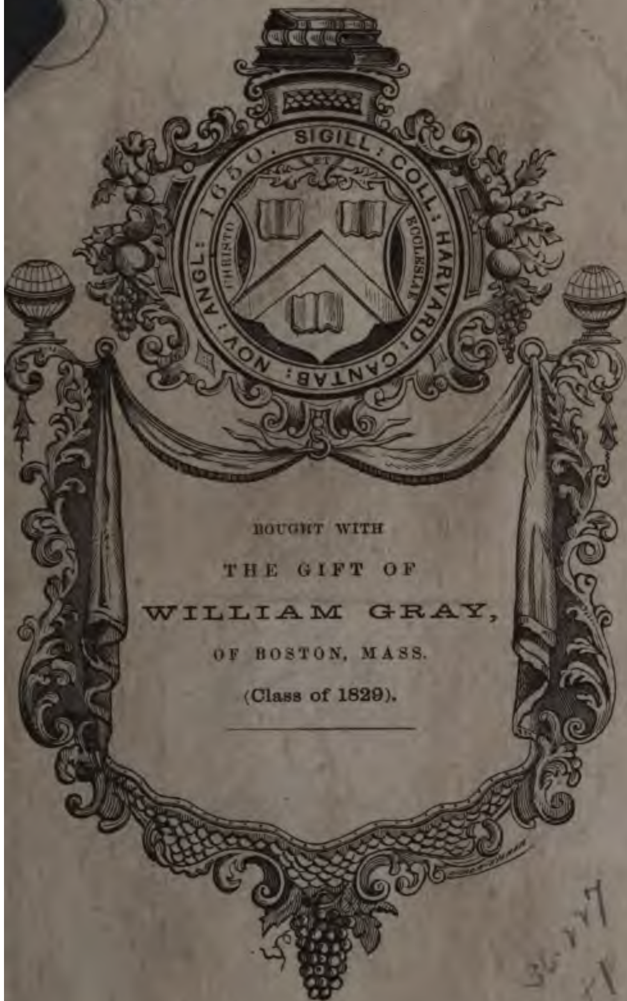

SIGILL: COLL: HARVARD: CANTAB: NOV: ANGL: 1650.
CHRISTO ET ECCLESIAE



DISCIPLINA CLERICALIS.



LA

DISCIPLINE DE CLERGIE.

Disciplina Clericalis;

AUCTORE

PETRO ALPHONSI,

EX-JUDÆO HISPANO.

PARS PRIMA.

Alphonsus, or Alfonsi, Peter,
formerly R. Moses Sephardi.

PARISIIS,
EX TYPOGRAPHIA RIGNOUX,
VIA DICTA FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.
M DCCC XXIV.

Discipline

de Clergie;

TRADUCTION DE L'OUVRAGE

DE PIERRE ALPHONSE.

PREMIÈRE PARTIE.

Société des Bibliophiles français.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

M DCCC XXIV.

Disciplina Clericalis;

AUCTORE

PETRO ALPHONSI,

EX-JUDÆO HISPANO.

PARS PRIMA.

Alphonsus, or Alfunsi, Petrus,
formerly R. Moses Sephardi.

PARISIIS,

EX TYPOGRAPHIA RIGNOUX,

VIA DICTA FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

M DCCC XXIV.

Discipline de Clergie;

TRADUCTION DE L'OUVRAGE

DE PIERRE ALPHONSE.

PREMIÈRE PARTIE.

Société des Bibliophiles français.

PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE RIGNOUX,

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS-S.-MICHEL, N° 8.

M DCCC XXIV.

Se trouve à Paris,

Chez
- THÉODORE LECLERC, libraire, rue Neuve-Notre-Dame, n° 23;
- LEHEUREUX, libraire, quai des Augustins, n° 37;
- GOSSELIN, libraire, rue de Seine, n° 12.

NOTICE

SUR PIERRE ALPHONSE

ET SUR SES OUVRAGES.

Pierre Alphonse ou d'Alphonse, auparavant Rabbi Moïse Sephardi, naquit en 1062, à Huesca, dans le royaume d'Aragon, fut élevé dans la religion judaïque, qui était celle de ses pères, et se distingua par ses connaissances dans plus d'un genre. A l'âge de quarante-quatre ans, il embrassa de bonne foi le christianisme, et fut baptisé dans sa ville natale, par Étienne, qui en était évêque, le jour de la fête de saint Pierre, 1106 (1144 de l'ère d'Espagne), d'où il prit le nom de Pierre, auquel il ajouta celui d'*Alphonse*, en l'honneur d'Alphonse VI, roi de Castille et de Léon, qualifié d'empereur, qui voulut bien être son parrain, et qui lui donna la charge de médecin dans son palais. Ses co-religionnaires calomnièrent sa démarche, et la représentèrent sous le jour

le plus défavorable : les uns l'accusèrent d'avoir changé de religion par mépris pour Dieu et pour sa parole; d'autres, par ignorance de la loi et des prophètes; d'autres enfin, par vaine gloire, par intérêt, et parce qu'il voyait sa nation plongée dans l'opprobre et l'ignominie. Pour réfuter toutes ces imputations, et pour faire connaître les véritables motifs de sa conduite, il composa un dialogue en douze titres, ou plutôt douze dialogues entre un Juif et un Chrétien, dans lesquels le Juif *Moïse*, nom qu'il portoit avant son baptême, propose les difficultés, et le Chrétien *Pierre d'Alphonse*, nom qu'il reçut au baptême, répond à tout d'une manière victorieuse. Ces dialogues furent imprimés à Cologne, 1536, in-8°, sous ce titre : *Dialogi Lectu dignissimi, in quibus impiæ Judæorum opiniones... confutantur, quædamque Prophetarum abstrusiora loca explicantur.* Ils ont été insérés dans la grande Bibliothéque des Pères, tome XXI, page 172-221, édition de Lyon. Mariana, *Historia general de España;* Ferreras, *Synopsis historica chronologica de España;* Nicolas Anto-

nio, *Biblioth. Hisp. vet.*; Vincent de Beauvais, *Speculum historiale*, lib. xxv, cap. 118; Bartolocci, Thomas Hyde, Casimir Oudin, Raimond Martin, Alphonse Spina, Paul de Burgos, Possevin, Hermann Hardt, Noël Alexandre, et d'autres écrivains, en parlent avec de grands éloges : en effet, ces dialogues sont très-solides et très-savans, quoique l'on puisse y reprendre quelques raisonnemens faibles ou bizarres. Nous pensons que le lecteur ne sera pas fâché d'en connaître l'analyse.

Titre i. — Les Juifs se font une fausse idée de la Divinité; ils défigurent ses attributs. Pierre Alphonse raconte des faits curieux à l'appui de ses raisonnemens.

Titre ii. — La cause de la dispersion des Juifs n'est autre que la condamnation de Jésus, qu'ils ont accablé d'opprobres, et fait passer pour adultérin. Dieu ne les conserve au milieu des nations que pour éterniser le souvenir de l'horrible déicide qu'ils ont commis.

Titre iii. — Rêveries des Juifs sur la résurrection des morts à l'avènement du Messie, et sur son règne intermédiaire, adopté par quelques Pères des premiers siècles et par

quelques modernes. Il y a bien de la mauvaise physique; on y remarque aussi une légère tendance à affaiblir le dogme de la résurrection générale tel que le professent les Chrétiens.

TITRE IV. — Les Juifs n'observent que la moindre partie de la loi de Moïse, et conséquemment ils ne peuvent être agréables à Dieu.

TITRE V. — Pierre Alphonse développe les motifs qui l'ont porté à embrasser la loi des Chrétiens de préférence à celle des Arabes, parmi lesquels il avait vécu dès son enfance, et dont il connaissait parfaitement la langue.

TITRE VI. — Après avoir réfuté le judaïsme et l'islamisme, Pierre Alphonse passe à l'exposition des mystères de la religion chrétienne. Il traite d'abord de la Sainte Trinité, dont il découvre des traces dans l'Ancien Testament, dans le nom ineffable de Dieu [1], et dans la manière dont les

[1] Trinitas quidem subtile quid est et ineffabile, et ad explanandum difficile, de quâ Prophetæ nonnisi occultè locuti sunt et sub velamine, quoadusque venit Christus, qui de tribus una personis, fidelium illam

prêtres, descendans d'Aaron, bénissaient le peuple [1].

mentibus pro eorum revelavit capacitate. Si tamen attendas subtilius, et illud Dei nomen, quod in secretis secretorum explanatum invenitur, inspicias, יהוה, nomen inquam trium litterarum, quamvis quatuor figuris, una namque de illis geminata bis scribitur, si inquam illud inspicias, videbis quia idem nomen et unum sit et tria; sed quod unum est, ad unitatem substantiæ, quod vero tria, ad Trinitatem respicit personarum. Constat autem nomen illud his quatuor figuris, et י et ה et ו et ה, quarum si primam tantum conjunxeris et secundam י scilicet et ה, erit sane nomen unum. Item si secundam et tertiam ה scilicet et ו, jam habebis alterum. Similiter, si tertiam tantum copulaveris atque quartam scilicet ו et ה, invenies et tertium. Rursus, si omnes simul in ordine connexueris, non erit nisi nomen unum, sicut in istâ patet geometrali figurâ. (Pag. 199, edit. Lugd.) *Vid. figur.* p. xvj.

[1] Notatur quoque Trinitas in tribus benedictionibus, quibus Aaron et filii ejus benedicebant filiis Israel ex præcepto Domini dicentis ad Moysen : *Loquere Aaron et filiis ejus. Sic benedicetis filiis Israel, et dicetis eis : Benedicat tibi Dominus, et custodiat te ; ostendat Dominus faciem suam tibi ; et misereatur tuî ; convertat Dominus vultum suum ad te, et det tibi pacem.* (Numer. VI, 5.) His quippe benedictionibus sacerdos alicui benedicens, protensas ante vultum suum palmas utrasque tenebat. Cùm vero dicebat Dominus quem hebraicè illo quod supra diximus trino et uno nomine exprimebat (יהוה), tres digitos priores, pollicem videlicet, indicem, atque medium, manus utriusque, rectos altiùs erigebat, et dicto ita Domino, digitos ut priùs remittebat. (Pag. 200.)

TITRE VII. — La Vierge Marie conçut par l'opération du Saint-Esprit, sans avoir connu d'homme, conformément à la prophétie d'Isaïe, chap. VII.

TITRE VIII. — Le Verbe s'est fait chair: Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble. Multitude de passages en faveur de ces dogmes divins.

TITRE IX. — Le Messie est venu dans le temps déterminé ; tout ce que les prophètes ont annoncé de sa personne s'est accompli à la lettre. On y trouve des choses très-solides.

TITRE X. — Le Messie s'est soumis à la mort, de sa pleine volonté; il a permis aux Juifs de l'attacher à la croix. Pierre Alphonse traite dans ce dialogue plusieurs questions incidentes : *Qu'est-ce que le diable? Comment l'homme est-il tombé en sa puissance? Pourquoi Dieu l'en a-t-il délivré?... etc.*

TITRE XI. — Le Messie est ressuscité d'entre les morts; il est monté au ciel, d'où il viendra juger les vivans et les morts. Plus subtil que solide.

TITRE XII. — La loi chrétienne n'est point

opposée à la loi mosaïque; l'une est l'accomplissement de l'autre. Il offre des rapprochemens assez ingénieux entre les rites de l'Ancien Testament et les événemens du Nouveau [1].

Ce que nous avons dit jusqu'ici de Pierre Alphonse est puisé dans ses propres écrits; les historiens espagnols ne s'expriment pas en tout comme lui; on en jugera par les deux que nous allons citer.

« De mas desto, dit Mariana, cierto judio, llamado Moyses, de mucha erudicion, y que sabia muchas lenguas, en lo potrero del reinado, de don Alonso, abjurada la superticion de sus padres, se hizo christiano. El rei mismo fue su padrino en el baptismo, que fue ocasion de llamalle Pedro

[1] De præceptis Domini contrarium non est alterum alteri, sed quando tempus præcepti unius est completum, aliud ut sibi placet dat præceptum, quemadmodum de præcepto videmus, quod de carnibus comedendis Dominus Noë dedit, quia postquam Moyses venit, et illud præcepti tempus completum fuit, Moysi ipsi jam aliud præceptum de carnibus videlicet prohibendis donavit. Cujus iterum tempus postquam Christo adveniente completum fuit, jam ecce iterum illud antiquum quod Noë datum fuerat præceptum, de carnium videlicet absolutione rediit. (Pag. 220.)

Alonso. Impugnò por escrito las sectas de los Judios, y de los Moros : y muchos de la una y de la otra nacion, por su diligencia, se reduxeron a la verdad. Famosa devio de ser, y notable la conversion deste judio, pues los historiadores de Aragon la atribuyen a don Alonso, rey de Aragon : dizen que en Huesca a veinte y nueve de junio se baptisò el año de mil y ciento y seis : que don Estevan Obispo de aquella ciudad hizo la ceremonià, y el padrino fue el rey mismo de Aragon. En este debate, no queremos, ni aun podriamos dar sentencia por ninguna de las partes, cada qual por si mismo siga lo que le pareciere mas provable. » Mariana, *Histor. gen. de Esp.*, tome 1, page 471.

« Don Alphonse, roi d'Aragon et de Navarre, dit Ferreras, se trouvant à Huesca dans le mois de juin, un hébreu appelé Moïse, homme d'une érudition profonde, lequel était établi dans cette ville, se détermina à embrasser la religion chrétienne, après s'être pleinement convaincu de son erreur par les saintes Écritures. Sa résolution parvint bientôt à la connaissance

du monarque; qui, pour témoigner sa joie, voulut lui faire l'honneur de le tenir sur les fonts; ainsi le juif reçut dans la cathédrale de cette ville le baptême, qui lui fut administré par l'évêque de la même église, le jour de l'apôtre saint Pierre : il quitta son nom pour prendre celui de Pierre Alphonse, en l'honneur du saint et du roi son parrain. Il a écrit depuis contre les Juifs plusieurs livres très-savans, intitulés *Dialogues*, qui sont imprimés dans la Bibliothéque des Pères. » *Histoire générale d'Espagne, traduite de l'espagnol de Jean de Ferreras, par d'Hermilly*, tome III, page 299.

Il est vraisemblable que les dialogues de Pierre Alphonse ont fait soupçonner à quelques biographes, qu'il avait sollicité du souverain pontife l'autorisation d'entrer en conférence avec deux rabbins, nommés Samuel Abrabalia et Salomon Levita, pour défendre contre eux les intérêts de la religion chrétienne, et leur demander raison de divers passages du Talmud. Nous avouons cependant que nous n'avons là-dessus aucune certitude, et que nous sommes

conduits à cette conjecture par quelques expressions de Wolf. *Biblioth. hebr.*, art. 1824.

Nous n'avons pas pu acquérir plus de certitude que c'est contre l'ouvrage de Pierre Alphonse que Rabbi Jacob ben Ruben a écrit le sien, intitulé *Milchamoth Jehovah*[1], (Guerres du Seigneur), et que Rabbi Scem Tov ben Isaac ben Sprot de Tudèle a dirigé son *Even Bochen*[2] (Pierre de touche), dans lequel il introduit deux interlocuteurs, dont un Juif, sous le nom d'*Ammejachèd*[3] (unitaire), et l'autre Chrétien, sous le nom d'*Ammescalesc*[4] (trinitaire), qui traitent à peu près les mêmes sujets que Pierre Alphonse avait traités, et qui finissent par céder la victoire à la loi de Moïse; car si Wolf et Hardt sont pour l'affirmative, le célèbre abbé de Rossi se prononce pour la négative. Voy. *MSS.*, *Cod. hebr.*, art. 760; *Biblioth. jud. antichrist.*, art. 146, etc.

Le second ouvrage de Pierre Alphonse

[1] מלחמות יהוה.
[2] אבן בוחן.
[3] המיחד.
[4] המשלש.

est celui que nous donnons au public, sous le titre de *Disciplina Clericalis*, Discipline de Clergie, parce qu'il *rend le clerc bien doctriné;* ou autrement le *Chastoiement. L'auteur l'a compilé en partie des proverbes des philosophes arabiques et de leurs chastoiements, et des fables, et des vers; en partie de semblance de bêtes et d'oiseaux.*

Le texte latin, encore inédit, a été collationné par M. Méon, sur sept manuscrits de la Bibliothéque du Roi, et sur quelques autres qui appartiennent à des puissances étrangères, mais qu'on possédait en France il y a quelques années. Rodriguez de Castro n'en connoissait qu'un dans la bibliothéque de l'Escurial, *Escritores Rabinos españoles*, page 20; Nicolas Antonio ne parle que de l'exemplaire du Vatican, et encore n'en parle-t-il pas exactement.

La version en prose française était également inédite. Elle date évidemment du quinzième siècle. M. Méon, dont l'opinion est d'un si grand poids, pense qu'elle est de Jean Miellot.

Quant à la version en vers français, sous

le titre de *Chastoiement* ou *Castoiement d'un père à son fils*, il en avait déjà paru une en 1760, dans les Fabliaux de Barbazan. M. Méon, à qui nous devons d'excellentes éditions des poëtes des onzième, douzième, treizième, quatorzième et quinzième siècles, l'avait publiée de nouveau en 1808, avec des additions considérables. Celle que nous publions dans nos Mélanges est entièrement différente; c'est un autre ouvrage.

Les Orientaux possèdent plusieurs compilations qui ont de la ressemblance avec celle de Pierre Alphonse, quoique très-inférieures à celle-ci; entre autres: *Pirke Aboth*[1] (Chapitres des Pères), recueillis par Rabbi Nathan, de Babylone, qui florissait en 121, et traduits dans toutes les langues; *Mivchar Happeninim*[2] (Choix de pierres précieuses), compilé en arabe par Rabbi Jédaia Bedraschi, vers 1298, contenant beaucoup de sentences des anciens philosophes grecs et arabes, traduit en hébreu par Juda Aben Tibbon (Soncino, 1484), et en latin par Erbert (Francfort, 1630);

[1] פרקי אבות.

[2] מבחר הפנינים.

Proverbiorum arabicorum Centuriæ duæ, par Abi Ubeid, traduit en latin par Scaliger et Thomas Erpen. (Leyde, 1614, in-4°); *Apophthegmata Ebræorum ac Arabum ex aboth R. Nathan, Aristea, libro selectarum margaritarum, et aliis auctoribus selecta, latinèque reddita, cum brevibus scholiis*, par J. Drusius. Francfort, 1612, in-4°.)

Nous avons trouvé quelques-unes des fables du *Castoiement* dans les *Mille et une Nuits;* nous pensons qu'il est inutile de les indiquer.

On attribue à Pierre Alphonse, 1° une Logique qu'on dit avoir été d'abord traduite en langue hébraïque, et que l'on prétend aussi l'avoir été en grec long-temps après par Georges Scholaire, connu sous le nom de Gennade. Lambécius en rapporte un extrait. (*Biblioth. Cæs. Vindobon.*, tom. VIII, pag. 285); Διαλεκτική ἐςι τεχνη τεχνῶν, καὶ ἐπιστήμη ἐπιστημῶν, etc., *Dialectica est ars artium, scientia scientiarum, ad omnium habituum principia viam habens;* mais il est bien évident que maître Pierre, Espagnol, auteur de ce dernier ouvrage, et

qui mourut en 1277, suivant Lambécius, n'est pas Pierre Alphonse, qui florissait au commencement du siècle précédent.

2° *De Abundantia in sermonibus ad omnem materiam.* Voyez Fabricius, *Biblioth. mediæ et infimæ latinitatis*, lib. xv, tom. 3, pag. 239, qui cite Sanderus, pag. 205, et qui renvoie mal à propos à Trithème, *de Scriptoribus Ecclesiasticis*, pag. 149, edit. *Coloniæ*, 1546, in-4°.

3° *De Scientia et Philosophia.* Wolf croit que ce traité est le même que la *Disciplina Clericalis; Biblioth. hebr.*, tom. I, pag. 971. D. Joseph Rodriguez de Castro, *Escritores Rabinos españoles*, pag. 20, adopte aussi cette opinion, que Nicolas Antonio rend certaine en citant quelques passages du livre *de la Science et de la Philosophie*, qui se trouvent dans la *Discipline de Clergie; Biblioth. Hisp., vet.*, tom. II, pag. 7-8, edit. *Romæ*, 1696, in-fol.

4° *De Pavone figurali.* Ce petit poëme, dirigé contre les vices de la cour de Rome, et contre les religieux mendians, ne peut être de Pierre Alphonse : il est postérieur au premier concile de Lyon, tenu en 1245;

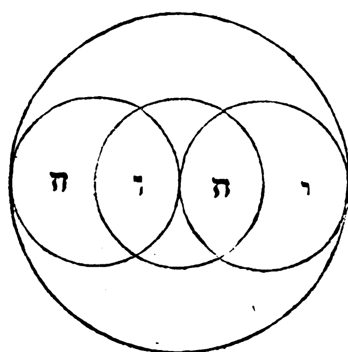
et comment d'ailleurs un nouveau converti aurait-il osé écrire des vers aussi piquans que ceux-ci ?

His igitur sic propositis per singula, pavo [1]
Voce gravi jubet ut taceatur, et ipse recensens
Quædam dictorum, postremo continuando
Dictis dicenda sic omnibus intulit illud:
Constat quod nobis debetur amor dominandi,
Nos gemini vigiles noctis discernimus horas,
Vox etiam nostra torpentes excitat, et quod
Ore geris virus et cauda inluminat omne.
Nos abundè decus non quirimus : ecce quod ipsa
Contulit imperii nobis natura coronam,
Et meritò; scimus etenim regnare modestè,
Contenti propriis, nec curantes aliena;
Et sic competeret nobis imponere legem
Omnibus, et nemo regnare potest sine nobis.

Il serait ridicule de prolonger l'énumération des ouvrages qui sont attribués à Pierre Alphonse, et qu'une critique éclairée lui refuse justement. On ignore l'époque et le lieu de sa mort; cependant Casimir Oudin insinue que ce savant mourut en 1110.

J. Labouderie,
Vicaire général d'Avignon, etc.

[1] Papa.


י
ה
ו
ה

DISCIPLINA CLERICALIS.

LA

DISCIPLINE DE CLERGIE.



Disciplina Clericalis.



IXIT Petrus Anfunsus, servus Christi Jhesu, compositor hujus libri: Gratias ago Deo qui primus est sine principio, a quo omnium bonorum est principium, finis sine fine, totius boni complementum, sapiens qui sapientiam præbet homini et rationem, qui nos sua aspiravit sapientia, et suæ rationis ammirabili illustravit claritate, et multiformi sancti spiritus sui ditavit gratia, quia igitur me licet peccatorem Deus multimoda vestire dignatus est sapientia, ne lucerna michi credita sub modio tecta lateat. Eodem spiritu instigante, ad multorum utilitatem hunc librum componore ammonitus sum, ipsum ob-



La
Discipline de Clergie.

PIERRE ALPHONSE, serf de Jhesus-Crist, qui fist cestui livre, dit : Je rens graces à Dieu qui a donné sapience et raison à homme ; et pour ce qu'il a donné en moy pecheur tant de grace de sapience, ayent repris à faire ce livre pour les prouffiz de ceulx qui le liront et orront : car je ne vueil mie que la lumiere de grace de sapience que Dieu a mis en moy, soit couverte et repuse, et je lui prie au commencement qu'il mette bonne fin à cest euvre translater, et me garde que je ne die aucune chose qui desplaise à sa volenté, et me soit adjuteur à toutes les choses que je vueil faire. Car quant j'ay aucunes

secrans ut huic libelli mei principio bonum finem adjungat, meque custodiat, ne quid in eo dicatur quod suæ displiceat voluntati; amen. Deus igitur in hoc opusculo mihi sit in auxilium, qui me librum hunc componere, et in latinum transferre compulit. Cum enim apud me sæpius retractando humanæ causas creationis omnimodo scire laborarem, humanum quidem ingenium inveni ex præceptis conditoris ad hoc esse deputatum, ut quamdiu est in hoc sæculo, in sanctæ studeat exercitatione philosophiæ per quam de creatore suo meliorem et majorem habeat notitiam, et moderata studeat vivere continentia, et ab imminentibus sciat sibi præcavere adversitatibus, eoque tramite gradiatur in sæculo, qui eum ducat ad regnum cœlorum. Quod si in præfatæ sanctæ disciplinæ notitia vixerit, hoc quidem pro quo creatus est, complevit, debetque perfectus appellari. Fragilem etiam hominis complexionem esse consideravi, quæ, ne tædium incurrat, paucis instruenda est. Duritie quoque ejus recordatus ut facilius retineat quodammodo necessario mollienda et dulcificanda est, quia et obliviosa est, multis indiget quæ oblitorum

foiz estudié solempteusement à congnoistre les causes d'humaine compaignie creature, et ay regardé en moy et trouvoie que Dieu donna sens et engin à homme pour estudier en ce siecle es sainctes prophesies, par quoi il congnoisse mieulx son Créateur, et qu'il vive attrempéement, et qu'il se sache garder des apparentes adversitez, et voist par tel sentier et chemin en ce siecle, qu'il le maine en son regne des Cieulx. Mais s'il vit en parfaicte congnoissance de saincte doctrine, adonc a-il accompli ce pour quoy il est fais. Après j'ay regardé que la fraile complexion de l'omme de pou vuelt estre instruite, affin que ennuy de moult de choses ne le destourbe. Et pour ce que la complexion de l'omme est rude et dure, elle doit estre adouchie et amoliée en aucune maniere, affin qu'elle retiengne plus legierement, et pour ce qu'elle est oublieuse, elle a mestier de moult de choses qui le ramainent à memoire ce qu'elle a oublié. Pour toutes ces choses ay-je compilé ce livre en partie des proverbes de philosophie et de leurs chastoiemens, et des fables, et de vers, en partie de

faciant recordari. Propterea libellum compegi, partim ex proverbiis philosophorum, et suis castigationibus arabicis, et fabulis, et versibus, partim ex animalium et volucrum similitudinibus. Modum autem consideravi ne si plura necessariis scripserim, scripta oneri potius sint lectori quam subsidio et legentibus et audientibus desiderium et occasio ediscendi. Scientes vero per ea quæ hic continentur, oblitorum reminiscantur. Huic libello nomen injungens, et est ex re, id est, CLERICALIS DISCIPLINA. Reddit enim Clericum disciplinatum. Vitandum tamen decrevi pro possibilitate sensus mei, ne quid in nostro Tractatu inveniatur quod nostræ credulitati sit contrarium, vel a nostra fide diversum. Ad quod adjuvet me omnipotens Deus cui super nitor. Amen.

Si quis tamen hoc opusculum humano et exteriori oculo percurrerit, et quid in eo quod humana parum cavit natura, viderit, subtiliori oculo iterum et iterum relegere moneo, et demum et ipsi, et omnibus catholicæ fidei perfectis corrigendum appono: nihil enim in humanis actionibus perfectum putat philosophus.

semblance de bestes et d'oyseaux; mais j'ay regardé que se j'escrips plus que mestier ne soit, que ce ne soit plus grant grevance que solas à cellui qui le lira, ou à ceulx qui l'orront, et cause de desaprendre. Mais les sages se recorderont de ce qu'ilz ont oublié par ce que yci est contenu. Cestui livre comprent nom de sa matiere, c'est DISCIPLINE DE CLERGIE: *car il rend le clerc bien doctriné. Non pourquant je vueil à mon povoir garder que on ne treuve aucune chose en mon livre qui soit contraire ou divisée à nostre creance ne à nostre foy. Ad ce me ayde Dieu le Tout-Puissant en qui je croy. Amen.*

Enoch, philosophus qui lingua arabica cognominatur Edric, dixit filio suo : Timor Domini sit negotiatio tua, et veniet tibi lucrum sine labore. Dixit quidam philosophus : Qui timet Deum, omnia timent eum; qui vero non timet Deum, ipse timet omnia. Dixit alius philosophus : Qui timet eum, diligit eum; qui timet Deum, obedit Deo. Dixit Arabs in versu suo : Inobediens es Deo si simulas te Deum amare, et incredibile est; si vere eum amares, obedires ei : nam qui amat, obedit. Dixit Socrates discipulis suis : Videte ne sitis Deo obedientes et inobedientes in eodem. Dicunt ei : Enuclea nobis quid dicis. Qui ait : Dimittite hypocrisim; est enim hypocrisis coram hominibus simulare se obedire Deo, in occulto vero inobedientem esse. Dicit ei unus ex discipulis suis : Est-ne aliud genus hypocrisis unde homini cavendum sit? Dicit Socrates : Est homo qui in aperto et non in occulto obedire se Deo ostendit, ut sanctus ab omnibus habeatur, et ab eis ideo plus honoretur. Est alius isto subtilior qui hanc relinquit hypocrisim ut majori deserviat. Cum enim jejunat, vel eleemosynam facit, et ab

Enoc, un philosophe qui estoit du lignage d'Arabie, et estoit nommé Edrich, dist à son fils : Toute ton entente soit à cremir nostre Seigneur, et tu auras gloire sans travail. Ung philosophe dist : Qui craint Dieu il craint toutes choses. Ung autre philosophe dist : Qui craint Dieu, il aime Dieu, et qui aime Dieu, il obéyst à Dieu. L'Arabien dist en son vers : Tu ne es mie obéissant à Dieu, non pourquant tu fais semblant que tu l'aimes, et ce n'est mie créable chose : car se tu l'amoyes vraiement, tu obeyroies à lui, car qui aime, il obeist. Socrates dit à son disciple : Garde que tu ne soyes obédiens et non obediens à Dieu en une mesme chose. Le disciple lui dist : Fay nous entendre ce que tu dis. Socrates dist : Laisse ypocrisie. Ypocrisie est qui faint amer devant les gens, et par derriere est inobediens. L'un des disciples lui demanda : Est-il nulle autre maniere d'ypocrisie de quoi on se doive garder? Socrates respondy : Il est aucun homme qui en appert, et non pas en derriere se monstre obéissant à Dieu, pour ce que on le tiengne pour sainct homme, et que on lui porte plus d'honneur. Il est un autre homme qui laisse celle ypo-

eo quæritur si fecerit, respondet : Deus scit, vel non, ut in majori reverentia habeatur et dicatur quod hypocrita non est qui hominibus factum suum nolit propalari. Credo etiam paucos esse qui aliquo hujus hypocrisis genere non participent. Videte igitur ne hac seducti, laboris vestri præmio privemini, quod ne contingat omnia facite munda intentione, ne inde gloriam habere quæratis. Dixit alius philosophus : Si Deo firmiter immitteris, omnia erunt prospera quocumque ieris. Balaam, qui lingua arabica vocatur Lucaman [1], dixit filio suo : Fili, ne sit formica sapientior te, quæ congregat in æstate unde vivat in hyeme. Fili, ne sit gallus vigilantior te, qui in matutinis vigilat, et tu dormis. Fili, ne sit gallus fortior te, qui justificat decem uxores suas, tu solam castigare non potes. Fili, ne sit canis corde nobilior te, qui benefactorum suorum non obliviscitur : tu autem benefactorum tuorum oblivisceris. Fili, ne videatur tibi parum unum habere inimicum, vel nimium mille habere amicos; dico tibi.

[1] Lockman,

crisie et sert à plus grande. Car quant il june ou il fait aumosnes et on lui demande s'il l'a faicte, il respond : Dieu le scet se je l'ay faicte, ou non ; pour ce que on l'ait en plus grande reverence, et que on cuide cestui n'est pas ypocrite quand il ne veult mie manifester ce qu'il fait. Je croy que pou de gens soient qui ne partissent à celle maniere d'ypocrisie. Gardez-vous doncques que vous ne soyez mie de ceulx, et que vous ne perdez mie le loyer de vostre traveil, et pour ce qu'elle ne vous aviengne, faictes toutes choses à bonne intention, et ne querez mie à avoir gloire de ce. Un autre philosophe dit : Se tu t'affiez fermement en Dieu, ta chose te vendra à ta volenté en quelque lieu que tu voises. Balaam, qui en la langue d'Arabie est nommez Lucaman, dist à son filz: Soyes sages aussi comme le fourmil, qui assemble en l'esté dont elle vit l'yver. Beaux filz, ne soyes mie moins noble que le chien : il ne mescongnoist mie ceulx qui bien lui font si comme tu fais. Beaux filz, ne soyes mie plus pareceux du coq qui justice dix femmes, et tu n'en pués justicier une. Filz, se tu as un ennemi, c'est trop.

FABULA I.

Arabs moriturus vocato filio suo dixit: Dic, fili, quot tibi, dum vixisti, acquisieris amicos? Respondens filius dixit: Centum, ut arbitror, acquisivi amicos. Dixit pater, quia philosophus dixit: Ne laudes amicum donec probaveris eum. Ego quidem prior natus sum, et unius dimidietatem vix mihi acquisivi; tu ergo centum quomodo tibi acquisisti? Vade igitur probare omnes, ut cognoscas si quis hominum tibi perfectus erit amicus. Dicit filius: Quomodo consulis? Dicit pater: Vitulum interfectum et frustatim comminatum in sacco repone, ita ut saccus forinsecus sanguine infectus sit, et cum ad amicum veneris, dic ei: Hominem, care mi, forte interfeci, rogo te ut eum secreto sepelias, nemo enim te suspectum habebit, sicque me salvare poteris. Filius fecit sicut pater imperavit. Primus amicus ad quem venit, dixit: Fer tecum mortuum super collum tuum; sicut fecisti malum, patere satisfactionem, in do-

CONTE I.

Quant l'Arabien voult morir, il appella son filz et lui dist : Dy, filz, quans amis as-tu acquis en ta vie? Le filz respondy : J'en ay cent acquiz si comme je croy. Le pere dist : Ne loe mie ton ami jusques à tant que tu l'ayes esprouvé. Je sui plus vièl de toy, et à paine ay-je acquiz la moitié d'un ami, et toy, comment en as acquiz cent? Or va doncques, et se les espreuves tous, et saches lequel t'est le plus parfait ami. Le filz dist : Pere, conseilliez moy comment je les esprouveray. Dist le pere : Tu tueras un véel et le porteras à la maison de ton àmi par nuit, et diras : Amis, vechy ung homme que j'ay tué, je te prie que tu l'enfeuches privéement, nul ne t'en aura en souppeçon de ce fait, et ainsi me pourras-tu sauver mon honneur et ma vie. Le filz fist ce que le pere lui commanda. Le premier ami à qui il vint, dist : Se tu as aporté ce mort sur ton col, si le remporte; Se tu as fait le mal, si en fay la pénitance, car en mon hostel ne

mum meam non introibis. Cum autem per singulos sic fecisset, eodem responso omnes responderunt. Ad patrem rediens, renunciavit quæ fecerat. Dixit pater : Contigit tibi ut dixit philosophus : multi sunt dum numerantur amici, sed in necessitate pauci. Vade ad dimidium amicum quem habeo, et vide quid dicat tibi. Venit, et sicut aliis dixerat huic dixit, qui ait : Intra domum, non est hoc secretum quod vicinis debeat propalari. Emissa ergo uxore cum omni familia sua, sepulturam fodit. Cum autem ille omnia videret parata, rem prout erat disseruit gratias agens. Demum retulit patri quæ fecerat. Pater vero dixit : Pro tali amico philosophus ait : hic est vere amicus qui te adjuvat cum tibi sæculum deficit. Dixit filius ad patrem : Vidisti hominem qui integrum sibi amicum lucratus fuerit? Tunc pater : Non vidi quidem, sed audivi. Tunc filius : Renuncia mihi de eo, si forte talem mihi acquisiero. At pater :

enterras-tu jà. Et ainsi ala le filz à tous les cent, lesquelz il cuidoit ses amis, et tous lui respondirent ainsi comme le premier. Le filz retourna au pere et lui dist ce qu'il avoit fait et trouvé. Le pere lui dit : Il t'est avenu ce que le phylosophe dist : Moult de gens sont appellez amis en prosperité, mais pou en sont au besoing. Va à mon demi-ami que j'ay, et saches qu'il te dira. Cellui vint à lui, et lui dist ainsi qu'il avoit dit aux autres, et il lui respondy : Entre bientost en ma maison, car je ne vueil que nulz de mes voisins sache de ceste chose. Puis envoia sa femme et sa maisnie hors de son hostel, et fist une fosse pour enfouir ce mort. Quant le filz vit que cellui avoit ce appareilliet, il lui dist : Je vous en rens grans graces, et lui commença à faire tout son affaire, puis s'en revint à son pere et lui raconta tout ce qu'il avoit fait. Le pere lui dist : Cellui est vray ami qui t'aime quant tous les autres te faillent. Le filz demanda à son pere : Veystes-vous oncques nul homme qui eust acquis un ami entier? Le pere dist : Je ne vey oncques, mais j'en ay oy parler d'un. Le filz dist : Pere, je vous prie, dictes moy comment. Le pere respondy : Je te le diray volentiers.

FABULA II.

Relatum est mihi de duobus negotiatoribus quorum unus erat in Ægypto, alter Baldach, seque solo auditu cognoverant et per internuncios pro sibi necessariis mittebant. Contigit autem ut qui erat Baldach in negótiationem iret in Ægyptum. Ægyptiacus audito ejus adventu, occurrit ei et suscepit eum gaudens in domum suam. In omnibus ei servivit sicut mos est amicorum per octo dies, et ostendit ei omnes manerias cantus quas habebat in domo sua. Finitis octo diebus infirmatus est, quod valde graviter dominus de amico suo ferens, accivit omnes medicos ægyptiacos ut amicum viderent. Medici vero palpato pulsu iterum et iterum respecta urina, nullam in eo cognoverunt infirmitatem, et quia per hanc corporalem cognoverunt infirmitatem, amoris sciunt esse passionem. Hoc agnito dominus venit ad eum et quæsivit si qua esset mulier in domo sua quam diligeret. Ad hoc æger : ostende mihi omnes

CONTE II.

Jadiz me fust dit que deux marchans estoient ; l'un estoit en Egypte et l'autre à Baldach, si n'avoit l'un oncques vu l'autre, ains s'entrecongnoissoient par messages et par lettres que l'un envoioit à l'autre pour marchandise. Il avint que cellui qui estoit à Baldach ala en Egypte pour aucunes ses besoingnes. Quant cellui d'Egypte oy dire qu'il venoit, il ala encontre son ami et le reçut liement en son hostel, et le servi bien et honnourablement si comme il affiert à ami, et le retint par sept jours en sa maison, et lui monstra toutes ses choses. Au chief de huit jours cestui marchant de Baldach fut moult fort malades, dont le seigneur de l'hostel fut moult dolent de son ami, et manda tous les bons medecins d'Egypte qu'ils venissent à son hostel. Les medecins tasterent son pulz et regarderent son orine, et ne trouverent en lui qu'il eust aucune maladie, et par ce congnurent-ilz en lui qu'il n'avoit fors la maladie d'amours. Quant le seigneur de l'hostel sceut ce, il lui demanda s'il avoit en sa maison nulle femme qu'il amast. Le malade dist : Montrez-moy toutes les

domus tuæ mulieres, et si forte inter eas hanc videro, tibi ostendam. Quo audito, ostendit ei cantatrices et pedisequas quarum nulla ei placuit. Post hoc, ostendit omnes filias, has quoque sicut et cœteras omnino repulit atque negglexit. Habebat autem dominus quandam nobilem puellam in domo sua quam jamdiu educaverat ut eam acciperet in uxorem, quam et ostendit ei. Æger vero aspecta hac ait : ex hac est mihi mori, et in hac mea vita. Quo audito dedit puellam in uxorem ægro cum omnibus quæ erat cum ea accepturus, et præterea dedit ei quæ erat daturus puellæ si eam acciperet in uxorem. His completis, accepta uxore et his quæ cum uxore acceperat, et negotiatione facta, rediit in patriam. Contigit autem post hoc Ægyptiacus omnia sua multis modis amitteret, et pauper effectus cogitavit apud se quod iret Baldach ad amicum suum quem ibi habebat ut sui misereretur. Iter ergo nudus et famelius arripuit, atque Baldach intempeste noctis silentio pervenit, pudor autem ei obstabat ne domum amici adiret, ne forte incognitus tali tempore expelleretur, templum vero

femmes de votre maison, et se je voy celle que j'aime, je le retendray. Quant le seigneur oy ce, il lui monstra toutes les damoiselles de layens, chamberieres et autres. Cellui les regarda, mais il n'en vey nulle qui lui plaist. Après il lui monstra ses filles, mais il les reffusa toutes aussi comme les premieres. Le seigneur avoit une gentile damoiselle en sa maison, laquelle il gardoit pour prendre à femme, si lui monstra. Quant le malade la vit, il dist au seigneur : En ceste pucelle gist ma mort ou ma vie. Lors le seigneur oyant ces parolles, lui donna la pucelle à femme et tout le douaire qu'il devoit avoir avec elle, et avec ce lui donna ce qu'il devoit donner à la pucelle, s'il l'eust prise à femme. Quant ces choses furent faictes, et il eut prise sa femme et l'avoir qu'il eut avec elle, et il eut faicte sa besoingne pour laquelle il estoit venus en Egypte, il retourna en son pays. Aucun temps après il avint que le marchant d'Egypte perdy tout son avoir et fut povres, si pensa en lui mesmes qu'il yroit voir son ami à Baldach pour savoir s'il auroit merci de lui, si se mist à la voie povre et mendiant, et vint tant par ses journées au mieulx

quoddam intravit ut ibidem pernoctaret. Sed cum ibi anxius multa diu secum volveret, occurrunt sibi duo viri prope templum in civitate, quorum unus alium interfecit, clamque aufugit. Multi igitur cives pro strepitu decurrentes, interfectum repperiunt et quærentes quisnam homicidium perpetrasset, intraverunt templum sperantes homicidam repperire. Ægyptium vero repperunt ibi, et sciscitantes ab eo quisnam virum interfecisset, audierunt ab ipso quia ego interfeci eum, paupertatem enim suam morte saltem finire cupiebat: Captus itaque incarceratus est. Mane autem facto producitur ante judices, et morte condempnatus ducitur ad crucem. Multi ergo de more occurrunt, quorum unus fuit amicus ejus cujus causa adierat Baldach. Hic acutius eum intuens deprehendit esse amicum quem in Ægypto reliquerat; reminiscens itaque bonorum quæ sibi in Ægypto fecerat, cogitans quia post mortem retribuere illi non poterat, mortem pro illo se subire decrevit, voce ergo magna clamavit: Quid innocentem condempnastis, quove eum ducitis? non mortem meruit,

qu'il peut, qu'il arriva à Baldach une vesprée tart; mais honte lui fut d'aler en la maison de son ami à celle heure et ainsi povres, car il cremoit que à tele heure il n'y fust mie congneus; si entra en un temple pour y dormir la nuit. Ainsi comme il estoit là dolans et pensifs, deux hommes acoururent prez du temple où il estoit, et l'un de ces deux occist l'autre, puis s'en fouy le murdrier coyement. Les gens accoururent à la noise, et trouverent cellui mort; si commencerent à querir cellui qui l'avoit fait, et entrerent ou temple pour savoir se cellui y estoit boutez qui l'omicide avoit fait, si trouverent l'Egyptien et lui demanderent qui cest homme avoit occiz. Il respondy : Je l'ai tué; car par aventure il avoit plus chier à morir que de vivre en tele povreté; si fut pris et menez en prison. Au matin, on le mena devant les juges, et fut condempnez à morir, si fut menez au gibet pour pendre. Moult de gens y accoururent, si comme coustume est, et entre les autres y fut l'ami de l'Egyptien qui jugiez estoit, pour qui il estoit venus à Baldach. Si le regarda moult, et congneut que c'estoit son ami qu'il avoit laissié en Egypte, et pensa que après sa mort il ne lui pourroit rendre les biens qu'il lui avoit faiz, si voult souffrir la mort pour lui, et cria aux juges à haulte voix : Pourquoi condempnez-vous cest homme? Il

ego virum interfeci. At illi injecerunt manus in eum, atque ligatum secum ad crucem traxerunt, aliumque a pœna mortis absolverunt. Homicida vero in eodem agmine hoc intuens gradiebatur atque secum dicebat: Hunc interfeci et iste dampnatur. Hic innocens supplicio deputatur, ego vero nocens libertate fruor. Quænam causa est hujus injustitiæ? Nescio, nisi sola Dei patientia sit. Verum Deus judex justus impunitum nullum scelus dimittit. Ne igitur posterius in me durius vindicet, hujus me prodam criminis esse reum, sicque eos solvendo a morte, quod commisi luam peccatum. Objecitque se in periculo dicens : Me, me qui feci, istum dimittite innoxium. Judices autem non parum ammirantes, hunc, alio a morte absoluto, ligaverunt, jamque de judicio dubitantes, hunc cum reliquis prius liberatis ante regem adduxerunt eique omnia ex ordine referentes ipsum etiam hesitare compulerunt. Communi itaque consilio rex eis omne crimen quod sibi imposuerant condonavit, eo tamen pacto ut criminis sibi impositi causas patefacerent, at illi rei veritatem ei exposuerunt; communi autem consensu omnibus absolutis, indigena qui pro amico mori decreverat, ipsum in domum suam introduxit, eique omni honore pro ritu facto in-

n'a coulpes en ce fait, où le menez-vous? J'ay tué l'omme, cestui n'y a mort desservie. Les juges jetterent les mains à lui, si lui loyerent les mains et le menerent au gibet, et délivrerent l'autre de mort. Cestui qui l'omme avoit tué, estoit entre les gens et vy ceste chose, si dist à lui mesmes: Je tuay l'omme, pourquoy ceulx qui n'y ont coulpes sont condempnez à morir, et je qui en sui coulpables en voy quittes, et si sui cause de toute ceste iniquité, et affin que Dieu ne me vende trop griefment ce meffait, je m'en vueil monstrer coulpables, si deliverray ces deux, et soufferray la paine de mon mesmes meffait. Ainsi se mist en peril et dist: Je suis cellui qui tuay l'omme, laissiez ceulx-cy qui n'y ont coulpes. Les juges s'esmerveillierent moult et delivrerent cellui qui loyez estoit, puis amenerent cellui et les deux autres devant le roy, et lui conterent tout ainsi comme il leur estoit avenu, et le roy mesmes fut en doubte de faire le jugement. En la fin le roy leur pardonna par commun conseil tout le meffait par tel si qu'ils lui desissent toutes les causes du meffait qu'ilz avoient pris soubz eulx, et ilz lui en dirent la verité, si furent tous trois delivrez par commun assentement. Cellui de Baldach qui voult morir pour son ami, l'emmena en son hostel, et moult l'onnoura et lui dist: Se tu t'en veulx r'aler en

quit : Si mecum manere acquiescis, omnia nobis, prout decet, erunt communia; si vero repatriare volueris, quæ sunt mea æqua lance partiamur. At ille natalis soli dulcedine irretitus, partem totius substantiæ quam ei obtulerat recepit, sicque repatriavit. His itaque relatis, inquit filius ad patrem : vix poterit repperiri amicus.

Dixit alius philosophus : Propter amicos non probatos provide tibi semel de inimicis et millies de amicis, quia forsan quandoque amicus fiet inimicus, et sic levius poteris requirere dampnum tuum. Item alius philosophus : Cave tibi a consilio illius a quo petis consilium, nisi sit tibi fidelis comprobatus. Item alius : Consule amico tuo in bonum quantum poteris, etsi tibi credere noluerit; justum enim est ut sibi consulas, licet rectum ut inconsultus tuum non sequatur consilium. Alius : Noli consilium tuum omni homini revelare; qui enim consilium tuum in corde suo retinet, sui juris est melius eligere. Alius : Consilium absconditum quasi in carcere tuo est retrusum; revelatum vero te in carcere suo tenet ligatum. Alius : ne te associaveris

ton pays, partons mon avoir à moitié. Cellui d'Egypte desiroit r'aler en son pays, si retint toute la moitié de l'avoir que son ami lui offry, et ainsi retourna en son pays. Quant le pere eut dicte ceste chose, le fils lui respondy : A paine pourroit-on trouver un ami en toute sa vie, et qui l'a, si le garde bien, si fera comme sage.

Un autre philosophe dit : Pour ses amis qui ne sont mie esprouvez, on espreuve maintes foiz ses ennemis que on cuide ses amis, car les amis deviennent maintes foiz ennemis, et ainsi te pourras garder de dommage. Un phylosophe dit : Garde toy du conseil de cellui à qui tu demandes conseil, s'il n'est moult ton loyal ami esprouvé. Un autre dit : Conseille ton ami en bien tant comme tu pués, combien qu'il ne te vueille mie croire ; car droit est que tu conseilles ton ami, jà soit ce qu'il ne vueille suivre ton conseil. Un autre dit : Ne descuevre mie ton conseil à toutes gens, car qui conseil a dedens son cuer, il puet eslire le meilleur. Un autre dit : Le conseil qui est enclos dedens son cuer est ainsi comme en chartre emprisonnez, mais le conseil que tu as manifesté, t'a ainsi

inimicis tuis, cum alios possis repperire socios : quæ enim male egeris notabunt, quæ vero bona fuerint devitabunt. Dixit quidam versificator : Est una de adversitatibus hujus sœculi gravioribus libero homini quod necessitate cogitur ut sibi subveniat requirere inimicum. Quæsivit quidam a quodam Arabe quæ majòr adversitas contigit tibi in hoc sœculo ? Arabs : Necessitas compulit me convenire inimicum ut quæ vòlebam mihi concederet. Alius : Ne te associes leccatori, cujus consortium est tibi dedecus. Alius : Ne glorieris in laude leccatoris, cujus laus est tibi vituperium, et vituperium laus. Quidam philosophus transiens per viam, alium philosophum repperit cum quodam leccatore jocantem, et ait : Sibi simile attrahere adamantis est. At ille inquit : Numquam me sibi adjunxi. Ad hoc transiens : Cur ergo ei applaudebas ? At ille inquit : Non, sed magna necessitate cogitur etiam honestus homo latrinam adire. Alius philosophus : Fili, gráve est arduas mentiones ascendere et ab eisdem descendere facile. Alius philosophus : Melior est inimicitia sapientis quam amicitia

comme loyet en sa chartre. Un autre dist: Ne t'accompaigne mie avec tes ennemis quant tu pues avoir autre compaignie, car ilz reprendent tes maulz, et se taisent de tes biens. Un versifieur dist : Neccessité est une des plus grandes adversitez de ce siecle à homme franc, car il est constraint de requerre ayde à son ami par neccessité. Ung homme demanda conseil à un Arabien et dist : Neccessité me constraint que se je mon ennemi trais en cause, qu'il m'octroiera ce que je vouldray. Un autre dist: Ne t'acompaigne mie à lecheur de qui compaignie tu ayes honte. Un autre dist : Ne te gloriffie mie se un lecheur te loe, car sa loenge est blasme, et son blasme loenge. Un philosophe trespassoit parmi une voie et trouva un autre philosophe jouant avec un lecheur, si lui dist : La nature de l'ayment est de attraire ce qu'il lui est semblable. A ce respondy le trespassant : Pourquoy joues-tu dont à lui? Cil lui dist : Par neccessité va l'omme à la foiz à la chambre privée. Un autre philosophe dit à son filz : Grieve chose est de monter en hautes maisons, et legiere chose est de en descendre. Un autre dist : L'ayde du sage est meilleur que l'amistié d'un sot. Un autre dist : Ne prise mie

insipientis. Alius philosophus : Ne habeas pro magno amicitiam stulti, quia non est permanens. Alius philosophus : Dulcior est sapienti aspera vita inter sapientes, quam dulcis vita inter insipientes. Alius philosophus : Sapientiæ duæ sunt species, una naturalis, altera artificialis, quarum una non potest manere sine alia. Alius : Ne committas stultis sapientiam, quia eis esset injuriosum, neque sapientibus eam deneges, quia suum est eis conferre. Alius : Hujusmodi dona diversa sunt, quibusdam enim datur rerum possessio, quibusdam sapientia. Quidam enim loquens filio ait : Quid malles tibi dari, censum an sapientiam? Cui filius : Horum quodlibet alio indiget. Fuit quidam sapiens versificator egregius, sed egenus et mendicus, semper de paupertate sua amicis conquerens, de qua etiam versus composuit, talem sensum exprimentes : Tu qui partiris, monstra cur pars mea mihi desit. Culpandus non es, sed dic mihi quem culpabo, nam si constellatio mea est mihi dura, a te quoque ed factum esse indubitabile est. Sed inter me id ipsam tu orator et judex es. Tu dedisti mihi

moult l'amistié d'un sot, car elle ne dure mie longuement. Un autre dist : Le sage aime mieulx à mesaise vivre entre les sages, que aise entre les sos. Un autre dist : Deux manieres sont de sapience, l'une est naturelle, et l'autre est acquise par art, et ne puet l'une demourer sans l'autre. Un autre dist : Ne charge mie sens aux sos, car tu leur feroies tort, et ne le refuse mie aux sages, car c'est leur droit de l'avoir. Un autre philosophe dist : Les dons de ce monde sont divers : aux uns sont données richesses, et aux autres sens. Un autre philosophe dist à son filz : Lequel ameroies-tu mieulx, ou avoir, ou sapience? Le filz respondy : L'un de ces deux a mestier de l'autre. Il fut jadis un moult sage versifieur, mais povre estoit et besoingneux, et se complaignoit adès à ses amis de sa povreté, et en fist vers qui avoient tele sentence : Tu qui pars, dy moy pourquoy ma part y fault. Tu ne fais mie à blasmer de ce, mais dy moy qui je en blasmeray, car se ma destinée est à moy dure, non pourquant certaine chose est que tu me fais ceste durté; mais tu es advocat et juge entre moy et ma destinée. Tu m'as donné sapience sans soustenance, dy moy que fera le sens sans

sapientiam sine substantia, dic ergo mihi quid faciet sapientia sine substantia. Accipe partem sapientiæ et da mihi partem pecuniæ. Ne patiaris me illo indigere, dampnum cujus erit mihi pudori. Dixit alius philosophus : Tribus modis unus indiget alio. Cuicumque benefeceris, in eo major eo eris, quo non indigueris, par ipsius eris; quo vero indigueris, minor. Alius : Sapientia mortua corpora vivificat claritate sua, velut terra arida humiditate pluviæ virescit. Alius : Claritas animæ est sapientia, census vero est claritas corporis. Discipulus magistro : Quomodo me habendo inter sapientes discipulos computabor? Magister : Serva silentium donec sit tibi loqui necessarium. Maledicam linguam indictum emendat silentium; ait enim philosophus : Silentium est signum sapientiæ, et loquacitas signum stultitiæ. Ne festines respondere donec fuerit finis interrogationis, nec quæstionem in conventu factam solvere temptes, cum sapientiorem te ibi esse perspexeris, nec quæstioni alii cuiquam factæ respondeas, nec laudem appetas pro re tibi incognita. Philosophus enim dicit : Qui de

soustenance. Reprens une partie de sapience, et si me donne une partie de richesse. Ne me fay mie avoir besoing de ce dont le dommage tourne à honte. Un autre philosophe dist : En trois manieres a l'un mestier de l'autre. A cellui à qui tu fais bien tu es plus puissant de lui, en ce que tu lui faiz bien. Tu es égal à cellui de qui tu n'as mie mestier; et de cellui de qui tu as mestier es-tu moindre en ce cas. Un autre philosophe dist : Sapience ravive par sa clarté les corps qui sont mors; ainsi comme la humidité de la pluie raverdist les terres qui sont seches. Un autre dist : Sapience est la clarté de l'ame, mais sens est la clarté du corps. Un philosophe dist à son maistre : Comment me mainterrai-je affin que je soye contez entre les sages disciples? Le maistre respondy : Tien silence jusques à tant que soit besoing que tu parolles; silence est meilleur que langue mal parlant : car un philosophe dist : Silence est signe de sapience, et moult parler est signe de sotise. Ne te haste mie de respondre devant que cellui qui demande aura finé son compte; et ne te haste trop de respondre à demande que on fait à autrui, et ne quiers mie avoir loenge de chose que tu ne scez : car le philosophe dist :

re sibi ignota laudem appetit, illum mendacem probatio reddit. Alius : Acquiesce veritati sive a te prolatæ, sive tibi objectæ. Ne glorieris in sapientibus verbis tuis, quia prout philosophus testatur, qui in suis verbis sapientibus gloriatur, stultus esse comprobatur. Alius : Qui prudenter inquirere voluerit solutionem, prudenter intelliget. Alius : Qui brevi tempore pro pudore disciplinam non patitur, omni tempore in pudore insipientiæ permanebit. Alius : Non omnis qui sapiens dicitur sapiens est, sed qui discit et retinet sapientiam. Alius : Qui in doctrina defecerit, parum generositas sua ei proderit. Dogmate indiget nobilitas, sapientia vero experientia.

Qui loenge quiert de chose qu'il ne scet, il est mensongier prouvé. Un autre dist : Congnois vérité soit pour toy, ou soit contre toy. Ne te glorifies mie en tes sages parolles : car le philosophe tesmoingne que celluy qui se glorifie en ses sages parolles est sot. Un autre sage dist : Qui sagement vuelt respondre à ce que on lui demande, il doit sagement entendre. Qui pour honte ne puet souffrir discipline un pou de temps pour aprendre, il sera tousjours en la honte d'ignorance. Un autre dist : Tous ceulx ne sont mie sages, qui sont appellez sages, mais cellui qui aprent et retient sapience. Un autre dit : A cellui qui ne veult estre doctrinez, prouffitera pou sa noblesse. Noblesse a besoing d'enseignement et sapience d'experiment.

FABULA III.

Arabs : Quidam versificator prudens et facetus, sed ignobilis, cuidam regi versus suos optulit. Cujus notata prudentia, rex eum honorifice suscepit; huic igitur invidebant alii versificatores sua superbi generositate regi convenientes ita inquiunt : Domine rex, cur hunc tam vili ortum prosapia adeo magnificas ? Ad hoc rex : Quem vituperare putastis, magis laudastis. Ipse vero qui vituperabatur hæc adjunxit : Rosa ex spinis orta nequaquam blasphematur. Rex autem maximis honoratum muneribus eum dimisit.

Contigit ut quidam versificator nobili ortus prosapia, parum disciplinatus, regi cuidam versus suos offerret. Quos acceptos rex male quidem compositos sprevit, nihilque sibi dedit. Inquit igitur versificator regi : Si non pro versibus, saltem pro generositate aliquid mihi tribuas. Rex ergo ait : Quis est pater tuus ? At ille sibi indicavit. Ait rex : Semen in

CONTE III.

Un sage versifieur qui n'estoit mie de noble ligné, offry jadis ses vers à un roy. Quant le roy congnut sa sapience, il le retint honnourablement; adont en eurent envie les autres versifieurs qui orguilleux estoient pour leur noblesse. Ils vindrent au roy et lui dirent: Sire, pourquoy honnourez-vous cellui qui est extrais de si basse lignie? A ce respondy le roy : Or avez-vous plus loé cellui que vous cuidiez le plus blasmer. A ce dist le versifieur que on avoit blasmé : La rose qui naist d'espines, n'est pas pour ce blasmée. Le roy l'onnoura moult et lui donna grans dons à son partement.

Il avint que un autre versifieur estant de haulte lignie, pou disciplinez, offry ses vers au roy. Le roy retint ses vers et ne lui donna riens. Le versifieur dist au roy : Se tu ne me vuelz donner pour mes vers, au moins donne moy pour ma noblesse. Le roy lui demanda : Qui est ton pere? Et cellui lui dist. Le roy respondy : La semence de ton pere

te degeneravit. At ille : Rex, sæpe in frumento oritur siligo. Ad hoc rex : Te minoris generositatis quam patrem tuum probasti, illumque immunem sic dimisit.

Alius versificator item venit ad regem, patre ignobili, sed matre generosa. Incompositus equidem incompositos optulit versus. Cujus mater habebat fratrem litteratum et facetia splendidum. Rex autem eum nequaquam honorifice suscepit, quæsivit tamen ab eo cujus filius erat, at ille prætendit ei avunculum suum, unde rex in nimium risum se convertit. Aiunt ei sui familiares : Unde iste tantus risus procedit? Ait rex : Fabulam quandam in libro quodam legeram quam hic oculis conspicio. At illi : Quænam est illa? Ait rex : Mulum noviter natum vulpes in pascuis invenit, atque admirans ait : Tu quis es? Mulus dicit se Dei esse creaturam. Cui vulpes : Habesne patrem aut matrem? Mulus ait : Avunculus meus est equus generosus. Sicut ergo mulus non recognoscit asinum patrem suum, eo quod pigrum et deforme animal est, sic iste patrem suum confiteri erubes-

fourligne en toy. Et cellui dist au roy : Où fourment naist, à la foiz y croist soillez. Haa! respondy le roy, maintenant as-tu prouvé que tu es de moindre noblesse que ton pere : et ainsi le laissa le roy sans lui rien donner.

Un autre versifieur qui estoit gentil de par sa mere, et point de par son pere, vint au roy. Il qui rude estoit, offry au roy rudes vers. La mere de cellui versifieur avoit un frere moult sage et prudent homme. Le roy ne le reçut mie moult honnourablement, mais il lui demanda qui filz il estoit, et cellui lui nomma son oncle. Le roy commença à rire. Ses gens lui demanderent pourquoy il rioit. Le roy dist : J'avoie n'a gaires leu une fable en un livre, et je le voy cy à mes yeulx. Et ceulx dirent, quelle fable est doncques? Et le roy leur dist : Un renart trouva en un pasturage ung mulet nouvellement né. Le renart s'en esmerveilla, et lui demanda, qui es-tu? Le mulet dist qu'il estoit une créature de Dieu. Dist le renart, as-tu ne pere ne mere? Dist le mulet : Un gentil cheval est mon oncle. Ainsi comme le mulet ne vouloit mie congnoistre que l'asne fust son pere, pour ce que c'est une beste parecheuse et layde, pareillement cestui a honte de nommer

cebat pro inertia sua incognitum. Rex tamen convertens se ad versificatorem ait : Volo ut indices mihi patrem tuum. At ille sibi indicavit. Cognovit igitur rex quia pater ejus vilis et indisciplinatus erat, et ait servis suis : Demus huic de rebus nostris, quia non degenerat.

Arabs ait patri suo : Miror me legisse in temporibus præteritis nobiles facetos sapientes honorari, modo vero soli honorantur leccatores. Ad quod pater : Ne mireris, fili, quia clerici clericos, generosi generosos, faceti facetos honorant, leccatores a leccatoribus venerantur. Filius : Vidi et aliud, quod clerici pro sapientia sua non sunt honorati, unde facti sunt leccatores, et ad magnum venere honorem. Tunc pater ait illi : Hoc quidem hac inertia temporis contigit. Ad quod filius : Edissere mihi, pater carissime, veram nobilitatis diffinitionem. At pater : Ut, inquit Aristoteles in epistola sua quam Alexandro regi composuit, meminit, qui cum ab eo quæreret quem sibi ex hominibus consiliarium faceret, taliter per epistolam respondit. Accipe, ait, talem qui septem liberalibus artibus sit instructus, industriis septem

son pere qui n'estoit mie congneu par sa paresse. Adonc, dist le roy au versifieur : Je veuil savoir qui est ton pere, et il lui dist la verité. Si congnut le roy que c'estoit un villain viel et rude, et dist à ses sergans : Donnez à cestui aucune chose, car il ne fourligne mie.

L'Arabien dist à son pere : Je me merveille que où temps qui est passé on soloit honnourer les nobles, les courtois et les sages, mais maintenant on honneure sans plus les flateurs et bourdeurs. A ce respondy le pere : Filz, ne t'en merveille mie, car les clers honneurent les clers, les nobles honneurent les nobles, les courtois honneurent les courtois, et les mauvais lecheurs et flateurs leurs semblables. Le filz dist : J'ay veu autre chose, c'est que les clers ne sont mie honnourez pour leur sapience, mais les flateurs viennent à grans honneurs. Le pere respondy : Ces choses aviennent par la mauvaistie du temps. Pere, dist le filz, aprenez moy la vraie distinction de noblesse. Le pere dist : Si comme dist Aristote en une epistre qu'il envoia au roy Alexandre. Quant le roy lui demanda de quel homme il feroit son conseillier, il lui rescrivy en telle maniere : Prens tel homme qui soit bien apris

eruditus, septem etiam probitatibus edoctus, et ego æstimo hanc perfectam nobilitatem. At filius : Hæc nobilitas in tempore meo non contigit, immo auri et argenti tota est quam video nobilitas, ut ait quidem versificator : Glorificant gazæ privatos nobilitate, paupertasque domum premit altera nobilitate. Versificator quidam de adversitatibus sæculi quæ superveniunt nobiles inquit : Dic illis qui pro adversitatibus quæ nobis accidunt, nos contempnunt, quod sæculum nullis fecit contrarium nisi nobilibus tantum. Nonne vides quod mare devehit stercora et paleas, et pretiosi lapides in fundum vadunt? Nonne vides quod in cœlo sunt stellæ quibus nescimus numerum? At insuper nulla quidem patitur eclipsim, præter solem et lunam. At pater : Ex temporis inertia accidit quod homines in divitiis solum judicant gloriandum. Unus ex discipulis interrogavit magistrum suum dicens : Cum septem sint artes et septem probitates et septem industriæ, vellem ut has mihi, sicut se habent, enumerares. Magister : Enumerabo. Hæ sunt artes : dialectica, arithmetica, geometria, physica, musica,

des sept ars liberaulx, bien enseignié des sept attrempures et des sept proesces bien doctrinez, et je croy que ce soit noblesse parfaicte. Dist le filz : Ceste noblesse n'est mie en mon temps, mais d'or et d'argent est noblesse dicte maintenant, si comme dist un versifieur : Richesses anoblissent ceulx qui ne sont mie nobles. Un versifieur dist : Ce sont aversitez qui nous aviennent, car le siecle n'est à nullui contraire fors aux nobles. Et ne vois-tu que l'avaricieux porte les perles et les pierres precieuses, et ne vois-tu qu'il a tant d'estoilles où ciel que on n'en scet le conte, mais nulle n'en sueffre l'eclipse fors seulement la lune et le soleil. Dist le pere, ce vient de la mauvaistie du temps que on loe et honneure les riches tant seulement. Un disciple demanda à son maistre et dist : Ils sont sept ars et sept proesses et sept atrempances, je voudroie que tu me contaisses qui elles sont. Le maistre respondy : Je les te nommeray volontiers. Les sept ars de gramaire, logique, rethorique, arismetique, geometrie, musique et astronomie[1]. Les proesses sont chevauchier, noer, bien

[1] L'ancien traducteur a omis ici une partie du texte latin.

astronomia. De septima vero diversæ sunt plurimorum sententiæ quænam sit; philosophi qui prophetas non sectantur, aiunt nigromantiam esse septimam. Aliqui ex illis qui prophetiis et philosophiæ credunt, nolunt esse scientiam quæ res naturales vel elementa mundana præcellit. Quidam qui philosophiæ non student, grammaticam esse affirmant. Probitates vero hæ sunt : equitare, natare, sagittare, cestibus certare, aucupare, scachis ludere, versificari. Industriæ sunt ne sit vorax, potator, luxuriosus, vinolentus, mendax, avarus et de mala conversatione. Discipulus : Hoc tempore puto neminem hujusmodi esse. Correxit quidam philosophus filium suum : Cave mendacium, quia dulcius est carne voluchrum, cum aliis leve sit mendacium proferre, quare videtur grave veritatem dicere. Alius philosophus : Si dicere metuas unde pœniteas, melius est numquam dicere sic verecundia negandi, cave ne inferat tibi necessitatem mentiendi, quia honestius est rem negare quam longos terminos dare. Alius : si mendacio quilibet salvatur, multo magis veritate servatur.

traire d'arc; bien jetter la pierre, bien jouer de bastons d'armes, oyseler, jouer aux eschés et bien versifier. Les atrempances sont que homme ne soit mie oultrageux, mengeur, ne beuveur, qu'il ne s'enyvre pas volontiers, qu'il ne soit menteur, ne avaricieux, ne de mauvaise contenance, ne luxurieux. Dist le disciple : Je ne croy mie qu'il soit homme vivant qui ait toutes ces choses. Un philosophe chastioit son filz et lui disoit : Garde toy de dire mensonge, c'est une chose où en enchiet plus volentiers que à dire verité. Un autre dist : Garde que honte d'escondire ne te face mentir, car plus honneste chose est escondire la chose que de donner long terme. Se mensonge ayde à la fois, mieulx doit aidier verité.

Accusatus quidam ductus est ante regem judicem, negansque crimen impositum tandem convincitur. Cui rex : Dupliciter punieris, semel pro crimine commisso, secundo pro crimine negato. Alius cum similiter accusatus quod commiserat non negavit, dixerunt regi qui astiterant, de crimine confesso judicium sumet. Non ita, rex inquit, quia philosophus dicit : Confitenti peccatum ratio est relaxare judicium, sicque liber factus a rege discessit. Socrates : Sicut homo mendax in principiis comitatu non convenit, sic a regno cœlorum excludendus erit. Quidam philosophus dixit filio suo : Sicut ignis ignem non punit, sic malum malo non cedit; ut ignem aqua extinguit, sic bono malum quilibet destruit. Ne reddas malum pro malo, ne sis similis malo, sed redde bonum, ut melior sis malo. Alius philosophus : Ne confidas in malo si periculum evaseris ut aliud ineas, quia illud non facies ut simile pertranseas. Dixit Arabicus filio suo : Si videris quemlibet malis operibus prægravari, ne te intromittas, quia qui pendulum solverit, super eum erit.

Un homme fut jadis accusé d'un crime devant le roy, et fut amenez pour jugier. Il nyoit le crime que on lui mettoit sus, toutes foiz il fut convaincus. Le roy dist : Tu seras doublement pugniz, l'une foiz pour ton meffait, et l'autre pour ce que tu as menti. Un autre homme meffist en tele maniere et ne nya mie le meffait, si dirent ceulx qui devant le roy estoient, il sera pugniz pour son meffait. Non sera, dist le roy, car le philosophe dist : Qui congnoist son pechié, on lui doit par raison pardonner sa paine. Ainsi se parti cellui impugny de la presence du roy. Socrates dist aussi : Si comme l'omme menteur n'est mie convenable en compaignie, aussi doit-il estre dessevrez du royame des Cieulx. Un philosophe dist à son filz : Pareillement que l'eaue estaint le feu, ainsy destruit chascun le mal du bien. Ne rens mie mal pour mal, affin que tu ne soyes semblables aux mauvais. Un autre dist : Se tu as eschappé au peril, ne te affie mie tellement au mal que tu entres en un autre peril, car tu n'en pourroyes mie par aventure si bien eschapper comme tu feis de l'autre. L'Arrabien dist à son filz : Se tu vois aucun qui soit agrevez pour ses mauvaises œuvres, ne te entremés mie de lui, car, qui larron jugiet desloye de la hart, il est subget à lui.

FABULA IV.

Transiens quidam per sylvam, invenit serpentem a pastoribus extentum et stipitibus alligatum, quem mox solutum calefacere curavit. Calefactus serpens circa foventem serpere cœpit, et tandem ligatum graviter strinxit. Tunc homo : Quid, inquit, facis? Cur malum pro bono reddis? Ad hæc serpens : Naturam meam facio. Bonum, ait ille, tibi feci, et illud malo mihi solvis? Illis sic contendentibus, vocata est inter eos ad judicium vulpes, cui totum ut evenit ex ordine monstratum est. Tunc vulpes : De hac causa per auditum judicare ignoro, nisi qualiter inter vos primum fuerit ad oculum video. Religatur iterum serpens ut prius. Modo, inquit vulpes, o serpens, si potes evadere, discede; et, homo, de solvendo serpente noli laborare. Nonne legisti quia qui pendulum solvit, super illum erit.

Dixit Arabs filio suo : Si gravatus fueris aliquo modo et facile possis liberari, non

CONTE IV.

Un homme trespassoit par une forest, si trouva un serpent que les pasteurs avoient estendu et loyé à petis bastons. Pitié prist à l'omme, si le desloya et reschauffa en son sein. Quant le serpent senty la chaleur de l'omme, il se loya entour lui et l'estraint moult forment. Haa, dist l'omme, que fais-tu? Pourquoy me rens-tu mal pour bien? Le serpent dist : Je fais ma nature. Je t'ay fait bien, dit l'omme, et tu me fais mal. Comme ils estrivoient ainsy, ils appellerent le renart pour faire jugement entr'eulx, et lui dirent tout ensi que avenu leur estoit. Le renart dist : Je ne saroie jugier ceste cause par oyr dire, se je ne le veoie à l'ueil ainsi comme il fut premierement entre vous deux. Ilz reloierent le serpent ainsi comme devant. Or dist le renart au serpent : Se tu pués, si t'en va; puis dist à l'omme : Or ne te traveille jamais de desloier serpent. Ne as-tu pas oy, qui desloye le pendable, qu'il sera subget à lui?

L'Arabien dist à son filz : Se tu es agrevez en aucune maniere et tu te pués legierement

expectes, quia dum expectabis liberari facilius, gravaberis amplius, et ne tibi contingat quod contigit gibboso de versificatore. Et quomodo, inquit filius?

FABULA V.

Quidam versificator versus faciens præsentavit regi, et laudavit rex ingenium, jussitque ut donum pro facto exposceret. Qui donum tale expostulat ut se janitorem suæ civitatis per mensem faceret, et ab omni gibboso denarium, de scabioso denarium, de monoclero denarium, et de impetiginoso denarium, et de hernioso denarium haberet, quod rex concessit et sigillo roboravit. Qui, ministerio suscepto, portæ assedit et ministerium suum egit. Quadam die gibbosus bene capatus cum baculo portam intravit, cui versificator obvius denarium postulat, qui dare denegat. Versificatore vim inferente, dum caputium levat de capite, gibbosum deprehendit monoclerum esse, duos ergo denarios postulat a quo prius unum expetiit.

delivrer, n'attens mie longuement, car tandiz que tu attenderas, ton cas se pourra plus legierement agrever, et qu'il ne t'aviengne ainsi comme il avint au bochu. Et comment l'en avint-il, dist le filz?

CONTE V.

Un versifieur fut, dist le pere, qui fist de beaux vers et les presenta au roy. Le roy loa moult cellui et ses vers, puis pria le versifieur au roy qu'il lui donnast un don. Le roy lui octroya. Le versifieur demanda qu'il fust portier de sa cité un moys, et que de chascun bochu il eut un denier, de chascun qui n'eust que une oreille un denier, d'un tygneus un denier, d'un roingneux un denier, et d'un rous un denier, et d'un borgne un denier. Le roy lui octroia et lui afferma son don par ses lettres scellées de son scel. Quant cellui versifieur eut receu ses lettres et son office, il ala seoir à la porte. Il avint que un bochu bien vestu de robe et de chaperon, apuiant d'un baston, entra en la cité. Le versifieur lui demanda un denier, et cellui ne lui voult mie donner. Le versifieur le traist par le chaperon, si vit qu'il

Noluit dare, retentus est. Non habens auxilium fugere voluit, sed per caputium retractus, capite nudato apparuit scabiosus. Interrogat protinus tres denarios. Videns gibbosus neque fuga, neque auxilio se posse defendi, cœpit vi resistere, defendensque se nudatis brachiis apparuit habens impetiginem; quartum vero denarium postulat. Cui defendenti cappam abstulit, et cadente illo in terram, herniosum comperit, quintum ergo denarium extorsit. Sic contigit ut qui unum dare noluit, quinque invitus dedit.

Dixit philosophus filio suo : Fili, vide ne transeas per sedem gentis iniquæ, transitus namque causa fit status, status occasio sessionis, sessio causa operis.

estoit borgne et lui demanda deux deniers, et devant ne lui en demandoit que un. Cil lui denoya et s'en voult fouir, car il n'avoit nul qui lui aidast, et le portier l'aherdy par le chaperon, si lui descouvri la teste et vey qu'il estoit tygneux, si lui demanda trois deniers. Quant le bochu vit qu'il ne s'en pourroit fouir ne avoir ayde de se deffendre, il s'efforça moult des mains et apparut en ses bras qu'il estoit rongneux, il lui tolly sa chappe pour quatre deniers. Le bochu chey à terre et il vey qu'il estoit derrompue, si lui osta par force cinq deniers. Ainsi avint que cellui qui ne lui voult donner un denier, et puis l'en donna par force cinq.

Un philosophe dist : Garde que tu ne passes par lieux de mauvaises gens, affin que ton passer ne soit cause d'arrester, et ton arrest ne soit occasion de seoir, et ton seoir ne soit occasion d'euvre.

FABULA VI.

Dictum est duos clericos de civitate exisse vespere ut expatriarentur. Venerunt ergo in locum ubi potatores convenerant. Dixit alter socio suo : Divertamus alia via, quia philosophus dicit non transeundum per sedem gentis iniquæ. Respondit socius : Transitus non nocebit, si aliud non fuerit; et transeuntes audierunt in domo cantilenam. Sustitit alter retentus dulcedine cantus. Monuit socius ire, qui noluit. Recedente socio remansit solus, illectusque cantu domum intravit. Undique vocatus sedit, sedens cum aliis potavit. Et ecce præco exploratorem civitatis fugientem sequens, post illum domum potantium intravit. Invento exploratore in illa domo, ipse et omnes capti sunt: Hic, inquit, hospitium hujus exploratoris fuit, hinc exiit, huc rediit, omnes conscii et socii fuistis hujus. Ducti sunt omnes ad patibulum, et clericus inter illos magna voce prædicabat omnibus : Quisquis iniquæ gentis consortio

CONTE VI.

Car j'ay oy de deux cerfs [1] *qui yssirent jadiz d'une cité vers le vespre pour aler esbanoier. Ilz vindrent en un lieu où veneurs estoient assemblez. L'un dist à son compaignon : Alons par autre voie, car le philosophe dist : Il ne fait mie bon passer par voie de mauvaise gent ; le passer, dist-il, ne grieve point s'il ne vient. Ainsi qu'ilz trespassoient, ils oyrent chanter une chanson. L'un arreste pour la douceur du chant. Son compaignon l'en voult mener, mais cilz ne vouloit partir. Son compaignon s'en ala, et cilz demoura et entra en la maison pour le chant. On l'appella de toutes pars, il s'assist et beut avec les autres. Atant est venus un sergent qui suivoit une espye qui espioit la cité et le suivi jusques en celle maison où les veneurs estoient. Si prist l'espie et tous ceulx de la maison, et dist : C'est l'ostel de cest espie. Il yssi de cy, et sy y est revenus ; vous estes tous ses compaignons. Si furent tous menez au gibet, et le cerf crioit à haute voix qu'il onc-*

[1] Cerfs est mis ici pour jeunes gens.

fruitur, procul dubio mortis immerite pœnas lucratur.

Fertur de duobus discipulis quod exeuntes de quadam civitate venerunt in locum ubi vox cujusdam fœminæ valde sonora audiebatur, verbaque cantus bene composita erant, et cantus ipse musice constructus valde delectabilis et amatorius insonuit. Sustitit alter cantilena retentus, cui socius : Divertamus, et diverterunt hinc, quia interdum volucris decipitur cantu quo ad mortem producitur, et iterum unus : Ista vox dulcior est illa quam ego et magister meus jampridem audieramus. Et qualis erat, inquit alter, et quomodo illam audistis? Evenit, dixit socius, quod a civitate exieramus, et sic vox una asperrima audiebatur, et cantus incompositus, verbaque inordinate sonabant, quique cantabat sæpius per idem repetebat, et suo licet aspero cantu quasi delectabili detinebatur. Tunc mihi magister : Si verum est quod homines dicunt vocem bubonis hominis mortem portendere, tunc ista sine dubio vox bubonis homini mortem annuntiat. Cui ego : Miror,

ques n'avoit esté entre compaignie de mauvaise gent; et qui y va, il acquiert paine de mort sans deserte.

Un autre philosophe dit de deux clers qui yssirent d'une cité et vindrent en ung lieu où ilz oyrent une voix haulte d'une femme. La chanson estoit bien faite et le chant estoit bel et delitable. L'un s'arresta pour la douçour du chant et dist à son compaignon : Partons nous de cy. Ils s'en alerent, car ilz sçavoient que l'oisel est souvent deceu du chant de l'oiseleur si qu'il en vient à la mort. Et l'un dist : Ceste voix est plus douce que celle que mon maistre et moy oymes l'autre fois. Et quelle estoit-elle, dist l'autre clerc, et comment l'oytes-vous? Il avint, dist cellui, que nous estions yssus de la cité, et oymes une aspre voix dont le chant estoit mal fait et les mos mal ordonnez, et cellui qui cantoit recommençoit toudiz ce qu'il avoit dit, et lui plaisoit son chant ainsi comme s'il fust delitables. Lors dist mon maistre : C'est verité que les gens dient que le chant de chuette signifie mort d'homme. Je le dy et me merveille pourquoy cestui se glorifie si en son chant qui est si horrible. Il dist : Or

cum cantus sit tam horridus, cur iste tantum in illo delectatur. Et ille mihi : Non recordaris illius philosophi qui dicit : In tribus delectatur homo, et si bona non sunt, in sua voce, suo carmine, suo filio. Ut istud de se et de magistro narraverat, digressi sunt inde ambo.

Dixit quidam philosophus filio suo : Sequere scorpionem, leonem, draconem, sed malam fœminam non sequeris. Alius philosophus : Ora Deum ut te liberet ab ingenio nequam fœminarum, et tu ipse ne decipiaris tibi provide. Dictum namque est de philosopho quod transiens in talem locum quo auceps rete retenderat avibus decipiendis, vidit mulierculam cum eo lascivientem ; cui dixit : Qui aves decipere conaris, vide ne avicula factus hujus visco tenearis. Dixit quidam discipulus magistro suo : Legi in libris philosophorum quibus præcipiunt ut ab ingenio fœminæ perversæ custodiat se homo, et Salomon in Proverbiis hoc idem admonet[1]. Sed tu si super ingenio ejus sive de fabulis, sive de proverbiis aliquid memoriter tenes, vellem enarrando me instrueres.

[1] Cap. V, vers. 8. אל תקרב אל פתח ביתה

ne te recordes-tu du renart qui dist : En trois choses se delite l'omme, jà soit ce qu'elles ne soient mie bonnes, c'est en sa voix, en sa chanson et en la fin d'icelle. Quant cellui eut dittes ces choses, il se parti d'illecques.

Un philosophe dist à son filz : Sieus ainçoïs le scorpion, le lyon et le dragon que la mauvaise femme. Un autre dist : Prie à Dieu qu'il te garde d'engien de mauvaise femme, et si te garde que tu n'en soyes deceus. Un philosophe vit un oiseleur tendre aux oiseaulx et si se jouoit à une femme, le philosophe lui dist : Toy qui tens pour prendre oyseaulx, garde que tu ne soyes pris au glu par celle femme ainsi comme sont les oyseaulx. Un disciple dist jadis à son maistre : J'ay leut livres de philosophie où il commande que l'omme se garde de engien de femme, et Salomon l'ammoneste mesmes en ses Proverbes. Mais se tu scez aucune chose de leurs engiens ou en fables ou en proverbes, je te prie que tu le me racontes. Je le ferai, dist le maistre, volentiers pour toy, mais je crains que se aucunes simples gens lisent noz escrips que nous faisons des ars et

Faciam, inquit, tui causa libenter, sed vereor ne si qui nostra simplici animo legentes carmina quæ de mulierum artibus ad earum correctionem et tuam et aliorum instructionem scribimus, viderint videlicet quomodo earum, nescientibus viris, suos advocent amasios, et complectentes deosculentur advocatos, et quæ illarum expetit lascivia in ipsis expleant earum nequitiam in nos redundare credant. Discipulus : Ne timeas hoc, magister, quia Salomon in libro Proverbiorum [1], et multi sapientes pravos earum corrigendo mores talia scripserunt, nec culpam sed laudem inde promeruerunt. Tu similiter de illis scribens, rogata sine cunctatione demonstra. Tunc magister.

FABULA VII.

Perrexit quidam vendemiare vineam : quod uxor illius videns, intellexit illum circa vineam diutius moraturum, et misso nuncio convocat amicum, conviviumque parat. Ac-

[1] V. 2, 3, 4, 5, 6, et alibi passim.

des engiens des femmes pour elles amender, et pour toy et les autres instruire comment elles appellent leurs amis et accollent et baisent que leurs mariz ne scevent pas, et en ont leurs volentez, qu'elles ne cuident que nous le sachons. Dist le disciple : Maistre, n'en doubtez mie, car Salomon où livre des Proverbes et moult d'autres sages escrirent d'elles choses pour amender leurs mauvaises coustumes, et toutesfoiz ilz n'en sont mie blasmez, mais loez. Or me dittes aussi de leurs coustumes. Dist le maistre.

CONTE VII.

Un homme, laboureur de vignes, ala jadis vendengier sa vigne. Sa femme entendy qu'il devoit longuement demourer entour celle vigne, si appareilla à mengier et manda son ami. Il avint que un raim de la vigne fery l'omme

cidit autem ut dominus ramo vineæ in oculo percussus domum cito rediret, nihil de oculo percusso videns, veniensque ad portam domus suæ ostium pulsavit. Quod uxor intelligens nimium perturbata convocatum amicum abscondit seorsum, domino suo postea aperire currit, qui intrans et graviter pro oculo tristis et dolens jussit cameram parari et lectum sterni, ut ibi posset quiescere. Timuit uxor ne intrans cameram amicum latitantem videret, dixit ei : Quid tantum properas ad lectum? Dic mihi quid tibi sit prius. Narravitque ei totum ut acciderat. Permitte, inquit illa, karissime domine, ut oculum sanum medicinali arte confirmem et carmine, ne ita eveniat de sano ut mihi evenit jam de percusso, quia dampnum tuum commune est nobis. Apponens os suum ad oculum sanum tam diu fovit quousque a loco ubi erat absconditus amicus, viro nesciente, discessit. Tandemque se erigens : Modo, inquit, karissime vir, sis securus ne similiter de hoc oculo eveniat qualiter de altero evenit. Jam, si placet, potes ad lectum descendere.

Tunc discipulus ait magistro : Bene me

en l'œil, pourquoy il revint tost à sa maison, car il ne pouvoit veoir de l'œil bleschié, si vint et hurta à la porte. Quant la femme le oy, elle fu moult troublée et repust son ami, puis courut encontre son mari et ouvri l'uys. L'omme estoit douloureux et commanda que sa chambre fust appareillie pour lui reposer. La femme doubta que se il entrast en la chambre qu'il ne veist son ami qui là estoit repus, si lui dist : Pourquoy vous hastez tant d'aler en vostre lit? Dictes-moy ainçois comment il vous est. Le bon homme raconta ainsy que avenu lui estoit. Celle dist : Souffrez que je charme l'œil sain, affin que la doleur et le sang de l'œil bleschié n'y aviengne, car à vous est nostre commun dommage. Elle mist sa bouche encontre l'œil sain tant que son ami qui en la chambre estoit muchiez se fu partis d'illecques, telement que le bon mari n'en sceut rien. Adonc se leva elle et dist : Mon amy, soyes seurs que de cestui œil ne t'aviendra pas ainsi comme de l'autre. Or s'il te plaist, tu pués aler à ton lit.

Le disciple dist au maistre : Bien m'as main-

instruxisti, et quod de illarum artibus retulisti desideranti animo commendatur, nec quod inde scio pro divitiis Arabum commutare volo, et si placet, progredere, et quod transferre in altum publicæ amministrationis futurorum valeamus edissere. Faciam, inquit.

FABULA VIII.

Dictum est de quodam qui peregre proficiscens commisit uxorem suam suæ socrui. Uxor autem sua alium quemdam adamavit, et matri hoc indicavit, quæ commota pro filia favit amori, et convocans eumdem cœpit cum illo et filia epulari. Epulantibus illis supervenit maritus et ostium pulsavit. Et consurgens mulier procum abscondit et ostium postea domino aperuit, qui, postquam intravit, ut lectus sibi pararetur præcepit, nam quiescere volebat et lassus erat. Turbata mulier dubitavit quid faceret. Quod videns mater : Ne festines, inquit, filia, lectum parare donec monstremus lintheum marito tuo quod

tenant instruit, et j'ay bien mis en memoire ce que tu as dit de leurs ars; je ne vouldroie mie avoir la richesse des Arabiens pour ce que j'en sçay; s'il te plaist, dy aincoires. Et je le feray volentiers, dist le maistre.

CONTE VIII.

Un homme ala en pelerinage, si laissa sa femme avecques sa mere pour ce qu'elle fust plus seurement. Sa femme amoit un autre jone compaignon et le dist à sa mere, laquelle souffry l'amour et coucha avec elle. Un jour avint que cellui jone mengoit avec elles en leur hostel, et tandiz le mari hurta à l'uys. Sa femme se leva et repust son ami hastivement, puis ala ouvrir l'uys. Le mari entra ens et commanda que son lit fust appareilliez, car il estoit fort lassez et traveilliez, si vouloit aler reposer. La femme fut dolente et esbahie, et ne sceut que faire. La mere vit ce, si dist: Ne te haste mie de faire le lit jusques à tant que

fecimus. Et extrahens lintheum vetula, quantum potuit unum cornu illius sustulit, et alterum filiæ sublevandum dedit, sicque lintheo extenso delusus est maritus quousque qui latuerat egrederetur amicus. Tunc ait filiæ suæ : Extende lintheum super lectum mariti tui, quia manibus tuis et meis est compositum et contextum. Cui maritus : Et tu, domina, scis tale lintheum præparare? Et illa : O fili, multa hujusmodi præparavi.

Ad hæc discipulus : Mirabile quid audivi, sed vellem amplius me instrueres, quia quanto plus ingenium illarum attendo, tanto magis ad mei custodiam exacuor. Respondit magister : Adhuc tibi dicam et sic tibi ad instructionem exempla nostra sufficient. Discipulus, ut placet.

nous aurons monstré à ton seigneur les lincheux qúe nous avons fais. La vielle prist le lincheul à l'un cornet et le leva devant les yeulx du mari au plus hault qu'elle peut. Sa fille leva l'autre debout. Quant le linçueil fut ainsi estendus devant les yeulx du mari, cellui qui muchiez estoit s'en ala. Quant il s'en fut alez, la mere dist à sa fille : Va estendre ces beaux lincheux sur le lit de ton mari. Dame, dist le bon mari, savez-vous faire telz lincheux? Doulz amis, dist-elle, j'en ay moult fait de telz.

Dist le disciple : Je oy merveilles; je vouldrois bien que me monstrassiez aincoires de leurs ars, car com plus oy de leurs engins, tant aprens à moy en garder. Dist le maistre : Je t'en diray aincoires, si te pourras instruire par noz exemples. Dist le disciple : Bien me plaist. Le maistre dist.

FABULA IX.

Relatum est, inquit iterum, quod quidam proficiens commisit conjugem suam socrui suæ servandam. Uxor autem introduxit amatum juvenem. Quibus epulantibus dominus veniens januam pulsavit. Surrexit itaque uxor et dimisit maritum intrare; sed mater cum amasio filiæ remanens, quia locus ubi absconderetur non erat, quid faceret prius dubitavit. Sed dum filia suo aperiret ostium marito, arripuit vetula nudum gladium et commisit amasio, jussitque ut ante ostium in introitu mariti filiæ suæ stricto gladio staret, et si aliquid ei maritus loqueretur, nihil responderet. Fecit ut jusserat, et aperto ostio, ut illum maritus sic stare vidit substitit. Quis, inquit, tu es? Quo non respondente cum primum obstupuisset, tunc magis extimuit. Respondit intus vetula: Care gener, tace, ne aliquis te audiat. Ad hæc ille magis mirans: Quid hoc est, inquit, cara domina? Tunc mulier: Bone fili, venerant huc tres

CONTE IX.

Il avint jadis que un bon homme ala hors du pays et laissa sa femme en garde à sa mere. La femme amena un jovencel à son hostel, lequel elle amoit. Il avint que le mari vint tandiz qu'ilz se séoient au mengier, il hurta à la porte. La femme se leva et ala ouvrir l'uys à son mari; mais la mere qui demeura avec l'ami de sa fille ne sceut quele chose faire, car il n'y avoit mie lieu où elle le peust muchier. Tandiz donc que sa fille ouvroit l'uys à son mary, la vielle prist une espée nue et le bailla au jovencel et dist qu'il le tenist toute nue à l'entrée de l'uys, et se le mari lui disoit aucune chose, qu'il ne respondist riens. Il fist le commandement de la vielle. Quant l'uys fut ouvert et le mari de la fille le vit là ester, il arresta tout quoy et dist : Qui es-tu? Cellui ne dist mot, ains tenoit l'espée toute nue empoingnie. Le mari fut tous esbahiz et se doubta. La vielle lui dist : Beaux filz, taisiez-vous que on ne vous oye. Alors s'esmerveilla plus

persequentes istum, et nos aperto ostio hunc cum suo gladio intrare permisimus donec discederent qui illum interficere volebant, qui tunc timens te aliquem ex illis esse, stupefactus nihil tibi respondit. Et ait : Bene habeas, domina, quæ hoc modo hunc liberasti a morte; et introiens advocavit amasium uxoris suæ et secum sedere fecit, sicque dulcibus alloquiis delinitum circa noctem exire dimisit.

Discipulus : Miranda dixisti, sed nunc magis illarum præsumptuosam miror audaciam. Volo tamen ut adhuc mihi de earum ingeniis, si non fuerit grave, dicas. Quantum enim magis dixeris, tantum majora mereberis. Ad quod magister : Nonne tibi sufficiunt ista? Tria tibi narravi, et tu nondum desinis instigare? Discipulus : Tria dicendo nimium auges recitando numerum, si pauca sonuerunt verba. Dic ergo unum quod longa verbositate meas repleat aures, et sic mihi sufficiet. Magister : Cave ne contingat inter nos quod inter regem et suum accidit fabulatorem. Discipulus : Quid, care magister, quid tandem accidit?

le mari que devant et dist : Belle dame, qui est-il? La vielle lui dist : Trois hommes le suivoient maintenant et le vouloient tuer : nous ouvrismes l'uys et le laissames entrer céans, et pour ce qu'il craint que tu ne soyes l'un de ceulx, ne veut-il respondre à toy. Dame, dist le mary, vous feistes bien quant vous le delivrastes de mort. Il entra en la maison et appella l'ami de sa femme et le fist seoir avec lui au disner.

Le disciple dist : Tu m'as dit merveilles, mais assez ne me puis esmerveillier de leur grant hardement. Je te prie que tu me dyes aincoires de leurs ars s'il ne te grieve. Dist le maistre : Ne te souffist-il pas aincores quant tu en as oy dire trois exemples. Dist le disciple : Toutes ces trois n'ont contenu que un pou de parolles, mais je te prie que tu me dyes une longue narration, si me tendray atant. Dist le maistre : Garde qu'il ne t'aviengne ce qu'il avint entre le roy et son fabuleur. Dist le disciple : Beaux maistre, quelle chose fut-ce qu'il leur avint? Dist le maistre.

FABULA X.

Rex quidam suum habuit fabulatorem qui singulis noctibus quinque sibi narrare fabulas consueverat. Contigit tandem quod rex curis quibusdam sollicitus minime posset dormire, pluresque solito quæsivit audire fabulas. Ille autem tres super hoc narravit fabulas, sed parvas. Quæsivit rex plures. Ille vero nullatenus voluit, dixerat enim, sicut visum fuerat sibi, multas. Ad hæc rex : Plurimas jam narrasti, sed brevissimas : vellem te aliquam rem narrare quæ multis producatur verbis, et sic te dormire permittam. Concessit fabulator et sic incipit.

Erat quidam rusticus qui mille solidos habuit. Hic autem proficiscens comparavit bis mille oves, singulas sex denariis. Accidit eo redeunte quod magna inundatio aquarum succresceret, qui cum neque per pontem, neque per vadium transire posset, abiit sollicitus quærens quo cum ovibus suis transvehi

CONTE X.

Jadis fut un homme riche qui avoit un fabuleur qui chascúne nuit lui racontoit cinq fables. Avint une nuit que cestui homme qui roy estoit, pensa tant à aucune chose qu'il ne povoit dormir. Quant le fabuleur eut dit cinq fables, il lui requist qu'il en desist aincoires deux autres. Le fabuleur en dist trois petites. Le roy qui dormir ne povoit, lui pria de aincoires une fable. Cellui ne voult, car il lui sembloit qu'il en avoit moult dit. Le roi dist: Tu en as dittes plusieurs, mais toutes sont brieves: je te prie, dy-ent une longue et puis je te lairay dormir. Le fabuleur lui octroia et dist en tele maniere.

Un riche paysant fut jadis qui avoit mile solz. Il achata deux mile brebis, chascune six deniers. Quant il revint de la foire les eaues estoient telement cruttes qu'il ne peut passer la riviere, et quist en quel lieu ou comment il les pourroit mettre oultre. En la fin trouva une petite naisselle où il ne povoit entrer que deux

posset. Invenit tandem exiguam naviculam, et necessitate coactus duas oves imponens aquam transiit. His dictis fabulator obdormivit. Rex siquidem illum excitans ut fabulam quam inceperat finiret, commonuit. Fabulator ad hoc: Fluctus ille magnus est, navicula autem minima, et grex ovium innumerabilis, permitte ergo supradictum rusticum suas transferre oves, et quam incepi fabulam ad finem perducam.

Fabulator etenim hoc modo regem longas audire fabulas gestientem pacificavit. Quod si amplius me prædictis etiam alia subtexere compuleris, jam dicti præsidio exempli me deliberare conabor. Discipulus: Dictum est in antiquis proverbiis quod non eadem compunctione dolet qui pro muneribus lacrimatur, et qui sui corporis dolere gravatur. Neque regem adeo dilexit fabulator sicut et tu me diligis. Voluit enim fabulis suis eum aliquantum seducere, sed prælibata mulierum ingenia pande. Magister.

brebis à la fois, si les commença à mettre oultre deux et deux. A ces paroles le fabuleur s'endormi. Le roy l'esveilla, et lui commanda à pardire la fable qu'il avait commencié. Le fabuleur respondy : Sire, la riviere est grande et large, la naisselle est petite, et sy y a moult de brebis : souffrez que le bonhomme ait mis ses brebis oultre, et puis je acheveray la fable que j'ay commencié.

Le fabuleur appaisa en tele maniere le roy qui oyr vouloit longues fables. Se tu me constrains de plus dire, je useray de tel exemple. Le disciple dist : On dist en anciens proverbes que cellui ne se deult pas en tele maniere qui pleure pour avoir, que cellui qui pleure pour doleur de corps. Ne le fabuleur ne ama pas tant le roy comme tu me aimes, car il se voloit excuser au roy par ses fables; mais, je te prie, instruis-moy aincoires de l'art des femmes. Le maistre dit : Volentiers le feray.

FABULA XI.

Dictum est quod quidam nobilis progenie haberet uxorem castam nimium et formosam. Contigit forte quod orationis studio Romam vellet adire, sed alium custodem uxoris suæ nisi semetipsam noluit deputare, illius castis moribus satis confisus et probitatis honore. Uxor vero caste vivendo et in omnibus prudenter agens remansit. Accidit tandem quod necessitate compulsa a domo sua propria suam conventura vicinam egrederetur, quæ peracto negotio ad propria remeavit. Quam juvenis aspectam ardenti amore diligere cœpit, et ad eam plurimos direxit nuncios, cupiens ab illa quantum amabat amari. Quibus contemptis eum penitus sprevit. Juvenis cum se sic contemptum sentiret, dolens adeo efficitur ut nimio infirmitatis onere gravaretur, sæpius tamen illuc ibat quo dominam egressam viderat, desiderans eam convenire, sed nequaquam valuit efficere. Cui præ dolore lacrimanti fit obvia

CONTE XI.

Jadis fut un gentil homme qui avoit une moult belle et chaste femme. Avint que cestui homme voult aler à Romme pour avoir absolution de ses pechiez, et laissa sa femme à son hostel sans autre garde, car il se fioit moult en ses bonnes mœurs et en sa bonne conversation. La femme demoura et vesqui chastement et honnestement. Un jour avint que celle femme ala veoir sa voisine, et puis revint à son hostel. Un jovencel le vit, si se commença à amer ardamment et envoia moult de messages à elle pour avoir son amour; mais elle ne se vouloit nullement consentir à telles parolles. Quant le jovencel vit qu'elle le desprisoit ainsi, il en eut si grant doleur qu'il en chéy en une très-grande maladie, et non pourquant il aloit souvent là où il véoit la dame aler, car il desiroit à parler à elle, et ne povoit trouver lieu. Avint qu'il commença à plourer pour le grant dueil qu'il avoit, si encontra une vielle qui lui demanda la cause de celle doleur;

anus religionis habitu decorata quærens quænam esset causa quæ eum dolore compelleret; sed juvenis quid in sua versabatur conscientia minime detegere volebat. Ad quem anus : Quanto quis infirmitatem suam medico revelare distulerit, tanto graviori morbo attritus fuerit. Quo audito narravit ex ordine quæ acciderant et suum propalavit secretum. Cui anus : De his quæ jam dixisti Dei auxilio remedium inveniam, et eo relicto ad propria remeavit. Quæ caniculam quam apud se habebat, duobus diebus jejunare coegit. Die tertia panem synapi confectum jejunanti largita est, quæ dum gustaret, pro amaritudine oculi ejus lacrimari cœperunt. Deinceps anus illa ad pudicæ domum fœminæ perrexit quam juvenis prædictus adamavit, quæ honorifice pro magnæ religionis specie ab ea suscepta est. Hanc autem sua sequebatur canicula. Cumque vidisset mulier illa caniculam lacrimantem, quæsivit quod haberet et quare lacrimaretur. Anus ad hoc : Cara amica, ne quæras quid sit, quia adeo magnus dolor est quod nequeo dicere. Mulier magis instabat ut diceret, cui anus : Hæc quam conspicis caniculam mea erat filia casta

mais le jovencel se doubtoit à descouvrir de ce qu'il avoit. La vielle dist : Tant plus çoile homme sa maladie, de tant lui grieve elle plus. Quant le jone gallant oy la vielle ainsi parler, il lui raconta tout ce qu'il lui estoit avenu, et lui dist et pria qu'elle le tenist secret. La vielle dist : De ce te donrai-ge bon conseil, si vint à sa maison et laissa aler le jovencel. Elle avoit une chiennette, laquelle elle fist juner deux jours, et au tiers jour lui donna à mengier pain trempé en moutarde. Quant la chiennette l'eut mengié, les yeulx lui plourerent d'angoisse. Tantost la vielle prist sa chiennette et s'en ala à l'ostel de la dame que le jovencel amoit. La dame le receut honnestement pour sa simple conversation. Quant la dame vit la chiennette, elle lui demanda qu'elle avoit et pourquoy elle plouroit. La vielle respondy : Douce amie, me demandez-vous qu'elle a ? Je vous prie, ne me le demandez plus, car j'en ay si grant doleur que je ne le sçay à qui dire. Adonc la dame lui pria plus que devant qu'elle lui deist. Lors dist la vielle : Ceste chiennette que vous véez cy est ma fille, laquelle estoit moult belle et vivoit moult chastement. Un

nimis et decora, quam juvenis adamavit quidam; sed adeo casta erat, ut eum omnino sperneret, et ejus amorem respueret. Unde dolens adeo efficitur, ut magna ægritudine stringeretur, pro qua culpa miserabiliter hæc supra dicta filia mea in caniculam mutata est. His dictis præ nimio dolore erupit in lacrimas anus illa. Ad hæc fœmina: Quid, cara domina, similis peccati conscia, quid, inquam, factura sum? Me etenim dilexit juvenis, sed amore castitatis eum contempsi, et simili modo ei contigit. Cui anus: Laudo tibi, cara amica, ut quam citius poteris hujus miserearis et quod quærit facias, ne et tu simili modo in canem muteris. Si enim scirem inter juvenem prædictum et filiam meam amorem, numquam in canem mutaretur filia. Cui ait mulier casta: Obsecro ut consilium hujus rei utile dicas, ne propria forma privata efficiar canicula. Anus: Libenter pro Dei amore et remedio animæ meæ, et quia misereor tui, hunc supradictum juvenem quæram, et si quo invenire potero, ad te reducam. Cui gratias egit mulier, et sic anus artificiosa dictis fidem præbuit. Quem promisit reduxit juvenem, et sic eos adsociavit.

jovencel l'amoit, mais elle estoit si chaste qu'elle desprisoit et reffusoit cellui qui la voloit amer. Le jovencel eut si grant doleur qu'il en chéy en une grande maladie, et pour ce meffait ma chaitive fille fut muée en chiennette. Et quant la vielle eut ce dit, elle commença à larmoier et à dolouser. Et comment, dist celle qui se sentoit coulpable de ce meffait, que ferai-ge, dame? Un jovencel m'aima en celle maniere comme vous dittes, et je l'ay desprisié pour ma chasteté garder, dont il est malade. Dist la vielle : Chiere amie, je te conseille que tu ayes merci de lui au plus tost que tu pués, et si fay ce qu'il requiert affin que tu ne soyes muée en chiennette ; et s'il te plaist, pour l'amour de Dieu et de toy je yray volentiers devers le jovencel et lui feray assavoir ta bonne volenté, s'il te plaist le moy nommer. La dame l'en remercia moult de fois, et ainsi le fist la vielle croire en ses dis par engien et par art, et amena le varlet ainsi qu'elle lui promist, et les accoupla en tele maniere.

Discipulus magistro : Numquam audivi tam mirabile quod et puto fieri arte dyaboli. Magister : Ne dubites. Discipulus : Spero quod si quis tam sapiens erit ut semper timeat se posse decipi arte mulieris, forsitan ab illius ingenio se custodire valebit. Magister : Audivi de quodam homine qui multum laboravit ut suam custodiret, sed nihil profuit. Discipulus magistro : Dic mihi quid fecit, ut melius sciam, si quam duxero, illam custodire. Magister.

FABULA XII.

Quidam juvenis fuit qui totam intentionem suam et totum sensum et adhuc totum tempus suum misit ad hoc ut sciret omnimodam artem mulieris, et hoc facto voluit ducere uxorem. Sed primitus perrexit quærere consilium et sapientiorem illius regionis adiit hominem. Qualiter custodire posset quam ducere volebat quæsivit uxorem. Sapiens vero hoc audiens sibi dedit consilium quod construeret domum altis parietibus lapideis,

Dist le disciple : Je n'oy oncques tele merveille ; ce fut, dist-il, par art de dyable. N'en doubtez mie, dist le maistre. Le disciple dist : Je croy que s'aucun estoit qui s'entremist tousjours à estre gardé d'art de femme, que à pou ou nullement s'en pourroit-il garder. Le maistre dist : J'ay oy parler d'un homme qui laboura moult ad ce qu'il peust garder sa femme, mais il laboura en vain. Le disciple dist au maistre : Dy moy qu'il fist, affin que se je prens femme, je sache comment je le pourray garder. Le maistre dist.

CONTE XII.

Un jovencel fut jadis qui mist toute son entente ad ce qu'il sceust toute maniere d'art de femme. Après ce il voult prendre femme ; mais premierement il ala querre conseil au plus sage homme de toute la contrée, et lui demanda comment il povoit mieux garder une femme qu'il voloit prendre. Le sage homme lui dist qu'il feist une maison à hautes parois de pierre, et mist sa femme dedens, et lui donnast

poneretque intus mulierem, daretque sibi satis ad comedendum et non superflua indumenta, faceretque ita domum quod non esset in ea nisi solum ostium solaque fenestra per quam videret, et tali altitudine, per quam nemo intrare posset vel exire. Juvenis vero, audito consilio sapientis, sicuti ei jusserat egit. Mane vero cum juvenis exibat de domo, ostium firmabat et similiter quando intrabat. Quando autem dormiebat, sub capite suo clavem abscondebat. Hoc autem longo tempore egit. Quadam vero die dum juvenis iret ad forum, mulier, ut erat solita facere, ascendit fenestram et euntes et redeuntes intente aspexit. Hac una die cum ad fenestram staret, vidit quemdam juvenem formosum corpore atque facie, quo viso statim illius amore succensa fuit, et ut supra dictum est, custodita cœpit cogitare quomodo et qua arte posset loqui cum adamato juvene. At ipsa plena ingenio ac dolositatis arte cogitavit quod claves domini sui furaretur dum dormiret, et ita egit. Hæc vero assueta erat dominum suum unaquaque nocte inebriare vino ut securius ad amicum suum posset

assez à mengier et non pas trop à vestir; et fist la maison en telle maniere qu'il n'y eust que un huis et une fenestre pour avoir la lumiere, et si haulte que nul homme ne peust par là entrer ne yssir. Le jovencel fist tout ainsi comme le sage lui avoit enseignié. Au matin quant le jovencel yssoit de sa maison, il fermoit l'uys, et quant il y entroit aussi; et quant il dormoit, il mettoit la clef dessoubz son chief, et fist ainsi long tems. Ung jour tandis que le jovencel estoit au marchié, la femme monta à la fenestre ainsi comme elle soloit, et esgarda moult bien les alans et les venans. Elle vit un jovencel bel de corps, de face et de maintien, si fut tantost esprise de son amour et commença à penser comment et par quel art elle pourroit parler à lui que elle tant amoit. Si pensa que par aucun engien elle embleroit les clefs de son seigneur tandiz qu'il dormiroit. Ainsi se determina la dame et commença à enyvrer son mari de vin chascune nuit, affin qu'elle peust plus seurement yssir de la maison, et aler à son amy pour accomplir sa volenté. Le mari qui long tems avoit mis à savoir toute maniere d'engien et art de femme, com-

exire et suam voluntatem explere. Dominus vero illius philosophicis jam edoctus monitis sine dolo nullos esse muliebres actus, cœpit cogitare quid sua conjux strueret frequenti et cotidiana potatione, quod ut sub occulto poneret se finxit ebrium esse. Cujus rei mulier inscia de lecto nocte consurgens, perrexit ad ostium domus, et aperto exivit ad amicum. Vir autem suus in silentio noctis suaviter consurgens, venit ad ostium et apertum clausit, firmavit, fenestram ascendit, stetitque ibi donec in camisia uxorem suam revertentem vidit, quæ domum rediens ostium pulsavit. Vir mulierem suam audiens et videns, ac si nesciret interrogavit quis esset. At ipsa culpæ veniam petens et numquam amplius se hoc facturum promittens nihil profecit, sed vir iratus ait quod eam non intrare permitteret, sed esse suum suis parentibus ostenderet. At ipsa magis et magis clamans dixit quod nisi ostium recluderet, in puteum qui juxta domum erat saliret et ita vitam finiret, sicque de morte sua amicis et propinquis rationem redderet. Spretis minis dominus suæ mulieris, intrare non per-

mença à penser pour quoy sa femme le enyvroit chascune nuit, si faingny une nuit qu'il estoit yvre. Celle ouvri secretement l'uys et yssi pour aler à son ami. Le mari qui point ne dormoit, se leva tout coyement et s'en ala à l'uys, si le ferma et monta à sa fenestre, et fut là en sa chemise jusques à tant qu'il vit sa femme revenir, et lui demanda qui elle estoit, ainsi comme cellui qui n'en sceust riens. La femme lui pria merci et lui promist que jamais tel cas ne lui avendroit. Prieres ne lui valurent riens, car le mari estoit iriez et courrouchiez, si dist qu'elle n'y enterroit point, ains monstreroit à ses parens de quelle vie elle estoit. Et elle commença à prier de plus en plus et dist que s'il ne lui ouvroit l'uys, elle sauldroit où puis qui estoit près de celle maison, si lui conviendroit rendre raison de sa mort à ses parens et amis. Le mari dist et jura qu'elle n'y enterroit jà. La dame qui estoit plaine de art et d'engin, prist une pierre et le jetta où puis et pensa que son mari penseroit au son de la pierre qu'elle fust cheutte dedens le puis. Quant la femme eut ce fait, elle se mucha et plus ne dist mot. L'omme qui simple

misit. Mulier vero plena arte et calliditate sumpsit lapidem quem projecit in puteum, hac intentione ut vir suus audito sonitu lapidis in puteum ruentis putaret sese in puteum cecidisse, et hoc peracto mulier post puteum se abscondit. Vir simplex atque insipiens, audito sonitu lapidis in puteum ruentis, mox de domo egrediens, celeri cursu ad puteum venit, putans verum esse quod mulierem audisset cecidisse. Mulier vero videns ostium domus apertum, et non oblita est suæ artis, intravit domum, firmatoque ostio ascendit fenestram. Ille autem videns se esse deceptum, inquit : O mulier fallax, plena arte dyaboli, permitte me intrare, et quicquid mihi foris fecisti me condonaturum tibi crede. At illa eum increpans introitumque domus omnino et sacramento denegans ait : O seductor, tuum esse atque tuum facinus parentibus tuis ostendam, quia unaquaque nocte es sollicitus ita furtim a me exire et meretrices adire; et ita egit. Parentes vero hæc audientes atque verum existimantes increpaverunt eum, et ita mulier illa liberata arte sua flagitium quod meruerat in virum

estoit, quant il oy le son de la pierre où puis, cuida qu'elle fust saillie dedens le puis, si yssi de sa maison et s'en vint courant au puis cuidant qu'elle fust noyée; mais la femme qui muchie estoit, quant elle vey l'uys de sa maison ouvert, ne s'oublia mie, ains entra coyement en la maison et ferma l'uys sur son mari, puis monta à la fenestre. L'omme qui estoit ainsi deceu, commença à dire : O tu femme decevable plaine de l'art du dyable, laisse moy entrer layens et je te pardonneray ton mal fait. Celle le commença à blasmer et vituperer, et jura qu'il jà n'y enterroit, en criant et disant telles et semblables parolles : Haa, desloyal homme, je monstreray à mes parens et amis et aux tiens aussi comment tu es faulz et desloyal, et comment chascune nuit tu te depars de moy et vas à tes foles femmes et ribaudes, et ainsi le fist-elle. Quant les parens oyrent ce, ilz cuiderent que ce fust verité, si l'en blasmerent et moult lui dirent de villonie. Ainsi se delivra la femme par son art et encoulpa son mari de ce qu'elle mesmes avoit desservi. Ainsi ne prouffita gaires à l'omme ce qu'il regarda où sa femme aloit,

detrusit, cui nihil profuit immo offuit mulierem custodisse. Nam iste etiam accidit cumulus miseriæ quod existimatione plurimorum quod patiebatur meruisse crederetur, unde quidem bonis quampluribus pulsus, dignitatibus exutus, existimatione fœdatus ob uxoris maliloquium, incestus tulit supplicium.

Discipulus : Nemo est qui ab ingenio mulieris custodire se possit, nisi quem Deus custodierit, et hæc talis narratio ne ducam uxorem magna est dehortatio. Magister : Non debes omnes mulieres credere tales esse, quoniam magna bonitas atque castitas in multis repperitur mulieribus, et scias in bona muliere bonam societatem repperiri posse. Bona mulier fidelis custos est et bona domus. Salomon in fine libri Proverbiorum suorum viginti duos versus de laude atque bonitate mulieris bonæ composuit[1]. Discipulus ad hæc : Bene me confortasti, sed audisti tamen aliquam mulierem quæ sui sensus ingenium niteretur in bonum mittere? Magister : Audivi. Discipulus : Refer mihi de illa, quia videtur mihi res nova. Magister.

[1] Cap. xxxi, v. 10-31. .. ... אשת-חיל מי ימצא

ains lui nuisy moult, car sa mesaise estoit plus grande pour ce que les gens cuidoient qu'il l'eust desservi, que de ce qu'il souffroit pour le meffait d'adultere que sa femme avoit prouvé par son malefice, dont il estoit despouilliez et esloingiez de moult de biens et de moult de dignetez.

Dist le disciple : Nul homme ne se puet garder d'art de femme, se Dieu ne l'en veult mesmes garder ; telles générations me ostent volenté de prendre femme. Dist le maistre : Tu ne dois mie croire que toutes femmes soient teles, car on treuve en moult de femmes chasteté et grande continence, et sachez que bonne compaignie est de bonne femme. Femme fait bonne maison, et si garde loyaument son mary. Salomon escrivy en la fin de ses Proverbes de la loenge et de la bonté de bonne femme. Le disciple dist : Tu m'as bien conforté, mais oys-tu oncques parler de femme qui tournast son engien en bien? Oyl, dist le maistre. Dy moy doncques de ce, dist le disciple, car ce me semble chose nouvelle.

FABULA XIII.

Dictum fuit mihi quod quidam Hispanus perrexit Mech, et dum ibat pervenit in Ægyptum, qui deserta terræ intrare volens et transire, cogitavit quod pecuniam suam in Ægypto dimitteret, et antequam dimittere voluisset interrogavit si aliquis fidelis homo esset in illa regione cui posset committere pecuniam suam, et ostenderunt ei antiquum hominem nominatum probitate fidelitatis, cui de suo mille talenta commisit, demum perrexit, factoque itinere ad illum rediit cui pecuniam commisit, et quod commiserat ab eo quæsivit. At ille plenus nequitiæ illum numquam antea se vidisse dicebat. Ille vero sic deceptus perrexit ad probos homines regionis illius, et quomodo tractasset eum homo ille cui pecuniam commiserat eis retulit. Vicini vero illius de eo talia audientes credere noluerunt, sed nihil hoc esse dixerunt. Qui vero pecuniam perdiderat, unaquaque die ad domum illius qui retinebat

CONTE XIII.

Il me fut dit, dist le maistre, que un Espaignol riche homme vint en Égypte à tout moult grant avoir, et pour ce qu'il voloit passer parmi les desers, il pensa qu'il lairoit ses deniers en Egypte, et demanda s'il trouveroit nul homme leal en toute la region, auquel il peusist laissier ses deniers. On lui enseigna un homme que on disoit qu'il estoit loyal et féal preud'homme. A cestui homme chargea cestui pelerin à garder mil besans et puis s'en ala parfaire son pelerinage. Si revint par aucun pou de temps après de son pelerinage, et ala vers l'omme auquel il avoit chargé ses deniers pour les ravoir. Cestui estoit plain de fausseté et dist au pelerin que oncques ne l'avoit veu. Quant le pelerin oy ce qu'il ainsi estoit deceu en tele maniere, il ala aux preud'hommes de la contrée, et leur dist comment cellui homme l'avoit bareté auquel il avoit ses deniers bailliez. Quant les voisins oyrent ces parolles, ilz ne le vouldrent mie croire et lui dirent qu'il ne po-

injuste pecuniam ibat, blandisque precibus eum deprecabatur ut pecuniam redderet, quod deceptor audiens, increpavit eum dicens ne amplius tale quid de eo diceret vel ad eum veniret, quod si faceret, pœnas ex merito subiret. Auditis minis illius qui eum deceperat, tristis cœpit redire, et in redeundo obviavit cuidam vetulæ pannis heremitalibus indutæ. Hæc autem baculo suo fragiles artus sustentabat, et per viam laudando Deum lapides ne transeuntium pedes læderentur locabat. Quæ videns hominem flentem, cognovit eum esse extraneum. Commota pietate in angiportum vocavit et quid ei accidisset interrogavit. At ille ordinate narravit. Fœmina auditis verbis ejus inquit : Amice, si vera sunt quæ retulisti, feram tibi inde auxilium. Et ille : Quomodo potes hoc facere, ancilla Dei? At illa inquit: Adduc mihi hominem de terra tua cujus factis et dictis fidem habere possis. At ille adduxit. Demum decepti socio præcepit decem cofros externis pretiosis depictos coloribus, atque ferro dear-

voit estre. Mais cellui qui sa peccune avoit perdue, aloit chascun jour à la maison de cellui qui le tenoit à tort, et lui prioit doucement qu'il lui rendist ses deniers. Quant le trecheur oyoit cellui qui tel argent lui demandoit, il le laidengoit de parolles et disoit qu'il se gardast de dire de lui telles choses, et qu'il jamais en son hostel ne venist, et s'il le faisoit, il le comparroit. Quant le pelerin oy que cestui homme le menachoit et qu'il estoit deceu, il s'en parti atant moult triste et dolant, et trouva en son chemin une vielle femme vestue à guise d'ermite qui s'apuyoit d'un baston, car elle avoit les membres failliz et frailes, et aloit par la rue loant Dieu et ostant les pierres de la voie, affin que les trespassans ne blechassent leurs piés. Elle vit cestui pelerin plourer et bien congnut qu'il estoit estrangier. Elle en eut pitié et lui demanda comment il lui estoit. Et il lui dist tout par ordre ainsi comme avenu lui estoit. Quant la femme oy ses parolles, elle dist : Amis, se tu m'as dit verité, je te conseilleray et aideray bien. Cestui dist : Comment pourras ce faire, amie de Dieu? Elle dist : Amaine moy un homme de la terre en qui tu

gentato ligatos cum bonis seris emere et ad domum sui hospitis afferre, lapidibusque comminutis implere. At ipse ita egit. Mulier vero ut vidit omnia illa quæ præceperat esse parata, ait : Nunc decem homines perquire qui euntes ad domum illius qui te decepit mecum et cum socio tuo deferant scrinios unus post alium venientes ordine longo, et quam cito primus venerit ad domum hominis qui te decepit et requiescet ibi, veni et interroga pecuniam, et ego tam confido in Deum quod reddita tibi tua pecunia fuerit. At ipse sicuti vetula jusserat fecit, quæ non oblita incepti quod præceperat, iter incepit et venit cum socio decepti ad domum deceptoris et inquit : Quidam homo de Hyspania hospitatus mecum fuit et vult Mech adire, quæritque antea pecuniam suam quæ est in decem scriniis servandam alicui homini donec revertatur commendare : precor itaque ut mei causa in æde tua custodias, et quia audivi et scio te bonum hominem et fidelem esse, nolo aliquem alium præter te solum

puisses avoir fiance en fais et en diz. Le pelerin lui en amena un auquel elle commanda qu'il achatast dix coffres painturés dehors de riches couleurs, et bendez de fer serrez à bonnes serrures, et iceulx fist-elle porter à son hostel et emplir de petites pierrettes. Cestui homme fist tout ainsi comme la vielle lui avoit commandé. Puis lui dist: Quiers dix hommes qui portent ces dix coffres par ordre, l'un de l'autre bien loing, à la maison de cellui qui t'a deçut, et vendront avec moy et avec ton compaignon; et quant le premier vendra à la maison de cellui qui t'a deçut, il se reposera. Là viens adont et demande tes deniers, et je croy que ton avoir te sera rendu. Le pelerin fist ainsi comme la vielle lui commanda. Elle ne s'oublia pas, ains vint avec le compaignon du deçut à la maison du deceveur et lui dist: Ung homme d'Espaigne se herbergera avec moy qui veult aler oultre mer, mais il veult ainçois ses deniers qui sont en ces coffres chargier à aucun preud'homme jusques à tant qu'il reviengne; je te prie que pour l'amour de moy les lui vueilles garder, et pour ce que j'ay oy dire et sçay certainement que tu es preud'homme et

hujus pecuniæ commendatorem adesse. Et dum ita loqueretur venit primus deferens scrinium, aliis a longe apparentibus. Interim deceptus præceptorum vetulæ non oblitus, post primum scrinium sicut ei præceptum fuerat venit. Ille vero qui pecuniam celaverat, plenus nequitiæ et malæ artis, ut vidit hominem venientem cui pecuniam celaverat, timens ne si pecuniam requireret, alius qui suam pecuniam adducebat non committeret, contra eum ita dicendo perrexit : O amice, ubi fuisti et ubi diutinasti? Veni et accipe pecuniam fidei meæ jamdiu commendatam, quia inveni et amodo tædet me custodire. At ille lætus et gaudens recepit pecuniam gratias agens. Vetula, ut vidit hominem pecuniam suam habere, surrexit et inquit : Ibimus ego et socius meus contra scrinios nostros et festinare præcipiemus; tu vero expecta donec redeamus et bene serva quod jam adduximus. Ille autem lætus animo quod acceperat servavit, adventumque eorum, quod adhuc potest, expectavit, et ita bono

loyal, je te prie que pour l'amour de moy lui vueilles garder, car je ne vueil chiez autrui herbergier son avoir. Tandiz que la vielle parloit ainsi, vint le premier homme qui aportoit un coffre, et puis le second et puis les autres après, et derriere vint cellui qui deceu estoit par avant, et fist ce que la vielle lui avoit dit. Cellui qui l'avoir avoit denyé estoit plain de fausseté et de mauvais art. Quant il vey l'omme venir auquel il avoit denyé son avoir, si craindy que cellui qui demandoit son avoir, que l'autre qui là faisoit le sien apporter ne lui chargast mie, si ala encontre lui et dist: Amis, où avez-vous esté et tant demouré? Venez et prendez vostre avoir que vous me chergastes grant temps a, car je ne le vueil plus garder puis que je vous ay trouvé. Cestui fut moult joyeux, et prist son avoir, si lui en rendy moult grans graces. Quant la vielle vit que le bon homme ravoit son avoir, elle se leva et dist: Je et mes compaignons yrons à l'encontre de noz autres coffres, si nous attendez jusques à tant que nous les ayons fait apporter. Cestui fut moult joyeux et garda ce qu'il avoit receu. L'autre gardoit et attendoit qu'ilz

ingenio vetulæ reddita fuit viro summa pecuniæ.

Discipulus : Istud mirum fuit ingenium atque utile, nec puto quod aliquis philosophus subtilius cogitaret per quod levius vir suam pecuniam recuperaret. Magister : Bene posset Philosophus suo facere naturali ingenio. Discipulus : Hoc bene credo; sed si aliquem Philosophorum hujus modi reposuisti in cordis armariolo, largire mihi discipulo, et ego fideli memoriæ commendabo, ut quandoque discipulis lacte philosophiæ educatis delicatissimum largiri possim alimentum. Magister.

FABULA XIV.

/Contigit quod quidam homo habuit filium cui post mortem suam nihil præter domum dimisit. Iste cum magno labore corpori suo vix etiam quæ natura exigit suppeditabat, et tamen domum suam, licet magna coactus inedia, vendere nolebat. Habebat autem puer iste quemdam vicinum valde divitem qui

revenissent, mais aincoires peut-il attendre, et ainsi par l'engien de la vielle fut l'avoir rendus.

Dist le disciple : Bien le croy; mais se tu scez d'aucun Philosophe aucune chose, dy le moy, et je le retendray. Et le Maistre dist.

CONTE XIV.

Il avint jadiz que un homme avoit ung filz, à cellui ne laissa-il riens après sa mort, fors une maison. Cestui filz vivoit en grant labour et en grant traveil, et avoit povrement la soustenance du corps, et jà soit ce qu'il fust en grant mesaise, toutes foiz ne voloit-il mie vèndre sa maison. Cestui enfant avoit un

domum emere cupiebat ut suam largiorem faceret. Puer autem nec prece, nec pretio vendere volebat. Quod postquam iste dives comperit quibus ingeniis et quibus artibus puero subtraheret domum cogitabat; at juvenis secundum posse suum familiaritatem ejus devitavit. Denique contristus dives ille causa domus et quod non posset puerum decipere, quadam die venit ad puerum et inquit ei : O puer, accommoda mihi partem parvam tuæ curiæ pretio, quoniam in ea sub terra decem tonellos cum oleo custodire volo, et nihil tibi nocebunt, sed habebis inde aliquod sustentamentum vitæ. Puer autem coactus necessitate concessit et dedit ei claves domus. Juvenis verò iterum more solito liberis liberaliter serviens victum perquisivit. At dives homo acceptis clavibus curiam juvenis suffodiens, quinque tonellos plenos oleo ibi recondidit et quinque dimidios, et hoc facto juvenem advocavit clavesque domus illi tribuens inquit : O juvenis, oleum meum tibi committo et in tua custodia trado. Juvenis simplex putans omnes tonellos esse plenos, in custodia recepit. At post longum tempus contigit quod in terra illa oleum carum fuit. Dives hæc audiens puero inquit : O amice,

voisin qui convoitoit à acheter celle maison pour la sienne faire plus grande, mais l'enfant ne le voloit mie vendre ne par priere ne autrement. Quant le riche homme vit ce, il commença à penser par quel art et par quel engien il porroit avoir la maison à l'enfant. L'enfant eschevoit la familiarité de cellui selon son povoir. Le riche homme estoit dolans qu'il ne le povoit decevoir, si vint un jour à lui et lui dist : Enfant, preste moy une partie de ta court pour mes deniers, je y vueil garder dix tonneaulx d'oile, ilz ne te occuperont neant, et si t'en donray bon loyer. L'enfant estoit diseteux d'argent, si lui octroia et lui bailla les clefz de sa maison. L'enfant servoit aux preud'hommes et gaignoit son vivre. Le riche homme prist les clefz de la maison, et dist : Je te charge mon oyle et laisse en ta garde. Le jone estoit simple, et cuidoit que les tonneaulx fussent plains et les reçut en sa garde. Long temps après avint que l'oyle fut moult chiere en la terre. Le riche homme sceut ce, si dist à l'enfant : Amis, viens avant et si alons deffouir mon oyle que je te chargay à garder, et je te paieray ton loier. L'enfant dist qu'il lui aide-

veni et juva me oleum effodere quod tuæ jamdudum mandavi custodiæ, et laboris præmium accipies et tutelæ. Juvenis audita prece cum pretio diviti concessit ut secundum posse suum eum juvaret. Dives non oblitus suæ fraudis nequissimæ, adduxit homines ut oleum emerent. Quibus adductis, terram aperuerunt et quinque plenos tonellos et quinque dimidios invenerunt. Perceptis talibus vocavit puerum ita dicendo : Amice, causa tuæ custodiæ amisi oleum ; insuper quod tibi commisi fraudulenter abstulisti, quapropter volo ut mihi mea restituas. His dictis eum cepit et vellet nollet ad justitiam deduxit. Justitia eum videns accusavit, sed juvenis quid contra diceret nescivit, attamen inducias unius diei quæsivit, quod justitia, quia justum erat, concessit. In civitate autem illa morabatur quidam Philosophus qui cognominabatur Auxilium egentium, bonus homo et religiosus. Juvenis audito bonitatis illius præconio perrexit ad eum, quæsivitque ab eo consilium dicens : Si vera sunt quæ de te mihi referentibus multis dicta sunt more domestico, fer mihi auxilium, etenim injustè accusor. Philosophus audita prece juvenis interrogavit si juste vel injuste

roit à son pooir. Le riche n'oublia pas sa trayson, ains amena gens pour acheter son oyle. Ilz ouvrirent la cave et trouverent cinq tonneaulx plains et cinq demis. Il appella l'enfant et dist : Amis, j'ai perdu mon oyle en ta garde, laquelle tu m'a tollu faussement, laquelle tu m'avois promis à garder ; mais je vueil que tu me rendes le mien. Quant il eut ce dit, il prist cellui, voulsist ou non, et le mena à la justice, puis lui demanda qu'il avoit fait de l'oyle. Le jovencel ne seut que dire, non pourquant il demanda le respit d'un jour. La justice lui ottroia volentiers, car ce estoit droit. Ung Philosophe demouroit en celle cité, qui avoit nom Ayde de gens : bon homme estoit et religieux. Le jovencel oy parler de sa bonté, si vint à lui et lui pria qu'il lui donnast conseil et ayde : car, dist-il, je suis à tort accusez à la justice. Quant le Philosophe oy sa priere, il lui demanda s'il estoit accusé à droit ou à tort. Le jovencel l'en fist serement qu'il estoit accusez à tort. Quant le Philosophe oy la vérité de cellui, il eut pitié de lui et dist : Je t'en deliverray avecques l'ayde de Dieu ; mais ne laisse mie que tu ne

accusarent eum. Juvenis vero quod injuste accusaretur firmavit sacramento. Audita rei veritate Philosophus pietate commotus ait: Auxiliante Deo feram tibi auxilium; sed sicut a justitia respectum usque in crastinam diem accepisti, noli dimittere quin eas ad placitum, ero ibi paratus succurrere tuæ veritati atque eorum nocere falsitati. Juvenis autem quod Philosophus eum jusserat egit. Mane autem facto, venit Philosophus ad justitiam, quem postquam vidit justitia ut sapientem et Philosophum vocavit, vocatumque juxta se sedere fecit. Inde justitia vocavit accusantes et accusatum, præcepitque quod suorum recordarentur placitorum et ita fecerunt. Illis vero astantibus, justitia ait Philosopho quod causas audiret et inde judicium faceret. Inde Philosophus: Præcipe, justitia, clarum oleum de quinque tonellis plenis mensurari, et scias quantum sit tibi clari olei, et similiter de quinque dimidiis, et scias quantum ibi clari olei fuerit. Deinde spissum oleum de quinque plenis tonellis sit mensuratum et scias quantum spissi olei in eis sit, et similiter de quinque dimidiis facias mensurari, et scias quantum spissi olei fuerit ibi; et si tantum spissi olei inveneris in dimidiis to-

soyes de matin devant la justice ainsi comme tu l'as promis, et je serai là et soustendray la vérité et confonderay leur fausseté. Le jovencel fist ce que le Philosophe lui commanda, et le lendemain au matin vint le Philosophe à la justice. Quant ceulx de la justice le veirent, ilz l'appellerent et le firent seoir delez eulx. Après appellerent le riche homme et le jovencel, et commanda la justice à recorder la cause, et ilz le firent, et la justice dist au Philosophe qu'il oyst la cause et en fist jugement. Le Philosophe dist : Fay l'oyle des plains tonneaulx mesurer, et saches combien il y a de cler et combien il y a d'espès; se tu treuves autant d'oyle espès es demi tonneaulx comme es plains, saches certainement que l'oyle est emblée ; et se tu ne treuves mie tant d'oyle espès es demis tonneaulx comme es plains, mais seulement selon la quantité de l'oyle, saches dont que l'oyle n'est mie emblée. La justice conferma cestui jugement et fut fait en telle maniere. Ainsi fut le jovencel delivrez par le conseil du Philosophe. Quant le procès fut finé, le jovencel rendy moult de graces au Philosophe. Le Philosophe dist : Ne oys-tu

nellis quantum in plenis, scias oleum fuisse furatum. Et si in dimidiis tonellis inveneris talem partem spissitudinis qualem oleum clarum ibi existens exigit quod quidem et in plenis tonellis invenire poteris, scias oleum non fuisse furatum. Justitia hæc audiens confirmavit judicium, factumque est ita, et hoc modo juvenis evasit sensu Philosophi. Finitis placitis juvenis Philosopho grates reddidit. Tunc Philosophus ait illi: Numquamne illud Philosophi audisti? Non emas domum antequam cognoscas vicinum. Ad hoc juvenis: Primum habuimus domum antequam juxta nos hospitaretur. Cui Philosophus: Primum vendas quam maneas juxta malum vicinum.

Discipulus: Tale judicium apparet esse Philosophi, et hoc est gratia Dei. Merito vocatus est hoc nomine Auxilium miserorum. Iterum discipulus: Etsi jam audita mente sedeant ad audiendum plura incitant. Magister inquit: Libenter tibi dicam, et sic inquit.

oncques parler d'un Philosophe qui dist cele parolle? N'achate mie la maison de ton voisin. Le jovencel respondy : Nous aviemes la maison ainçois que cestui s'i herbergast. Si le vend, dist le Philosophe, ainçois que tu demeures emprès mauvais voisin.

Le Disciple dist : Bien appert que cestui jugement est de Philosophe, et c'est par la grace de Dieu, et bien doit estre nommé par cel nom, Ayde chaitif. Dist le Philosophe : Ce que j'ay oy me meut à plus parler de philosophie. Dist le Disciple : Et je y entendray volentiers : et il commença en tele maniere.

FABULA XV.

Dictum fuit de quodam divite in civitatem eunte quod sacculum cum mille talentis deferret secum, et insuper aureum serpentem oculos habentem jacinctinos in sacculo eodem, quod totum simul amisit. Quidam vero pauper iter faciens invenit, deditque uxori suæ, et quomodo invenisset retulit. Mulier hoc audiens ait : Quod Deus dedit custodiamus. Alia die per viam præco ita clamando perrexit : Qui talem censum invenit reddat, et absque aliquo peccato centum talenta inde habeat. Hæc audiens inventor census, dixit uxori : Reddamus censum et absque peccato centum talenta inde habeamus. Inde mulier ait : Si Deus illum voluisset hunc censum habere, non amisisset; quod Deus donavit custodiamus. Inventor census ut redderetur elaboravit, at ipsa omnino denegabat, et tamen vellet nollet mulier, dominus reddidit et quod præco promiserat expetiit. Dives autem plenus nequitiæ ait : Adhuc alium

CONTE XV.

Un riche homme estoit jadiz qui aloit parmi une cité, si portoit avec lui un sachet où il avoit mil besans, et par derriere en ce mesmes sachet avoit un serpentel d'or à yeux de pierres précieuses que on appelle jagonces : il perdy ce sachet. Un povre homme qui trespassoit la rue le trouva et le porta à sa femme, et lui conta comment il l'avoit trouvé. Quant la femme oy ce, si dit : Or le gardons quant Dieu le nous a envoyé. Un jour après avint que un sergant ala crier par la rue : Qui tel avoir a trouvé, il le rende et on lui donra cent besans, et si lui pardonra-on le pechié. Cellui qui l'avoir avoit trouvé oy ce cri, si dist à sa femme : Rendons cest avoir, si en arons cent besans sans pechié. Dist la femme : Si Dieu voulsist qu'il eust l'avoir, il ne l'eust mie perdu ; gardons ce que Dieu nous a donné. Le bon homme pensoit toujours à ce qu'il fust rendus, mais sa femme lui contredisoit, et non pourquant voulsist la femme ou non, l'omme

serpentem mihi deesse sciatis. Hoc prava intentione dicebat ut pauperi homini talenta non redderet promissa; pauper vero se nihil amplius invenisse dicebat. At homines civitatis illius diviti faventes pauperi derogantes inexorabile contra fortunam pauperis odium gerentes, illum ad justitiam provocaverunt. Pauper autem, ut supra dictum est, se nihil amplius invenisse dicebat. Sed dum sermo hujusce modi pauperum divitumque per ora discurreret ministris referentibus tandem percussit ora Regis. Quod simul audivit divitem et pauperem et pecuniam sibi præsentari præcepit. Adductis omnibus, Philosophum scilicet auxilium miserorum cum aliis sapientibus ad se vocavit, eisque accusatoris vocem et accusati audire et enodare præcepit. Philosophus hæc audiens, commotus pietate pauperis ait: Auxiliante Deo te liberare conabor. Ad hoc pauper: Scit Deus quia reddidi quantum inveni. Inde Philosophus ad Regem: Si rectum judicium inde vobis audire placuerit, dicam. Rex hæc audiens ut judicaret rogavit. Tunc Philosophus Regi: Iste homo dives bonus est multum, et non est credibile eum

le rendy et demanda ce que le sergant avoit crié et promis. Le riche homme plain de convoitise et de trayson, dist: Saches, mon ami, que aincoires me faut-il un tel serpent, et ce disoit-il par mauvaise intention pour ce qu'il ne vouloit mie rendre au povre homme les cent besans qu'il lui avoit promis; mais le povre homme disoit toujours qu'il n'en avoit plus trouvé. Ceste parole fut contée devant povres et devant riches tant que les sergens le conterent devant le Roy. Quant le Roy oy ce, il commanda que le povre et le riche fussent amenez par devers lui. Le Philosophe qui avoit nom Aide chaitif et autres sages avec lui, et le Roy leur commanda à oyr la parolle du riche et du povre et à jugier le droit. Quant le Philosophe oy ce, il eut pitié du povre et lui dist: Je te aideray à l'ayde de Dieu; et le povre dit: Dieux scet que je rendy tout ce que je trouvay. Le Philosophe dist au Roy: Sire, s'il vous plaist oyr de ceste chose vray jugement, je le vous diray. Quant le Roy oy ce, il lui pria qu'il jugast droiturierement. Adont dist le Philosophe au Roy: Sire, cestui riche homme ne dist pas chose créable, car

aliquid interrogare quod non amisisset
alia parte credibile mihi videtur quod
pauper homo nihil amplius invenit q
reddidit, quia malus homo si esset, non q
reddidit redderet, immo totum celaret. I
Rex : Quid autem inde judicas, Philosop
Philosophus : Rex, sume censum, et d
eo pauperi centum talenta, et quod rem
serit serva donec veniat qui censum quæ
quia non est hic cujus iste census sit, et
dives homo eat ad præconem et faciat in
rogare sacellum cum duobus serpenti
Regi autem placuit hoc judicium, atque
nibus ibi circumstantibus. Dives vero qui
cellum perdiderat, hoc audiens inquit: B
Rex, dico tibi in veritate censum istum fu
meum, sed quia volebam pauperi homini q
præco promiserat auferre, dixi mihi al
serpentem adhuc deesse, sed modo, Rex,
miserere et quod præco promisit reddam p
peri. Inde Rex censum reddidit diviti, d
pauperi. Ita Philosophus sensu et ing
pauperem liberavit.

Discipulus : Apparet hoc esse ingen
philosophiæ : hoc exemplo non est mi

il demande chose qu'il n'a mie perdue; et d'autre part il me semble bien que cestui povre homme n'en trouva plus que ce qu'il a rendu: car s'il fust mauvais homme, il n'eust mie rendu ce qu'il trouva, ains l'eust tout retenu et celé. Dist le Roy: Et que jugiez donc de ce? Roy, dit le Philosophe, prens l'avoir et en donne au povre homme cent besans, et garde ce qu'il en demeure jusques ad ce que aucun vendra qui l'avoir demandera: car cellui à qui cestui avoir est, n'est pas yci, et cestui riche homme voist au crieur et face demander le sachet à deux serpens. Cestui jugement pleut moult bien au Roy et à tous ceulx qui là estoient presens. Et quant le riche qui avoit perdu le sachet oy ce, il dist: Bon Roy, je te dy vraiement que cestui avoir fut mien, mais pour ce que je vouloie tenir au povre homme ce que le crieur lui avoit promis, je dy que il me failloit aincores un autre serpent; mais ayez mercy de moy et je donray au povre homme ce que le crieur lui promist. Le Roy rendy l'avoir au riche et au povre ce que promis lui estoit. Le Philosophe délivra ainsi l'avoir au povre par son sens et par son engien.

Dist le Disciple: Bien apert que c'est grant sens de philosophe: par cest exemple n'est mie

quod de duabus mulieribus Salomon judicavit[1].

Philosophus ait : Ne aggrediaris viam cum aliquo nisi prius eum cognoveris. Si quisquam ignotus tibi in via associaverit iterque tuum investigaverit, dic te velle longius ire quam disposueris, et si detulerit lanceam, vade ad dexteram; si ensem, ad sinistram. Arabs castigavit filium suum dicens : Sequere calles quamvis sint semitis longiores. Item accipe puellam in uxorem quamvis sit vetula, et iterum fer merces tuas ad magnas civitates quamvis vilius ibi vendere putes. Ad hæc filius.

[1] III Reg., cap. III, v. 27. ויען המלך ויאמר תנו לה את הילוד החי והמת לא תמיתהו היא אמו.

FABULA XVI.

Verum est quod dixisti de magnis viis, nam quadam die dum ego et socii mei perrexerimus ad urbem sole ad occasum propinquante et adhuc longe essemus a civitate, vidimus semitam quæ secundum visum ituris

merveille ce que Salomon juga entre deux femmes.

Le Philosophe dit : Ne entreprens mie voyage avec homme que tu ne congnois. Se aucun estrange s'acompaigne à toy en voye, et il enquiert de ton chemin, dy lui que tu dois aler par autre voye et par autre lieu et plus loing qu'il ne t'a disposé, et s'il porte lance, va à dextre, et s'il porte espée, va à senestre. L'Arabien chastoia son filz et dist : Va par les grans chemins combien qu'ilz soient plus loing que les sentes ; et dist : Prens pucelle à femme, jà soit qu'elle soit vielle, et si porte ton véel aux grandes cités pour le vendre, combien que tu le cuides piz vendre. A ce respondy le filz.

CONTE XVI.

C'est vérité de ce que tu m'as dit des grans voies, car un jour avint que moy et mes compaignons alasmes à une cité, et environ le soleil couchant, nous estans près d'icelle cité, veymes une sente qui sembloit moult brieve à aler à

ad civitatem promittebat compendium. Invenimus senem a quo requisivimus de itinere illius semitæ : at senex ait : Propius semita ducit ad civitatem quam magna via, et tamen citius per magnam viam ad civitatem venietis quam per semitam. Hæc audientes illum pro stulto habuimus, et magnam viam prætermittentes semitæ declinavimus, quam insistentes ad dexteram et ad sinistram quanta fuit nox deerravimus, nec ad civitatem pervenimus. At si per callem tendissemus, procul dubio media nocte civitatem subintrassemus.

Pater ad hæc : Hoc nobis alia vice evenit cum pergeremus per magnam viam ad civitatem. Præerat nobis fluvius quem quocumque modo transituri eramus antequam civitatem intraremus, sicque nobis iter agentibus in duas partes secta est via, quarum una ad civitatem per vadum, altera per pontem ducebat. Demum quemdam senem vidimus quem de duabus viis quæ prius duceret ad civitatem interrogavimus. Senex ait : Brevior est via per vadum ad civitatem duobus miliariis quam via per pontem, sed tamen citius

la cité. Nous trouvasmes un viel homme et lui demandasmes la voie à la cité : le viel homme dist : La sente maine plus tost à la cité que la grande voie, nonpourquant on vient plus tost à la cité par le grand chemin que par la sente. Quant nous oysmes ce, nous le tenismes pour fol et laissasmes la grande voie et descendimes à la sente, et ne declinames ne à destre ne à senestre, et alasmes toute nuit et ne peusmes parvenir à la cité; mais se nous eussiemes alé par le grant chemin, nous eussions entré en la cité devant la mi-nuit.

Dist le Pere : Ce nous avint l'autre jour quant nous aliemes à la cité par la grande voie. Un fleuve estoit par devant nous lequel nous convenoit passer ainçois que nous venissions à la cité. Ainsi que nous alions, nous trouvames que la voie se partoit en deux : l'une des voies menoit à la cité par la riviere, l'autre par un pont. Nous veismes un viel homme et lui demandasmes laquelle de ces voies menoit plus tost à la cité. Il dist : La voie par la riviere est plus droite et plus prochaine que celle par le pont. Les aucuns de

potestis ire per pontem. Et quidam ex nostris illum senem sicut vos vestrum antéa deriserunt et per vadum iter aggressi sunt; sed eorum alii socios submersos dimiserunt, alii equos et sarcinas perdiderunt, quidam vero per amnem madefactos alios omnino amissos defleverunt, sed nos et senex noster qui per pontem transivimus sine impedimento et absque omni incommodo processimus et eos super ripam fluminis adhuc jacturam deflentes repperimus. Quibus flentibus et cum rastris et sagena ima fluvii perscrutantibus senex ait: Si nobiscum per pontem perrexissetis, non ita contigisset. Aiunt : Hoc fecimus quia viam tardare nolebamus. Ad hæc senex : Nunc magis tardati estis, et illis relictis læti subintravimus portas urbis. Tale est proverbium quod audivi : Magis valet longa via quæ ad paradisum, quam brevis ad infernum.

Arabs castigavit filium. Fili, si fueris in via cum aliquo socio, dilige eum sicut te ipsum, et ne mediteris aliquem decipere ne et tu decipiaris veluti duobus contigit burgensibus et rustico. Filius : Refer mihi ut aliquid utilitatis inde accipiant posteri.

nous blasmerent le viel homme ainsi comme vous feistes le vostre, et alerent par le fleuve dont les uns furent noyez et les autres perdirent leurs biens et leurs chevaux, et les autres passerent à très grande paine et furent tous mouilliez, si menerent dueil pour leurs compaignons qu'ilz avoient perdus; mais le viellart et moy alasmes par le pont sans encombrier et sans dommage, et trouvasmes ceulx qui plouroient leur dommage sur la rive du fleuve. Le viel homme dist à ceulx qui plouroient et queroient leur dommage au fons de la riviere à rasteaux et as cordes : Se vous fussiez venus avec nous par le pont, il ne vous fust mie ainsi mescheu. Ilz dirent : Nous le feismes pour avoir le plus court chemin. Dist le viellart : Or estes-vous plus atargiez. Nous les laissames là et entrames en la cité joyeusement. Tel est le proverbe que j'ay oy dire : Mieux vault la longue voie à paradiz que la courte en enfer.

L'Arabien chastoia son filz et dist : Se tu vas en voyage avec aucun compaignon, aime icellui comme toy mesmes, et ne pense à decevoir nullui que tu ne soyes deceu aussi comme il avint à deux bourgois et à un villain. Le filz demanda: Pere, comment leur avint-il ? Le Pere dist.

FABULA XVII.

Dictum fuit de burgensibus duobus et rustico causa orationis Mech adeuntibus quod essent socii victus donec venirent Mech, et tunc defecit illis cibus ita quod non remansit eis quicquam nisi tantum farinæ qua solum panem et parvum facerent. Burgenses vero hoc videntes dixerunt ad invicem : Parum panis habemus et noster multum comedit socius, quapropter oportet nos habere consilium quomodo sibi partem panis auferre possimus, et quod nobiscum debet soli comedamus. Deinde acceperunt hujusce modi quod facerent panem et coquerent, et dum coqueretur dormirent, et quisquis eorum mirabiliora somniando videret, solus panem comederet. Hæc artificiose dicebant quia simplicem rusticum ad hujus modi fictitia deputabant. Et fecerunt panem quem coxerunt, demum jacuerunt ut domirent. At rusticus, percepta eorum astutia, dormientibus sociis, traxit panem semicoctum, co-

CONTE XVII.

Deux bourgois et un villain aloient à une cité pour ouvrer, si furent compaignons de despens en toute la voie jusques près de la cité et adont leur failly vitaille telement qu'il ne leur demoura que un pou de farine dont ilz firent un petit tourtel. Quant les bourgois le virent, ilz dirent entr'eulx : Nous avons pou de pain, et nostre compaignon mengue mieulx; il nous convient avoir conseil comment nous lui pourrons tollir sa partie du pain et mengerons le pain entre nous deux. Ilz prindrent conseil qu'ilz cuiroient le tourtel et dormiroient tandis qu'il cuiroit, et cellui d'eulx qui verroit plus grans merveilles en songes, mengeroit le pain à par lui, et ce disoient-ilz pour ce qu'ilz vouloient decevoir le villain qui simple homme estoit. Si cuirent le pain et se couchierent dormir tandis qu'il cuisoit. Le villain perchut leur barat, si traist le tourtel du feu avant qu'il fust bien cuit, si le manga et puis se recoucha. L'un des bourgois se leva ainsi

medit et iterum jacuit. Unus de burgensibus sicut somno perterritus esset evigilavit sociumque vocavit, cui alter de burgensibus ait : Quid habes? At ille inquit : Mirabile somnium vidi, nam mihi visum fuit quod duo Angeli aperiebant portas cœli et me sumentes ducebant ante Deum. Cui socius: Mirabile est hoc somnium quod vidisti; at ego somniavi quod a duobus Angelis me ducentibus et terram findentibus in infernum ducerer. Rusticus hoc totum audiebat et se dormire fingebat; sed burgenses decepti decipere volentes ut evigilarent rusticum vocaverunt. Rusticus vero callide et ut territus esset respondit : Qui sunt qui me vocant? At illi : Socii tui sumus. Et rusticus : Redistis jam? At ipsi contra : Quo perreximus unde redire debeamus? Ad hoc rusticus : Nunc visum erat mihi quod duo Angeli unum ex vobis accipiebant et aperiebant portas cœli, ducebantque illum ante Deum; deinde alium accipiebant duo alii Angeli, et aperta terra ducebant in infernum, et his visis putavi neminem jam amplius rediturum, et surrexi et panem comedi.

comme s'il fust tout espoentez et appella son compaignon. L'autre bourgois demanda : Que as-tu ? Cellui respondy : J'ay veu merveilleus songe, car il me sembloit que deux Angeles me prendoient et me faisoient fendre la terre, et me menoient en enfer. Dist son compaignon : Cestui songe que tu as dit est bien merveilleux, et j'ay veu en songe que deux Angeles ouvroient les portes du ciel, si me prendoient et menoient devant Dieu. Le villain oy ce et faisoit semblant de dormir; mais les bourgois deceus qui decevoir le voloient, l'esveillierent et appellerent, et le villain respondy vistement ainsi comme s'il fust esbahiz : Où sont ceulx qui me huchent ? Ceulx respondirent : Nous sommes tes compaignons. Dist le villain : Estes-vous jà revenus ? Ils dirent : Et où alames nous dont nous devons revenir ? Le villain dist : Il me sembloit n'a gaires que Angeles vous prenoient et ouvroient les portes du ciel et vous menoient devant Dieu, et deux autres prenoient l'autre et le menoient en enfer, et je cuiday que nul de vous ne deust jamais retourner, si me levay, pris le tourtel et le mengay.

O fili ! sic evenit eis qui socium decipere voluerunt, quia suo ingenio decepti fuerunt. Tunc filius : Ita evenit eis sicut in proverbio dictum est; qui totum voluit, totum perdidit. Hæc est autem natura canis cui faverunt illi quorum unus alii cibum auferre cupit, sed si naturam cameli sequerentur, mitiorem naturam imitarentur : nam talis est natura cameli, quando insimul datur præbenda multis, nullus eorum comedet donec omnes edant insimul; et si unus infirmatur quod nequeat comedere, donec removeatur alii jejunabunt. Isti burgenses postquam volebant animalem naturam sibi sumere, mitissimi animalis naturam sibi debuissent vendicare, et merito cibum amiserunt. Quin etiam hoc eis evenisse voluissem quod magistro meo narrante jamdudum audivi evenisse incisori Regis pro discipulo suo proprium nomen Nediu, ut fustibus cæderentur. Pater ad hæc : Dic mihi, fili, quid audisti quomodo contigit discipulo, quoniam talis narratio animi erit recreatio. Filius.

Filz, dit le Pere, ainsi avint à ceulx qui leur compaignon voloient decevoir, qu'ilz furent deceus par leur engin. Le filz respondy: Il leur avint ainsi que le proverbe dist, qui tout convoite, tout pert. C'est aussi la nature du chien, car l'un veult tollir la viande de l'autre, et ainsi l'ensuivirent ceulx; se ilz eussent eu la nature du chamel, ilz eussent eu meilleur nature: car la nature du chamel est tele que quant on en donne à pluiseurs à mengier ensemble, nul d'eulx ne mengera jusques à tant qu'ilz mengeront tous ensemble; et se l'un est malade telement qu'il ne puisse mengier, les autres juneront jusques à tant qu'il sera ostez de d'emprez eulx. Ces bourgois, pour ce qu'ilz voloient prendre la substance de la part de leur compaignon, ilz deussent avoir pris nature de debonnaire beste, et pour leur desserte ilz perdirent leur viande. Mais je vouldrois qu'il leur avenist ce qu'il avint au tailleur des draps du Roy, qui fust bien batus pour son disciple qui avoit nom Nediu, ainsi que mon maistre me raconte. Dist le Pere: Comment le te dist ton maistre, comment avint-il au disciple, car telles choses à oïr donnent grant recreation? Le filz dist.

FABULA XVIII.

Narravit mihi magister meus quemdam Regem habuisse incisorem qui diversos diversis temporibus aptos ei incidebat pannos. At ille discipulos sutores habebat quorum quisque artificiose suebat quod magister incisor Regis incidebat. Inter quos unus erat discipulus nomine Nediu qui socios arte sutoria superabat. Sed die festo veniente Rex suorum incisorem pannorum vocavit et pretiosas vestes sibi et familiaribus parari præcepit. Quod ut citius et sine impedimento fieret, unum de camerariis suis eunuchum cujus illud erat officium sutoribus custodem addidit, et ut eorum curvos ungues observaret, et eis ad sufficientiam necessaria ministraret rogavit. Sed in una dierum ministri calidum panem et mel cum aliis ferculis incisori et consociis comedendum dederunt, et qui aderant comedere cæperunt. Quibus epulantibus eunuchus : Quare absente Nediu comeditis nec illum expectatis? Magister in-

CONTE XVIII[1].

Mon maistre me dist que le Roy avoit un tailleur qui tailloit divers draps en divers temps. Cestui tailleur avoit pluiseurs varlés qui bien cognoissoient ce que le maistre tailloit. L'un avoit nom Nediu et passoit les autres de son mestier. Le Roy appella son tailleur encontre une grande solennité et lui commanda qu'il lui taillast et appareilhast robes à lui et à sa maisnie. Et pour ce qu'il et ses valés se esploitassent plus tost, il commanda à un de ses cambellans qu'il prist garde d'eulx et leur donnast ce que mestier et besoing leur estoit. Avint un jour que les sergens leur donnerent à mengier pain chaut et miel avec autres viandes. Ceulx commencerent à mengier qui là estoient. Tandiz qu'ilz mengoient, dist cellui qui les dévoit garder : Pourquoy mengiez-vous sans Nediu, et que ne l'atendez-vous ? Le maistre dit : Pour ce que, s'il estoit cy, si ne mengeoit-il point de miel. Ilz men-

[1] Ce conte n'a pas été mis en vers.

quit: Quia mel non comederet etiamsi adesset, et comederunt. Deinde venit Nediu et ait: Quare me absente comedistis, nec partem meam reservastis? Eunuchus ad hæc : Magister tuus dixit quod mel non comederes etiamsi adesses. At ille tacuit et quomodo magistro suo illud recompensare posset cogitavit. Et hoc facto, magistro absente, Nediu secreto dixit eunucho : Domine, magister meus quandoque frenesim patiens sensum perdit et indiscrete circumstantes verberat et interimit. Cui eunuchus : Si scirem horam quando ei contingit, ne quid inconsulte ageret ligarem et loris corrigere constringerem. At Nediu ait: Cum videris eum huc et illuc aspicientem et terram manibus verberantem et a sua sede surgentem et scamnum super quod sedet manu rapientem, tunc scias eum esse insanum, et nisi tibi et tuis provideris, caput fuste dolabit. Talibus dictis Nediu sequenti die magistri sui forfices secreto abscondit, at incisor quærens forfices et non inveniens, cœpit manibus terram percutere et huc et illuc aspicere et a sua sede surgere et scamnum super quod sedebat manu dimo-

gierent, et tantost après vint Nediu et dist: Pourquoy avez-vous mengié sans moy et ne m'avez mie gardé ma part? Le cambellan respondy: Ton maistre disoit que combien que tu eusses esté icy, si n'eusses tu point mengié de miel. Nediu se teust et pensa comment il le pourroit guerredonner à son maistre. Avint tantost après que son maistre ne fut mie là; Nediu dist au cambellan secretement: Sire, mon maistre est aucunes fois frenetique et pert le sens, si bat à desmesure ceulx d'entour lui. Dist le cambellan: Se je savoie l'eure qu'il entre en sa maladie, je le loieroie fort pour ce qu'il ne fist aucune folie. Dist Nediu: Quant il regarde deçà et delà et il se lieve de son siege et il remue de sa main le banc sur quoy il siet; quant vous verrez ces manieres, adont devendra-il dervez. Le jour après ces parolles Nediu mucha les chiseaulx de son maistre, et il les commença à querre; et quant il ne les peut trouver, si feri ses mains à terre pour taster; si tasta deçà et delà et se leva de son siege en faisant chiere esbahie. Quant le cambellan vey ce, il appella tantost ses sergens et commanda qu'ilz prissent cestui tailleur et le

vere. Hæc videns eunuchus statim suos vocavit clyentes, præcepitque incisorem ligari et ne aliquos verberaret graviter verberari. Sed incisor clamabat ita dicendo : Quid forisfeci ut quid talibus me affligitis verberibus? At illi acrius verberando tacebant. Quando autem lassi fuerunt verberando exosum vitæ solverant, qui respirans sed longo temporis intervallo quæsivit ab eunucho quid forisfecisset. Eunuchus ad hoc : Dixit mihi Nediu discipulus tuus quod quandoque insanires et non nisi vinclis et verberibus correptus cessares, et ideo te ligavi. Hoc audito incisor Nediu discipulum suum vocavit et ait: Amice, quando me novisti insanum? Ad hoc discipulus : Quando novisti me mel non comedere? Eunuchus et alii hæc audientes riserunt, et utrumque merito pœnas suscepisse judicaverunt.

Ad hoc pater : Merito hoc illi accidit, quia si custodiret quod Moyses præcepit ut diligeret fratrem suum sicut seipsum [1], non hoc ei evenisset.

Castigavit filium suum dicens : Vide ne imponas aliquod crimen socio tuo servo sive

[1] Levitic. xix. 18. ואהבת לרעך כמוך.

loyassent fort, et si le batissent bien, pour ce qu'il ne batist autrui. Mais le tailleur crioit et demandoit qu'il avoit meffait et pourquoy on le batoit ainsi. Et ceulx se taisoient et le batoient tant plus fort. Quant ilz furent lassez de le batre, ilz le desloierent, et il maudissoit sa vie. Après ce qu'il fut revenus à soy mesmes, il demanda au cambellan qu'il avoit forfait. Il respondy : Nediu ton disciple me dist que tu perdoies aucunes foiz ton sens et devenois dervez, et ne te povoit-on chastoier se tu n'estois loyez et batus, et pour ce je t'ay loyé. Quant le tailleur oy ce, il appella Nediu son varlet, et lui demanda : Amis, quant me veis-tu dervé? Le varlet respondy : Maistre, me veistes-vous non vouloir mengier de miel? Le cambellan et les autres qui l'oyrent, commencerent fort à rire et dirent que l'un estoit bien vengiez de l'autre.

Dist le père : Cellui l'avoit bien desservi, car s'il eut fait comme Dieu le commande, c'est amer son prosme comme soy mesmes, ce ne lui fust pas avenu.

Un sage homme chastoia son filz et lui dist : Garde que tu ne mettes blasme sur ton com-

libero, ne ita tibi contingat sicut duobus joculatoribus contigit ante Regem. Ad hoc filius : Narra mihi, pater, obsecro. Pater : Fiat.

FABULA XIX.

Venit quidam joculator ad Regem, quem vocatum Rex cum alio joculatore fecit sedere atque comedere; sed qui prius erat joculator cæpit invidere supervenienti quem Rex sibi præferebat et omnes aulici. Quod ne duraret diu pudorem illi facere ut sic saltem aufugeret cogitavit. Itaque nescientibus aliis ossa latenter primus joculator coordinavit et ante socium posuit, finitoque prandio in obprobrium socium conjectans struem ossium Regi ostendit et mordaciter inquit: Domine, socius meus omnium ossium istorum vestituram comedit. Rex vero torvis oculis respexit. Accusatus autem Regi ait: Domine feci quod natura humana requirebat, carnes comedi et ossa dimisi; socius autem meus fecit quod sua natura scilicet canina inquirebat, quia comedit carnes et ossa.

paignon, ne à ton serf, ne à ton filz, qu'il ne t'aviengne ainsi comme il fist à deux jongleurs devant le Roy. Père, dist le filz, dy moi comment il leur avint. Volentiers, dist le pere.

CONTE XIX.

Avint jadis que un jongleur vint devant le Roy. Le Roy l'appella et le fist seoir au mengier avecques un autre jongleur; mais le premier en eut envie sur lui pour ce que le Roy et tous ceulx de la sale le prisoient plus des autres. Le premier jongleur se apensa qu'il lui feroit blasme et honte, et l'en feroit fouir, s'il povoit. Il prist les os de la char qu'ilz mengeoient, et les mist devant son compaignon pour lui faire honte, et dist : Sire, mon compaignon a mengié toute la vesture de ces os. Le Roy regarda cellui, et il dist au Roy : Sire, je fis ce que humaine nature demandoit, et cestui est de nature de chien qui mengue la char et les os.

Dixit Philosophus : Honora minorem te et da sibi de tuo sicut vis quod major te honoret et de suo tibi tribuat. Alius : Turpe quidem est multum diviti esse avarum, mediocri pulchrum esse largum. Discipulus ait : Diffinitionem largi et avari et prodigi mihi subscribe. Pater : Qui dat quibus dandum est, et retinet quibus retinendum est, largus est; qui prohibet quibus prohibendum non est, avarus est ; qui dat quibus dandum est et quibus non est dandum, prodigus. Alius : Noli associari rei deficienti et ne proponas te rei crescenti. Alius : Magis valet parva beatitudo quam plena domus auro et argento. Alius : Utilia perquire magno sensu, non magna velocitate. Alius : Ne respicias ditiorem te ne in eum pecces, sed respice pauperiorem te et inde grates Deo redde. Alius : Non deneges Deum pro paupertate, pro divitiis noli superbire. Alius : Quisquis multa cupit, majorum fame tabescit. Alius : Si vis in hoc sæculo tantum habere quantum suffecerit naturæ, non multa te decebit congregare ; et si cupido satisfacere volueris animo, licet congregatis quæcumque in toto mundo

Le Philosophe dit : Honneure moindre de toy et lui donne du tien aussi comme tu veulx que plus grant de toy te honneure et doinst du sien. Un autre dit que moult bonne chose et honneste de moien homme large. Dist le Disciple : Fay moi sçavoir qu'est avaricieux et large. Fol large, dist le pere, est cellui qui donne à qui on ne deveroit donner; et cellui qui retient ce qu'il deveroit donner, est avaricieux. Un autre dist : Mieulx vault un pou de bon eur que une maison plaine d'or et d'argent. Un autre dit : Ce qui est prouffitable quiers par grant sens, et non mie trop hastivement. Un autre dist : Ne prens pas garde à plus riche de toy, que tu ne peches; mais regarde plus povre de toy, si en rends graces à Dieu. Un autre dist : Ne despite pas Dieu pour povreté, ne t'enorgueilliz mie pour richesse. Un autre dit : Se tu veulx avoir en ce siecle tant qu'il te souffise à ta nature, il ne te convendra pas moult assembler; et se tu veulx saouler le corage du convoiteux, se tu assembloies toutes les richesses de ce monde, si convoitera-il aincoires. Un autre Philosophe dit : Ne t'accompaigne pas à chose deffaillant,

ambitu continentur divitiis, sitis tamen ardebit habendi. Alius : Qui parce sua dispendit, diu durant ei possessa. Alius : Qui vult relinquere sæculum, videat ne aliquid retineat quod sit illius partium, quoniam tandumdem valent ac si paleis ignem extingueret. Alius : Qui pecuniam congregat multum laborat, vigiliis tabescit ne perdat, ad ultimum dolet quando perdit quod optinuerat. Discipulus magistro : Laudas congregari pecuniam? Magister : Ita ; acquire juste et in bono expende, nec in thesauro reconde. Alius : Ne desideres res alterius et ne doleas de amissis rebus, quoniam dolore nihil erit recuperabile, unde dicitur :

FABULA XX.

Quidam habuit virgultum in quo rivulis fluentibus herba viridis erat, et pro habilitate loci conveniebant ibi volucres modulamine vocum cantus diversos exercentes. Quadam

et ne met pas derriere chose croissant. Un autre dist : Qui espargnablement despent son avoir, ses possessions lui durent longuement. Un autre dist : Qui veult relinquer le siecle, garde qu'il ne retiengne aucune chose de partie car ce vauldroit autant comme s'il estaingnoit le feu de paille. Un autre dist : Qui assemble avoir, il labeure moult, soit en dormant, soit en veillant; et si scevent que au derrain ilz perdent ce qu'ilz ont assemblé. Le disciple demanda au maistre : Loes-tu de assembler avoir? Dist le maistre : Oyl; acquiers visteme̲nt et despens en bon usage, et ne le met mie en trésor. Un autre dit : Ne desire mie les choses d'autrui, et n'ayes dueil des choses qui sont perdues : car par dueil on ne les recouvre mie, dont on dit que,

CONTE XX.

Jadis un homme estoit qui avoit un vergier où les ruisseaulx couroient parmi l'erbe verde, et pour la beauté du lieu s'assembloient illec les oyseaulx où ilz chantoient delitable-

die dum in suo fatigatus quiesceret pomerio, quædam avicula super arborem cantando delectabiliter sedit. Quam ut vidit et ejus cantum audivit, deceptam laqueo sumpsit. Ad quem avis : Cur tantum laborasti me capere, vel quod proficuum in mea captione sperasti habere? Ad hæc homo : Solo cantus tuos audire cupio. Cui avis : Pro nihilo, quia nec prece nec pretio cantabo. At ille : Nisi cantaveris te comedam. Et avis : Quomodo comedes? Si comederis coctam aqua, quid valebit avis tam parva? Et etiam caro erit hispida. Si assata ero, multo minor fuero; sed si me abire dimiseris, magnam utilitatem consequeris. At ille contra : Quam? Avis : Ostendam tibi tres sapientes manerias quas majoris pretii facies quam trium vitulorum carnes. At ille securus promissi avem permisit abire. Cui avis ait : Unum est de promissis, ne credas omnibus dictis; secundum, quod tuum erit semper habe; tertium, ne doleas de amissis. Hoc dicto, avicula arborem conscendit et dulci canore dicere cæpit : Benedictus Dominus qui tuorum aciem oculorum clausit et sapientiam abstulit, quoniam

ment. Avint un jour que l'omme estoit traveilliez et reposoit en son gardin, un oisel seoit sur un rain d'un arbre, et chantoit doucement. Quant l'omme l'eut veu et oy, il tendy à lui et le prist. L'oysel qui se trouva pris, lui dist : Pourquoy t'es-tu tant traveilliez de moy prendre? quel prouffit cuides-tu avoir de ma prison? L'omme respondy : Je convoite à oyr ton chant. Dist l'oysel : C'est pour neant, car je ne chanteray ne pour promesse, ne pour avoir. Respondy l'omme : se tu ne chantes, je te mengeray. L'oysel dist : Comment me mengeras-tu? Se tu me cuis en eaue, que vauldra si petit oisel, et si en sera la char dure? Se je suis rosty, aincoires serai-ge moindres ; mais se tu me laisses aler, tu en aras grant prouffit. Quel prouffit, dist le bon homme? Dist l'oisel, je te monsterray trois manieres de sapience qui mieulx te vauldront que la char de trois veaulx. Quant l'omme fut seur de sa promesse, si laisse l'oisel aler, et l'oisel lui dist : L'une maniere de sapience est, ne croy pas tout ce que tu os dire. La seconde est, tiens bien ce que tu as ; et la tierce, ne mainc pas long dueil pour ta perte. Quant l'oisel

si intestinorum plicas meorum perquisisses, unius ponderis unciæ jacinctum invenisses. Hæc audiens ille cæpit flere et palmis pectus percutere, quoniam fidem dictis præbuerat aviculæ. At avis ait illi : Cito oblitus es sensus quem tibi dixi. Nonne dixi tibi, ne credas quicquid tibi dicetur? Quomodo credis quod in me sit jacinctus qui sit ponderis unius unciæ, cum ego tota non sum tanti ponderis? Et non dixi tibi, ne doleas de rebus amissis? Quare pro jacincto qui in me est doles? Talibus dictis rustico deriso avis in nemoris avia devolavit.

Philosophus suum castigavit discipulum dicens : Quicquid invenies legas, sed non credas quicquid legeris. Ad hæc discipulus : Credo non esse verum quicquid est in libris, nam simile huic legi in libris et proverbiis philosophorum : Multæ sunt arbores, sed non omnes faciunt fructum; multi sunt fructus, sed non omnes commestibiles. Castigavit Arabs filium suum dicens : Fili, ne dimittas

eut ce dit, il vola sur un arbre, et dist doucement en sa chanson : Beney soit Dieu qui couvry tes yeulx et te tolli sapience, car se tu eusses bien quis dedens mon ventre, tu y eusses trouvé une jagonce d'une onche pesant. Quant le bon homme oy ce, il commença à plourer et à debatre ses palmes, car il cuidoit que l'oysel dist vérité. Dist l'oisel : Pourquoy as-tu oublié le sens que je te avoie maintenant apris, et ne t'ai-je dit : Ne croy pas tout ce que tu os dire? Comment crois-tu qu'il ait dedens moy jagonce d'une onche pesant, et je ne poise pas tant? Et si te dys, ne maine pas dueil pour ta perte, et tu te dueilz pour ce que tu m'as perdu, ce que tu ne pués recouvrer. Quant l'oisel eut ainsi gabé le villain, il s'envola.

Le Phylosophe chastoia son disciple et dist : Lis quanques tu treuves, mais ne croy pas quanques tu lis. Dist le disciple : Je croy bien que ce ne soit mie toute vérité quanques il a en livres, car selon ce que j'ay trouvé es livres de philosophie et es proverbes, moult d'arbres sont, mais tous ne portent mie fruit : Moult de fruis sont, mais tous ne sont mie bons à mengier. L'Arabien chastoia son filz et dist :

pro futuris præsentia, ne forsitan perdas utrumque sicut evenit lupo de bobus promissis a rustico.

FABULA XXI.

Dictum namque fuit de aratore quod boves illius recto tramite nollent incedere, quibus dixit: Lupi vos comedant! Quod lupus audiens acquievit. Cum dies declinaret et jam rusticus de aratro boves solvisset, venit ad eum lupus dicens : Da mihi boves quos promisisti. Ad hæc arator : Si verbum dixi, non sacramento firmavi. Et lupus contra : Habere debeo quia concessisti. Dixerunt tandem quod irent ad judicium. Quod dum facerent vulpi obviaverunt. Quibus abeuntibus ait vulpes : Quo tenditis ? Illi quod factum fuerat narraverunt vulpi. Quibus dixit : Pro nihilo alium quæritis judicem, quoniam rectum vobis faciam judicium; sed prius permittite loqui consilio uni ex vobis et deinde alii, et si potero vos concordare sine judicio,

Ne laisse mie ce que tu pués maintenant avoir, pour ce qui est à avenir, que tu ne perdes et l'un et l'autre, aussi comme il avint au loup de ce que le villain lui promist.

CONTE XXI.

On list d'un bouvier que ses buefz n'aloient mie droite voie, et il leur dist : Loups vous puissent mengier ! Le loup oy ce et entendy, et quant le jour déclina, et le bouvier desloia ses buefz de la charrue, le loup vint à lui et lui dist : Donne-moy les buefz que tu m'as promis. Au derrain se concorderent ad ce qu'ilz yroient au juge. Ilz y alerent et encontrerent le goupil, lequel leur dist : Où alez-vous? Ceulx lui conterent leur querele tout au long. Dist le goupil : Pour neant querez autre juge que moy, car je vous diray droit jugement ; mais laissiez moy parler à l'un de vous à conseil, et puis à l'autre, et se je vous puis accorder sans jugement rendre, la sentence ne sera pas manifestée, se ce non, je diray jugement en commun. Ilz lui octroierent.

sententia selabitur; sin autem, in commune detur. At ipsi concesserunt. Vulpis primum locuta cum aratore ait: Da mihi unam gallinam et uxori meæ alteram, et habebis boves. Arator concessit, et hoc facto cum lupo loquitur dicens: Amice, audi: Meritis tuis procedentibus pro te debet, si qua est facundia, laborare. Tantum locuta sum cum rustico quod si boves illius dimiseris omnino quietos, dabit tibi caseum ad magnitudinem clypei factum. Hoc lupus concessit. Cui vulpes ait: Concede aratorem boves suos ducere, et ego ducam te ad locum ubi parantur illius casei, ut quem volueris de multis eligere possis. Sed lupus astutæ vulpis deceptus verbis quietum abire permisit rusticum. Vulpes vero vagando huc et illuc quantum potuit lupum deviavit, quem veniente obscura nocte ad altum puteum deduxit, cui super puteum stanti formam lunæ semiplenæ in ima putei radiantis ostendit et inquit: Hic est caseus quem tibi promisi, descende si placet, et comede. Ad hæc lupus: Descende primitus, et si sola deferre non poteris, ut te juvem faciam quod hortaris. Et hoc dicto viderunt

Le goupil parla premierement à conseil au bouvier et dist : Donne moy une geline et à ma femme une, et tu auras les buefz. Le bouvier lui octroia. Après parla le goupil au loup et dist : Amis, pour toy vueil-je parler, se je scay, car tu l'as desservy. J'ay tant parlé au villain, que, se tu lui en laisses enmener ses buefz en paix, il te donra un frommage fait à la semblance et grandeur de la lune. Le loup lui octroia. Dist le goupil : Laisse aler le bouvier à tout ses buefz, et je te menray où lieu où ce frommage est, affin que tu eslises le meilleur et le plus grand. Le loup qui deceus estoit par les soubtiles parolles du goupil, laissa aler le villain en paix. Le goupil ala deçà et delà, et desvoia le loup tant qu'il peut et l'emmena par nuit obscure à un puch. Le goupil lui monstra la forme de la lune demie plaine qui luisoit où fons du puch, et dist: Cy est le frommage que je te promis ; descens aval, s'il te plaist, et mengue. Dist le loup : Descens premier, et se tu ne le pués seul apporter, adont ferai-ge bien ce que tu me diz. Tandis qu'ilz parloient, ilz veirent une corde pendant au puch, et pendoit à un bout une

cordam pendentem in puteo in cujus caput erat urceola ligata et in alio capite cordæ altera urceola, et pendebant tali ingenio quod una surgente altera descendebat. Quod vulpes simul ac vidit quasi obsequens precibus lupi urceolam intravit et ad fundum venit. Lupus autem inde gavisus ait : Cur non affers mihi caseum? Vulpes ait : Nequeo præ magnitudine; sed intra aliam urceolam et veni sicut mihi spopondisti. Lupo intrante aliam urceolam, ponderis magnitudine ducta cito fundum petiit, altera surgente cum vulpe quæ erat levior. Vulpecula tacto ore putei foras exiliit et in puteo lupum dimisit, et ita quia pro futuro præsens dimisit, lupus merito boves et caseum perdidit.

Arabs castigavit filium suum : Ne credas omni consilio quod audies donec fuerit probatum in aliquo an sit utile, ne contingat tibi sicut latroni contigit qui consilio domini cujusdam domus credidit. Ad hæc filius Quomodo, pater, evenit ei? Pater.

seille, et à l'autre bout une autre, et pendoient par tel engien, que quant l'une avaloit, l'autre montoit. Le goupil congnut et vey l'engien, si prent la seille et entra dedens par l'enhortement du loup. Quant le loup vit ce qu'il estoit ens, si dist: Pourquoy ne m'aportes-tu ce frommage? Respondy le goupil: Je ne le puis raporter, pour ce qu'il est si grant; mais entre en l'autre seille, et viens moy aidier comme tu m'as promis. Le loup entra en l'autre seille, et vint tantost au fons parce qu'il pesoit moult; et l'autre seille vint tantost desseure, car le goupil ne pesoit pas tant. Le goupil sailli dehors et laissa le loup où puch, et ainsi le loup, pour ce qu'il laissa aler ce qu'il tenoit, perdy les buefz et les frommages.

Le Arabien chastoia son filz, et dist: Ne croy mie tout le conseil que tu orras, jusques adont que tu l'auras esprouvé en aucune chose s'il est bon ou non, qu'il ne t'en avienne ainsi comme il avint au larron qui crut le conseil au seigneur d'une maison. Pere, dist le filz, comment lui en avint-il? Dist le pere:

FABULA XXII.

Dictum est mihi quod quidam latro ad domum cujusdam divitis perrexit intentione furandi. Ascendens tectum ad fenestram per quam fumus exibat et si aliquis intus vigilaret auscultavit. Quod ut Dominus domus comperit, suaviter suæ uxori ait: Interroga alta voce unde venit mihi iste tam magnus census quem habeo; quod ut rem scias multum elabora. Tunc ipsa alta voce ait: Domine, unde tam magnum censum habuisti cum numquam mercator fueris? At ille: Quod Deus donavit serva et fac inde voluntatem tuam et non inquiras unde mihi tanta pecunia venerit. At ipsa sicut injunctum fuerat, magis et magis ut rem sciret instigabat. Demum quasi coactus precibus uxoris suæ inquit dominus: Vide ne cuiquam secreta nostra detegas; latro fui. At ipsa ait: Mirum mihi videtur quomodo tam magnum censum latrocinio acquirere potuisti, quod numquam audivimus clamorem sive aliquam calumniam

CONTE XXII.

Il me fut dit que un larron ala à la maison d'un riche homme pour embler. Il monta à une fenestre de la maison par quoy la fumiere yssoit, et escouta se nul veilloit en la maison. Quant le sire de la maison le oy, il dist coyement à sa femme : Demande moy hault dont si grant avoir que j'ay me vient, et me prie tant que je le te dye. La femme dist en hault : Sire, dont vous vient si grant avoir que vous avez, quant vous ne fustes oncques marchant? Il respondy : Garde ce que Dieu t'a donné, et si en fay ta volenté, et ne me demande mie dont si grant avoir me vient. Mais com plus lui deffendoit, plus lui demandoit dont tel avoir lui venoit. En la fin l'omme, comme il fust à ce constrains, respondy par la priere de sa femme et dist : Garde que tu ne dyes à nulluy nos secrés ; je suis larron. Respondy la femme : Je me merveille comment tu as peu acquerir si grant avoir, et si n'en oysmes oncques ne voix ne

inde. At ipse ait: Quidam magister meus me carmen edocuit quod dicebam quando ascendebam super tectum et veniens ad fenestram accipiebam radium lunæ manu et carmen meum septies dicebam, scilicet, *saulem*, et ita descendebam sine periculo. Quicquid pretiosum inveniebam in domo corrodens sumebam. Hoc facto iterum ad radium lunæ veniebam, et eodem carmine septies dicto, cum omnibus in domo sumptis ascendebam, et quod sustuleram ad hospitium deferebam. Tali ingenio hunc quem possideo censum habeo. At mulier ait: Bene fecisti quod mihi talia dixisti, nam si quandoque filium habuero, ne pauper degat, hoc carmen docebo. At dominus inquit: permitte me dormire quoniam somno aggravatus volo quiescere, et ut magis deciperet, quasi dormiens stertere cæpit. Perceptis denique talibus verbis, fur inde gavisus et dicto septies carmine, et sumpto manu radio lunæ, laxatis manibus et pedibus per fenestram in domum, magnum faciens sonum, cecidit et fracto crure et brachio congemuit. At dominus domus quasi

ramposne. Le sire dist : Un maistre que je eus me dist et aprist un cherme que je disoie quant je venoie sur les maisons, et quant je venoie et montoie sur les maisons à la fenestre, je prendoie le ray de la lune à ma main et disoie mon cherme sept fois, c'est assavoir saulem, *et descendoie ainsi sans peril, puis en la maison prendoie quanques je y trouvoie de boin. Quant j'avoie tout pris, je revenoie au ray de la lune, et redisoie mon cherme sept fois, puis remontoie à tout quanques j'avoie pris en la maison, et l'emportoie à mon hostel, et pour ce ay-je tant d'avoir. Dist la femme : Tu as bien fait qui le m'as dit, car quant je auray un enfant, je lui aprendray cestui charme affin qu'il ne soit povre. Dist le sire : Laisse moy dormir, car j'ay sommeil et si vueil reposer, et pour mieulx decevoir le larron, il commença à ronkier ainsi comme il dormist. Le larron qui ces parolles eut oyes, fut joyeux en son corage, et dist ce cherme sept fois, puis jetta ses mains au ray de la lune, et habandonna mains et piez de la fenestre, si chey en la maison et rendy grant son à la terre, si qu'il rompy la cuisse*

nesciens inquit: Tu quis es qui ita cecidisti? Ad hæc latro: Ego sum ille fur infelix qui tuis credidi fallacibus verbis.

Ad hoc filius: Pater, tu benedicaris, quoniam dolosa edocuisti me vitare consilia. Philosophus: Cave consilium azimum donec sit fermentatum. Alius: Ne credas consilium monentis quod deneges alterius benefactum; qui denegat coram oculis cernentis omnia se accusat. Alius: Si fueris in aliquo bono ne pecces inde, quoniam sæpissime maximum comminuitur bonum vel amittitur. Discipulus ad magistrum: Prohibuit Philosophus benefactum negare. Ad hoc magister: Qui denegat benefactum, denegat Deum, et ille qui non obedit Regi victori, est inobediens Deo. Discipulus: Ostende mihi rationem quomodo hoc esse possit. Magister: Nullum benefactum procedit de creatura ad creaturam nisi ex Deo procedat, et illi qui denegant benefactores, et ita denegant Deum. Alius: Custodi te a Rege illo qui ferus est ut leo, cui est levis animus ut puer. Alius: Qui ma-

et les bras, ei commença à gémir. Le sire de la maison qui oy le tombement, ainsi qu'il n'en sceut riens, dist : Qui est là? Dist le larron : Je suis le mechans larron qui creus à tes decepvables parolles.

Le filz dist : Pere, beney soyes-tu qui m'as enseignié à eschever les mauvais conseilz. Un autre dist : Ne croy mie conseil de cellui qui t'ammoneste que tu ne prendes mie le bienfait d'autrui : car qui denoye devant les yeulx de cellui qui tout voit, il s'accuse. Un autre dist : Se tu es en aucun bien, ne peche pas pour ce, car un grant bien est tost amenuisiez et perdus. Le disciple demanda à son maistre : Deffend le Philosophe denoyer le bienfaiteur. Dist le maistre : Qui denoye le bienfaiteur, il Dieu. Et cellui qui ne obéist mie au Roy qui tout vainct, n'obéist mie à Dieu. Dist le disciple[1] *: Monstre moy raison comment ce puet estre. Dist le maistre : Nostre bienfait vient de créature à créature, s'il ne vient de Dieu, et ceulx qui denoient les bienfaiteurs, ainsi denoient-ilz Dieu. Un autre dist : Garde-toy de ce Roy*

[1] Il y a *Philosophe* dans le manuscrit; mais dans le latin il y a *discipulus*, et le sens le veut.

lum dicit de Rege, ante tempus suum morietur. Alius : Diutius durare patitur Deus regnum Regis in sua persona peccantis si bonus sit gentibus et mitis, quam faceret justo Regi in sua persona si malus esset gentibus et crudelis. Alius : Tene rectam justitiam inter homines et diligent te, nec properes ulli reddere mutuum boni vel mali, quia diutius expectabit te amicus, et diutius timebit te inimicus.

FABULA XXIII.

Plato retulit in libro de Prophetiis quod quidam Rex erat in Græcia senex gentibus crudelis. Huic crevit maximum e multis partibus bellum, cujus ut sciret eventum, totius suæ regionis et viciniæ mandavit Philosophos, quibus congregatis ait : Videte quoniam magnum mihi et vobis ingruat bellum, quod propter meum credo vobis evenire peccatum; sed si aliquid est in me quod sit reprehendendum,

qui est fiers comme lyon, et qui a legier coraige comme enfant. Un autre dist: Qui maudit le Roy, il est néant devant temps. Un autre dist: Dieu laisse plus longuement durer le règne du Roy qui péche en sa personne, s'il est bon aux gens et debonnaire, qu'il ne fait d'un Roy juste qui est mauvais et cruel aux gens. Un autre dist: Tiens droite justice entre les hommes, si t'aimeront; ne te haste pas à aucun de rendre le guerredon du bien et du mal: car s'il est ton ami, il atendera plus longuement; et s'il est ton ennemi, il te cremera plus longuement.

CONTE XXIII.

Platon dist à son filz et raconta où livre des Prophesies que un Roy estoit en Grece, fel et cruel aux gens. Batailles lui crûrent de moult de parties, et pour ce qu'il en voult savoir la cause et l'occoison, il manda tous les Philosophes de la région et de la contrée. Quant ilz furent tous assemblez, il dist: Ne voyez-vous pas que une grande bataille est survenue à vous et à moy? Je croy que ce vous soit avenu

dicite et vestro judicio corrigere festinabo. Philosophus : De criminalibus in corpore vestro nullum scimus, nec quid nobis et vobis venturum sit cognoscimus; sed hic prope via trium dierum moratur quidam sapiens homo nomine Marianus, qui per Spiritum Sanctum loquitur. Ad eum ergo de Philosophis nostris aliquos legate, ipse vobis in tota vita vestra quid venturum sit per eos declarabit. His ita peractis septem Philosophos ad eum misit, qui postquam ubi habitaverat intraverunt, urbem desertam illius maximam invenere partem; sed illis quærentibus hospitium Mariani, dictum fuit quod ipse et multi de concivibus petissent heremum. Istis auditis perrexerunt ad eum. Quos ut vidit sapiens, dixit : Venite, venite legati Regis inobedientis. Deus enim in custodia ei diversas nationes subdidit, quarum non rectus gubernator sed immitis extitit. Deus qui illum et illius subditos de eadem materia creavit ejus immoderatam diu passus nequitiam multimodis correctionibus ut converteret ammonuit, sed tamdem ad malum ejus in illius necem inmisericordes barbaras sus-

par mon pechié; mais s'il a en moy aucune chose à reprendre, dittes le moy, je l'amenderay tantost tout à vostre jugement. Respondy un Philosophe : Des pechiez qui sont en vostre personne ne savons-nous nul, et ne savons pas que avenu vous est; mais prez de ci, à trois journées, a un homme qui a nom Maximien, si parolle par le Saint Esperit. Envoiez à lui aucun de voz Philosophes, il vous fera bien savoir par ceulx quelle chose il vous est avenu toute vostre vie. Le Roy envoia à lui sept Philosophes. Quant il vint à lui, ilz trouverent du lieu où il avoit conversé, une grande partie de gastée. Ilz demanderent cellui, et on leur dist qu'il et moult d'autres estoient à l'ermitage. Et quant ilz oyrent ce, ilz alerent à lui. Quant le sage homme les vit, il dist : Venez ça, messagez du Roy inobedient. Dieu qui a donné à lui pluseurs générations dont il n'est mie drois gouverneurs, ains a esté trop cruel; Dieu qui fist lui et ses subgetz d'une meisme maniere, et qui longuement a souffert sa desmesurée felonnie, l'a admonesté en moult de manieres de corrections, affin qu'il se convertist; maintenant en la fin lui a amené

citavit gentes : et hoc dicto tacuit sapiens homo. Quod audientes Philosophi mirabantur et qui aderant universi. Die vero tertia Philosophis quærentibus licitum repatriandi reverendus ille philosophico spiritu dixit: Revertimini quoniam mortuus est dominus vester, et Deus jam novum regem ibi posuit qui sit rectus gubernator et mitis gentibus subditis. Auditis talibus Philosophi qui venerant, tribus cum prædicto sapiente remanentibus, quatuor repatriaverunt qui omnia ut eis dictum fuerat vera et constituta invenerunt.

Arabs dixit filio suo : Ne moreris in civitate Regis dispensa cujus erit major quam redditus.

FABULA XXIV.

Dictum namque est quod quidam Rex suorum communi assensu procerum cuidam suo familiari quem antea cognoverat in secularibus esse prudentem totius regni commi-

gens crueulx et estranges à sa mort pour ses maulx. Quant le sage eut ce dit, il se teut. Les Philosophes, qui ce oyrent, s'esmerveillerent, et tous ceulx qui là furent. Au tiers jour prindrent congié du sage homme pour repairier; et le sage leur dist de par le Sainct Esperit: Repairerez, car vostre Seigneur est mort, et Dieu y a jà mis en son lieu nouvel Roy qui sera droiturier gouverneur et debonnaire à ses subgetz. Quant les Philosophes qui là estoient, oyrent ces choses, les trois demourerent avec le sage homme, et les quatre repairierent en leurs contrées, et trouverent que c'estoit vérité ce que le sage leur avoit dit.

L'Arabien dist: Ne demeure pas en la cité du Roy qui de plus grans despens est que sa rente ne vault.

CONTE XXIV.

Car on dist que un Roy par commun assentiment de ses barons, charga à un sien familier qui proesse il avoit paravant congneue, la baillie de tout son royaume, et qu'il reçust

sit habenas, qui provinciæ redditus susciperet et causas tractaret. Cujus frater, alterius regni dives mercator, remotam incolebat civitatem, qui percepto de fratris sublimatione parato comitatu prout decuit ut fratrem viseret iter incepit, præmisso tandem nuncio ne subitus aut improvisus veniret, qui de adventu suo fratri referret. Civitati in qua frater aderat appropinquavit. Audito fratris adventu, frater occurrit et hylari vultu satis eum accurate suscepit. Transactis aliquot diebus proviso tempore et loco Regis etiam fratrem suum advenisse inter cætera quæ sciebat placere retulit. Cui Rex : Si frater tuus tecum in meo regno remanere acquieverit, omnia tecum illi etiam rerum mearum custodiam communem esse concedo; quod si laborem renuerit, in hac civitate largas ei possessiones donabo et consuetudines et quæ deberet mihi facere condonabo. Si vero demum tactus amore natalis soli repatriare voluerit, plura vestimentorum mutatoria, et quæcumque ei fuerint necessaria largire cum habundantia. Auditis sermonibus Regis frater fratrem convenit, et quanta dominus pro-

les rentes de sa terre et traitast les causes. Le frere de cestui demeuroit en une cité d'un autre royaume, et estoit si riche marchant que de merveilles. Quant il vit que son frere estoit si eslevez, il ala vers lui à grande chevauchie, si comme chose convenable estoit, et envoia devant un message, pour ce qu'il ne voloit mie venir desprouveuement. Quant il oy dire que son frere venoit, il ala contre lui, et le receut liement et à bonne chiere. Après quant il vit temps et lieu de choses dire qui pleussent au Roy, il lui dist que son frere estoit venu. Dist le Roy : Se ton frere veult demourer en ma terre, je lui chargerai avec toi communalement mon royaume en garde ; et s'il refuse le traveil et la cure, je lui donrai en ceste cité grans possessions, et lui lairay coustumes et autres usages qui deveroient à moy venir. Et quant il vouldra retourner en son pays, je lui donray assez vestures de pluiseurs manieres, et toy donne lui largement quanques mestier lui est. Quant cellui eut oyes les parolles du Roy, il vint à son frere, et lui raconta toutes les parolles que le Roy lui avoit promises. Dist le frere : Se tu veulz que je

miserat ordine retractavit. Cui frater : Si vis ut tecum morer, ostende mihi quanti sunt redditus Regis. Ipse vero omnes ostendit. Deinde interrogavit quas expensas Rex faceret, quod ipse indicavit. Tunc ipse computavit cum fratre quia quantus erat redditus tanta erat et expensa, et dixit fratri : Amice, video tantam esse regis expensam quantus est redditus, et si consurrexerit bellum Regi vestro, vel aliquid tale, unde procurabit ipse milites suos, vel unde inveniet eis nummos? Frater : Aliquo consilio acquiremus. Cui frater : Timeo ne census meus sit pars hujus consilii, et ideo vale, quia nolo amplius morari.

Philosophus : Rex est similis igni, cui si nimis admotus fueris, cremaberis; si ex toto remotus, frigebis. Filius ad patrem : Si credidero verbis Philosophi, numquam familiaris ero Regi. Cui Pater : Fili, placere Regi summa prudentia est. Filius : Pater, erudi me quomodo, si oportuerit me Regi servire, ut prudens et bene doctus valeam placere. Pater : Ad hujusmodi instructionem multa essent necessaria quæ modo ad memoriam non revocamus, et fortasse si præscriberentur

demeure avecques toy, montre moy com grandes sont les rentes du Roy. Cellui lui monstra. Après lui demanda com grans depsens il faisoit. Il lui dist : Amis, dist le frere, je croy et voy que la despense du Roy est aussi grande comme sa rente ; se bataille ou telle chose survient au Roy, de quoy pourverra-il ses chevaliers, ou de quoy trouvera-il deniers ? Cestui dist : Par aucun conseil avons-nous deniers. Respondy le frere : Je crains que mon avoir ne fust parti par tel conseil, et pour ce je te commande à Dieu, car cy ne veuil plus demourer.

Le Philosophe dist : Le Roy est semblant au feu, car se tu vas trop prez du feu, tu t'eschauderas. Le filz dist au Pere : Se je croy les parolles au Philosophe, je ne seray jà familier au Roy. Le Pere respondy : Filz, plaire au Roy est le souverain sens. Dist le filz : Pere, enseigne moy, s'il me convient servir, comment je puisse plaire à lui, comme sage et bien enseignié. Dist le Pere : A ce faire seroient moult de choses nécessaires que je n'ay pas en mémoire ; et par aventure se je le te disoie,

tibi pusillo, in tædium verterentur, sed de multis pauca et quæ si observaveris erunt utilia referemus. Ad quem filius : Et si erectis auribus multa cupio promissa mihi audiendi avidus vehementer efflagito. Pater : Qui vult Regi esse familiaris, debet videre omni visu mentis quod cum venerit ad Regem stare diu possit, nec umquam sedeat donec Rex præcipiat, nec loquatur nisi cum opus fuerit, nec moretur cum Rege nisi Rex præceperit morari, et fideliter consilium taceat. Semper sit intentus audire quod Rex dicet, ne oporteat Regem bis præceptum repetere. Quodcumque præcepit Rex faciat. Caveat ne mentiatur Regi et sic erit ei obediens; ne unquam adsociet se homini quem Rex odio habebit. Cum hæc omnia et multa alia fecerit, forsitan de Rege non magnum habebit proficuum. Filius : Nihil pejus contingit homini quam diu Regi servire et nihil boni acquirere. Pater : Hoc multis jam evenit; et ideo præcepit Philosophus ne quispiam nimis moretur in servitio Regis. Philosophus : Qui servit regi sine fortunia, hoc sæculum perdit et aliud. Filius : O Pater, quare oblitus es

il te tourneroit un pou à ennuy : un pou te diray de moult de choses qu'il y convient, et si sont belles se tu les retiens. Dist le filz : Se je n'ay pas mes oreilles adreschiez à moult de choses oyr, non pourquant je suis convoitant de le oyr. Si te prie que tu me dyes ce tant que tu m'as promis. Le pere dist : Qui veult estre familliér à Roy, il doit veir de l'œil du cuer que quant il vient au Roy, qu'il y puist longuement estre, et qu'il ne se siée jusques à ce que le Roy lui commande, et ne parolle point jusques adont que besoing soit, et ne demeure mie avec le Roy. Tous temps soit ententif à oyr ce que le Roy dira, qu'il ne lui conviengne deux fois dire son commandement, et face quantque le Roy commande. Garde soy qu'il ne mente, ainsi sera-il à lui obéissant, et ne tiengne jamais compaignie à homme que le Roy haye. Quant il aura ce et moult d'autres choses, par aventure ne lui vendra mie moult grans prouffiz du Roy. Dist le filz : Grant ennui est à homme de servir à Roy duquel ne vient aucun bien. Le pere dist : C'est avenu souventes foiz ; et puis commanda le Philosophe que on ne demourast trop longuement en ser-

dicere quomodo debet homo comedere coram Rege? Pater : Non oblitus fui dicere, quia nulla est differentia comedere coram Rege et alibi. Filius : Dic ergo quomodo ubique debeam comedere. Pater : Cum ablueris manus ut comedas, nihil tangas nisi prandium donec comedas. Ne comedas panem priusquam veniat aliud ferculum super mensam, ne dicaris impatiens; nec tantum bolum mittas in ore tuo ut micæ defluant hinc et inde, ne dicaris gluto. Ne glutias bolum priusquam fuerit bene commasticatum in tuo ore ne stranguleris; nec pocula sumas donec sit os vacuum, ne dicaris vinosus; nec loquaris dum aliquid in ore tenueris, ne aliquid intret de gutture in intimam arteriam ne sit tibi causa mortis. Si videris bolum qui placeat tibi in parapside coram sodali, non sumas, ne dicatur tibi prava rusticitas. Post prandium manus ablue quia physicum est et curabile; ob hoc enim multorum oculi deteriorantur quando post prandia manibus non ablutis terguntur. Filius : Si quis invitaverit me ad prandium, quomodo respondebo? Concedam statim an non? Pater : Fac sicut

vice de Roy. Qui sert à Roy, et riens ne acquiert, il pert ce siecle et l'autre. Dist le filz : Pere, pourquoy me avez-vous oublié à dire comment on doit mengier devant le Roy? Car il n'y a mie diversité de mengier devant le Roy et ailleurs, dist le Pere. Dist le filz : Pere, dy moy doncques comment on doit mengier par tout. Dist le Pere : Quant tu auras lavé tes mains pour mengier, ne touche de tes mains riens se à viande non, tant comme tu mengeras. Ne mengue mie pain devant que autre viande soit mise sur la table, que on ne dye que tu soyes impatient. Ne metz mie si grant morsel en ta bouche que les mies rechiéent hors, que tu ne soyes appellez glouton, et si n'engloutis pas le morsel devant ce que tu l'ayes bien maschié, affin que tu n'estrangles. Ne boy pas jusques à ce que ta bouche soit wide, que on ne te appelle lecheur. Ne parolle mie tant que tu auras mengié ce qui est en ta bouche, que aucune chose n'entre en tes arteres qui te soit cause de mort. Se tu vois un bel morsel devant ton compaignon, ne le prens mie, car ce seroit villonnie. Après mengier lave tes mains, car c'est saine chose : car de ce empirent les yeulx à moult de

auctoritas Judæorum præcipit[1]. Dicit enim: Si quis invitaverit te ad prandium, videas personam invitantis. Si enim magna persona fuerit, statim concede; sin autem, secundum quod erit, secunda vel tertia vice. Hoc etiam refertur de Abraham. Quadam enim die dum coram sua staret janua, transeuntes sub humana specie vidit tres angelos quos ipse suam domum intrare honesto vultu rogavit, pedes lavare, cyborum refectionem sumere, lassos artus somno recreare. Ipsi vero, quoniam magna persona erat, acquieverunt ejus petitioni[2]. Juvenis ad senem: Cum invitatus fuero ad prandium, parum vel nimis comedam? Cui senex: Nimis, quoniam si amicus tuus fuerit qui te invitavit, gaudebit multum; si autem inimicus, dolebit. Hoc audito risit puer, ad quem senex: Recordatus sum verbi quod audivi de Maimundo nigro. Quidam enim senex quæsivit ab eo quantum posset comedere. Cui ipse: De cujus prandio, de meo vel alterius? At ille: De tuo. Maimundus: Quantum magis possum. Senex: Tu modo recordaris

[1] Talmud.

[2] Genes. XVIII. 1.—5.

gens, quant on les torche à mains ordes et sales. Dist le fils : Se aucun me semont de mengier avecques lui, comment lui responderai-ge? Lui octroierai-ge tantost? Dist le Pere : Fay ainsi comme l'auctorité des Juifz commande. Elle dit : Se aucun te semont de mengier avecques lui, regarde la personne ; se c'est grande personne, si lui octroie tantost ; se ce non, selon ce qu'elle sera à la seconde foiz ou à la tierce priere. Et ce treuve-l'en aussi d'Abraham : car un jour tandis qu'il estoit à sa porte, il vit trois Angeles trespasser en forme d'homme. Il les pria honnestement de demourer en sa maison, et leur fist leurs piés laver, et mengier et reposer. Ilz firent ce qu'il leur pria, pour ce que c'estoit une grande personne. Dist le jovencel : Quant je seray semons d'aucune personne au mengier, mengerai-ge ou pou, ou trop? Dist le viellart : Mengue assez, car s'il est ton ami, il en sera moult joyeux ; et ce c'est ton ennemi, il en sera dolans. Quand le jone oy ce, il en rist. Dist le viellart : Il me souvient de un nommé Mamonde le noer, car un viel homme lui demanda combien il pourroit bien mengier. Il respondy : De qui viande, ou de la mienne, ou de l'autrui?

[illegible]

[illegible]

Cieulx dist : De la tienne. Dist Mamonde : Tant que je n'en pourroie plus. Respondy le viellart : Tu recordes les parolles du glout, parescheux, sot, bourdeur, et com plus treuve-l'en de lui, plus treuve-on à dire. Moult me plaist à oyr de lui, dist le jovencel, car tout ce que de lui est, si est pour rire, et se tu as de ses dis et de ses fais aucune chose en mémoire, dy le moy en lieu de don. Volentiers, dist le viellart.

CONTE XXV.

Un seigneur d'ostel commanda une nuit à son serf qu'il closist l'uys. Le serf estoit parescheux et ne se peut lever, si dist que l'uys estoit clos. Au matin dist le seigneur : Mamonde, lieve sus, euvre l'uys. Cieulx dist : Sire, je savoie bien que vous voliez qu'il fust ouvert, et pour ce je l'ai ouvert. Dont sceut bien le seigneur qu'il l'avoit laissié ouvert par paresse. Puis lui dist : Lieve-toy et fay ton euvre, car il est jours, et si est déja le soleil tout hault. Dist Mamonde : Se le soleil est hault, donne moy à mengier. Dist le seigneur : Mauvais serf, veus-tu mengier par nuit? Respondy le serf :

mitte me domire. Iterum Dominus in nocte: Maimunde, surge et videas utrum pluat nec ne. Ipse vero advocavit canem qui jacebat extra januam, et cum venisset canis, palpavit pedes ejus, quibus inventis siccis, Domino inquit: Domine, non pluit. Iterum Dominus ad eum noctu an ignis esset in domo. Ipse vero vocato murilego, temptavit si calidus esset an non; cum invenisset eum frigidum ait : Non. Juvenis : Pigritiam audivi, modo garrulitatem ejus audire cupio. Senex : Dictum est quod Dominus suus veniebat de foro lætus pro lucro, quia multum lucratus fuerat, et exivit servus Maimundus contra Dominum suum, quem cum videret Dominus, timuit ne aliquos rumores, ut mos suus erat, diceret, et dixit : Cave ne dicas mihi rumores malos. Servus : Canis nostra parva pipella mortua est. Cui Dominus : Quomodo mortua est? Servus : Mulus noster exterritus fuit et rupit chamum suum, et dum fugeret, sub pedibus suis canem suffocavit. Dominus: Quid actum est de mulo? Servus : In puteum cecidit et mortuus est. Quomodo exterritus fuit mulus? Servus: Filius vester de solario

S'il est aincoires nuit, pourquoy ne me laisses-tu doncques dormir? Dist le seigneur : Mamonde, lieve-toy et regarde s'il pleut ou non. Le serf appella le chien qui gisoit hors de la maison, et lui tasta les piés; et quant il les trouva secs, il dist qu'il ne plouvoit point. Aincoires lui demanda le seigneur par nuit s'il avoit point de feu en la maison. Le serf appella le chat, si tasta s'il estoit chault ou non; quant il le senti froit, il dist qu'il n'y avoit point de feu. Le jone homme dist : J'ay oy de celle paresse, mais aincoires convoite-je à oyr de ses bourdes. Dist le viellart : On dist que son seigneur venoit du marchié joyeusement pour ce qu'il avoit gaignié; Mamonde son serf yssi hors, et ala encontre lui. Quant le seigneur le vit, il craindy qu'il ne lui apportast mauvaises nouvelles, si lui demanda, quelles nouvelles? Sire, dist le serf, petite nostre chiennette est morte. Comment morut-elle, dist le sire? Respondi le serf : Nostre mulet fu espoentez, si rompy son loycol, et ainsi qu'il fuioit, il passa dessus la chiennette et la tua. Et que a-on fait du mulet, dist le sire? Respondy le serf : Il chéy où puis, si est mors : car vostre filz chéy

cecidit ita quod mortuus est, et inde exterritus fuit mulus. Dominus : Quid agit genitrix ejus? Servus : Præ nimio dolore nati mortua est. Dominus : Quis custodit domum? Servus : Nullus, quoniam in cinerem versa est et quicquid in ea erat. Dominus : Quomodo combusta fuit? Servus : Eadem nocte qua domina mortua fuit, pedissequa quæ vigilabat pro domina, oblita fuit candelam in thalamo et ita combusta fuit domus tota. Dominus : Pedissequa ubi est? Servus : Ipsa volebat ignem extinguere et cecidit super caput et mortua est. Dominus : Tu quomodo evasisti cum tam piger sis? Servus : Cum viderem pedissequam defunctam effugi. Tunc Dominus valde contristatus ad vicinos suos venit orans eos ut reciperetur in alicujus domo et hospitaretur. Interea obviavit cuidam amico suo qui cum videret eum tristem interrogavit quare ita tristaretur. Ipse vero retulit omnia quæ dixerat sibi servus. Amicus autem desolato retulit versus amico ut consolaretur eum, dicens : Amice, noli desolari quia multociens contingunt homini tam graves adversitatum inundationes, quod de-

du solier, si rompi le col, dont le mulet s'espoenta. Le seigneur demanda : Que fait sa mere ? Respondy le serf : Elle est morte pour le dueil de son filz. Dist le sire : Qui garde la maison ? Respondy le serf : Nullui, car elle est arse et quanques il avoit dedens. Le seigneur demanda : Comment ardy-elle ? Respondy le serf : Celle mesme nuit que ma dame fut morte, la meschine qui veilloit pour ma dame, oublia la chandeille en la chambre, et ainsi ardy toute la maison. Où est la meschine, demanda le sire ? Respondy le serf : Elle voult estaindre le feu, si chey ens, et est arse. Dist le seigneur : Comment eschappas-tu, qui es si parescheux ? Respondy le serf : Quant je vey la meschine morte, je m'en fouy. Adont vint le sire dolans à la maison de son voisin, et leur pria qu'ilz le receussent en une de leurs maisons et le herbergassent. Tandiz il ala à un sien ami, et quant il le vit si triste, il lui demanda qu'il avoit. Et il lui dist tout ce que son serf lui avoit dit. Le ami lui commença à dire vers pour le reconforter, et dist : Amis, ne te desconforte pas, car moult souvent avient à l'omme si grans adversitez, qu'il desire à la foiz terminer sa

sideret eas etiam inhonesta morte finire, et statim eveniunt ei tanta commoda quod prorsus dulce sit ei præteritarum reminisci adversitatum; sed hæc humanarum rerum tam immensa fluctuatio variante meritorum ordine summi rectoris distinguitur arbitrio. Hæc et prophetæ Job corroborantur exemplo, cujus animum non pessum dedit amissio rerum[1]. Numquid etiam audisti quod dixit Philosophus: Quis potest in hoc sæculo, cum mutabile sit, aliquid stabile habere? Arabicus filio suo: Fili, cùm forte contigerit tibi aliquid adversi, noli nimis desolari nec nimis inde tristari, quoniam hoc est genus Deum negandi. Deum debes semper laudare tam de adversitate quam de prosperitate. Multa enim mala contingunt hominibus quæ eveniunt eis ut majora mala effugiant, et multa contingunt quæ in bono finiuntur, et ideo debes laudare Deum in omnibus et in eo confidere sicut dixit versificator : cum fueris in tristitia nihil inde sollicitus eris, sed horam in dispositione permitte et renuncia semper bonum futurum, et ita eris oblitus

[1] Iob. I. 22. בכל זאת לא חטא איוב ולא נתן תפלה לאלהים.

vie par mort deshonneste, et tantost après lui vient si grant eur et si grans richesses, qu'il lui plaist moult à recorder les adversitez qui trespassées sont; mais instabilités des choses humaines viennent à la fôiz sans deserte selon la volenté de nostre Seigneur qui tout gouverne. Les prophêtes confortoient Job par cest exemple qu'il ne se tourmentast pas pour avoir qu'il perdist. Et ne as-tu oy que le Philosophe dit : Qui puet avoir en ce siécle aucune chose que cest miracle? L'Arabien dit à son filz : Se aucune adversité t'avient, ne te dueil mie, ne desconforte trop, car c'est une maniere de Dieu renoier. Tu dois tous temps Dieu loer aussi bien des adversitez comme des prosperitez : car moult de maulx aviennent à gens pour plus grans maulx eschever, et moult de choses leur aviennent qui en bien finent, et pour ce tu dois Dieu loer en toutes choses, et toy fier en lui, si comme dist le versifieur : Quant tu seras en adversité, ne soyes soliciteux, mais mets toy en la disposition de Dieu et te souviengne tous temps du bien qui est à avenir, ainsi oublieras-tu les maulz, car moult de maulz aviennent qui finent en bien. Un Philosophe dit : Les biens de

malorum, quia multa mala eveniunt quæ in bono finiuntur. Philosophus : Hujus sæculi bona commixta sunt : non enim comedes mel sine veneno. Alius : Quæcumque in sæculo sunt, commutabilia sunt, et quæ ex eis tibi sunt bona ventura, licet sis debilis, tamen habebis et mala viribus devitare non poteris. Alius : Quod pigro assequi desiderata donat, idem consequi cupita velociter negat. Alius : Se per venustatem sæculum dedecorat et per optantem se terra deglutit et vorat. Alius : Quasi in ictu oculi finit gloria mundi, et cura fragilis maneat non exoptantem se videt.

FABULA XXVI.

Proverbialiter dicunt Socratem seculares tumultus devitantem et agrestem vitam cupientem nemus incoluisse et tugurii loco dimidium inhabitasse dolium, cujus fundum vento opponebat et imbri, et quod erat apertum jocundo soli, quem venatores Regis inventum dum intuerentur et illuderent pediculos suffocantem cœperunt avertere solis radiorum amenitatem. Quibus ille placido

ce siecle sont meslez, car tu ne mengeras pas miel sans venin. Un autre dist : Cellui qui fait au parescheux attaindre son desirier, cellui mesmes ne sueffre mie à la foiz au legier attaindre ce qu'il convoite. Un autre dist : La gloire de ce siecle trespasse aussitost comme œil clot et euvre.

CONTE XXVI.

On dist en un proverbe que Socrates[1] *pour eschever les ténébres, habita es boscages en la moitié d'un chemin en un tonnel, si tourna souvent le fons au vent et contre la pluie, et l'autre lez devers le soleil. Les sergens du Roy le trouverent tandiz qu'il s'espluchoit au soleil. Il leur dist debonnairement : Ne me tollez mie*

[1] L'auteur latin attribue ici à Socrate ce que l'histoire nous dit être arrivé à Diogène ! (N'a pas été mis en vers.)

vultu : Quod mihi non datis, auferre non præsumatis. Talibus irati de lare quo degebat expellere voluerunt et inde via abducere, ne prætereuntis oculi domini tam vilis persona offenderet, quod non valentes minati sunt ei dicentes : Vide ne quid mali ex protervitatis studio tibi contingat, quia Rex et dominus noster cum familiaribus suis et primatibus est hac parte transiturus. Illos autem in se latrantes Philosophus intuens, non est, inquit, vester dominus dominus meus, sed potius est mei servi servus. Quod audientes et novercali vultu eum respicientes, quidam detruncare proposuerunt. Minus improbi donec Regis sententiam audirent, placere decreverunt. Dum vero in hunc modum detricarent, Rex adveniens et quæ causa litigii foret perquirens, quæ gesta fuerant vel dicta famulis referentibus cognovit. Volens itaque Rex an ficta fuissent cognoscere, ad Philosophum properavit inquirens quid de se diceret. Sicut prius famulis, ita eum sibi sui servi servum esse asseruit, quorum sententiam verborum Rex benigno affatu diligenter enodari sibi postulavit. Ad quem Philosophus,

ce que ne me povez donner. Les sergens se courroucherent et le vouldrent bouter hors de son hostel, et mener hors de la voie; pour ce qu'il ne depleust au Roy qui là devoit passer, à veir si vile personne. Ilz ne peurent, si le commencerent à menachier et dire : Garde que jamais ne t'aviengne pour le desirer de ton estude, car nostre sire le Roy, ses princes et sa maisnie passeront tantost par cy. Le Philosophe les oyant en telle maniere parler, dist : Vostre seigneur n'est point seigneur, ains est serf de mon serf. Quant ceulx oyrent ce, ilz le regarderent cruelment; l'un lui voloit copper la teste, les autres dirent qu'on attendist le commandement du Roy. Tandiz qu'ilz estrivoient en tele manière, le Roy vint, et demanda pour quele cause ilz estrivoient contre cestui homme. Les sergens lui dirent ce que faict et dit estoit. Quant le Roy entendy ce, il voult savoir se le Philosophe disoit vérité, si vint à lui, et lui demanda quelle chose il disoit de lui. Le Philosophe lui dist pareilles paroles qu'il avoit dittes à ses sergens, c'est assavoir qu'il estoit

servata vultus dignitate, leniter inquit: Voluntas quidem subjecta est et servit mihi, non ego sibi. Tu e converso subjectus es voluntati et sibi servis, non ipsa tibi, itaque servus es ejus qui mihi servit. Tunc Rex, defixo paululum visu, sic incepit : Ut patet in verbis nihilum esse potentiam confiteris. Cui Philosophus in angustam suæ mentis sedem receptus ait : Scis ipse nimium tibi ambitionem mortalium rerum dominatam fuisse et materiam rebus gerendis te optavisse quod ne virtus tua, ut ipse fateris, consuesceret tacita, sed ob cupidinem gloriæ, sicut rei sinceritas est, fecisti adipiscendæ, quæ quam sit exilis et totius vacua ponderis sit considera. Tuæ præterita gloriæ potentia ut pote quæ jam nulla est, metuenda non est, sed neque futura, cujus eventus dubitabilis est et incertus. De præsenti constat quia ita parva est, ita momentanea et quæ in ictu oculi adnullanda: ob hoc enim nulla sui parte est formidanda. Perceptis denique Philosophi verbis, Rex ait complicibus suis : Servus Dei est, videte ne quid molestum ei faciatis aut inhonestum.

serf de son serf. Le Roy lui pria bonnement qu'il lui exposast la sentence de ses parolles. Le Philosophe dist : Ma volenté est subgette à moy, non pas moy à elle; mais tu es subject à ta volenté et serf à elle, non pas elle à toy, et ainsi es serf de ce qui sert à moy. Le Roy le regarda et dist : Il appert par tes parolles que tu diz, que la puissance de ce siecle est nulle. Le Philosophe regarda estroitement en sa pensée, si dist : Tu scez que la convoitise des choses de ce siecle t'a mis en subjection, mais par aventure tu l'as fais pour la convoitise de vaine gloire. Or pense et regarde que pou de vaine gloire qui est trespassée, est nulle, et doncques ne fait-elle point à cremir : car ce n'est pas chose dont tu soyes certain. Et ce que maintenant est apperte chose, est en pou d'heure trespassée et va à néant aussi tost que on clot un œil, pour ce ne fait-elle point à cremir en nulle partie. Quant le Roy eut oye la parolle du Philosophe, il dist à ses sergens, cestui homme est serf de Dieu, gardez que vous ne lui fachiez nulle moleste ne chose deshonneste.

Discipulus magistro : Cum celeria ista sunt exilia, cur præparamus tanta quasi durabilia? Magister : Quoniam vitæ terminus est incertus. Philosophus : Operare pro futuro sæculo quasi nunc sis moriturus, et pro præsenti sicut semper victurus; melius enim est quod post tuam mortem a te quæsita habeant inimici, quam in vita egeas quod tibi subveniant inimici. Ob hæc itaque cum honestate tibi omnia provide, quia brevis est cursus vitæ. Alius : Sæculum est quasi fons instabilis cujus introitus est matris uterus, et ejusdem mors erit exitus. Versificator :

Mors est porta patens terrenis pervia cunctis,
Sed quæro post hanc quæ sit habenda domus.

Est domus delitiarum Deo famulantium est et diversa pœnas promerentium. Arabs ad patrem : Pater, quomodo domum delitiarum et gloriam ejus lucrari potero? Pater : Quicquid melius et pretiosius habes repone in ea custodiendum et invenies, cum illuc veneris, tibi paratum. Filius : Quomodo possum in eam domum pecuniam præmittere cujus ostium non novi adire? Pater :

Dist le desciple à son maistre : Puisque ces choses sont si tost trespassées et allées à néant, pourquoy les gardons-nous et assemblons ainsi comme se elles deussent tousjours durer? Le maistre respondy : Pource que nous ne sommes pas certain de la fin de nostre vie. Un autre Philosophe dit : Fay pour l'autre siecle ainsi comme se tu deusses maintenant morir; et pour ce siecle aussi fay comme se tu deusses toujours durer, et tous temps vivre : car mieulx vault que après ta mort tes amis ayent ce que tu as acquis, que tu ayes mestier de leur ayde en ta vie, et pour ce te pourvoy honnestement de tout ce qu'il te fault : car le cours de ceste vie est moult brief. Un autre dist : Cestui siecle est aussi comme une fontaine muable de laquelle l'entrée est le ventre de la mère, et l'issue est la mort. Un versifieur dist : La mort est une porte ouverte par laquelle toutes choses terriennes passent; mais je demande quelle maison on ara après ceste de delices, mais ceulx qui desservent paine, auront maison diverse. L'Arabien demanda à son pere : Pere, dist-il, comment porrai-je gaignier la maison de delices et la gloire qui dedens est? Dist le pere : Met en elle garder

Audi quod fecit filius consiliarii Regis post obitum patris. Filius : Pater, fare, nec subterfugiam monitis obedire. Pater.

FABULA XXVII.

Rex quidam habuit sapientem consiliarium et familiarem qui tandem naturæ legibus favens parvum reliquit hæredem bene disciplinatum et curialem, cui totam, quæ magna erat, possessionem et divitiarum acervos subscripsit et morti cessit. Quo facto Rex ad se puerum vocavit, et de patris occasu ne plus justo doleret ammonuit, et quæcumque pater illi regenda dederat testimonio firmavit et insuper quod ætate ejus exigente in patris locum eum susciperet illi promisit. Inde vale dicto lætus juvenis ad propria remeavit, quem Rex oblivioni tradidit, nec ipse ad re-

le meilleur et le plus précieux que tu as de tout ton avoir, si le trouveras appareillié quant tu venras illecques. Respondy le filz : Comment puis-je mettre en la maison mon avoir de laquelle je ne sçay trouver les huis? Dist le pere : Et ne scez-tu que fist le filz du conseillier du Roy après la mort de son pere? Respondy le filz : Pere, je te prie, dis le moy, pour ce que je ne reffuse obéir à tes commandemens. Dist le pere.

CONTE XXVII [1].

Un Roy fut jadis qui avoit un conseillier sage, lequel estoit moult familier à lui. Cestui conseillier qui fais estoit de nature, morut, et avoit un petit filz de lui qui fut son hoir liberal et bien enseignié. Il lui laissa grant avoir et grans richesses, lesquelles il avoit assemblées. Le Roy après la mort du pere, appella l'enfant et lui admonnesta qu'il ne feist mie dueil oultre raison pour la mort de son pere, et lui promist que quant il auroit eage, il le tendroit en lieu de son pere. L'enfant prist congié et revint joyeusement au sien. Le Roy le mist en oubli, mais

[1] N'a pas été mis en vers.

gem remeare properavit. Longo temporis intervallo in eadem regione in qua puer erat cœperunt egere adeo quod cyborum inedia periclitarentur fame. Quod videns puer bonæ indolis animo condoluit, condolens horrea deplevit et pauperibus distribuit, et de penu vinum extraxit et carnes quas egentibus erogavit. Crescente penuria, decrescens pecunia indigentibus non suffecit. Postea dato pro annona thesauro vitam fame vel siti laborantium quousque potuit sustinere non distulit nec suffecit. Hic idem de vestibus et pretiosis lapidibus egit, et sic transiit circulus anni in quo non paucos jam mortis nexibus irretitos liberavit. Erat autem in eadem regione quidam Regis præscripti notarius qui livoris macula tactus puero invidebat, et graves inimicitias latenter exercebat, et Regem erga puerum in iram exasperabat his verbis : Domine, lenitas vestræ moralitatis in vestri filium consiliarii cui pater infinitam reliquit pecuniam, ne dicam stulte, nimium mollis fuit, modo namque nec vos nec ille pecuniam habetis quam inconsultus superflue dilapidavit. Rex vero talibus in iram

il ne laissa mie de revenir au Roy. Long-tems après en celle region où l'enfant estoit demourant, fu si grande famine que les gens moroient de disette. Le filz qui de bonne lignie estoit, quant il vit ce, il en fut moult dolans, et wida ses grainges et departi son avoir aux povres; si traist ses vins de ses celiers et ses chars, si en donna, tant comme il durerent, aux besoingneux. La famine et la disette croissoit chascun jour en la contrée, et la peccune descroissoit au jovencel, parquoy il ne peut plus souffire aux besoingneux. Après il donna son tresor pour grain, et secourut les povres tant qu'il peut, mais il ne peut mie souffire à tous, et pareillement fist-il de ses draps et de ses joyaux, et ainsi trespasserent les ans et secourut moult de gens qui fussent mors de faim. En sa region avoit un notaire ami du Roy, qui fut ennemy dessus l'enfant, et disoit telles parolles au Roy: Sire, trop avés esté soef et mol envers l'enfant de vostre conseillier auquel son pere laissa si grant avoir, que vous, ne lui ne l'avez, ains l'a despendu folement. Le Roy fut courrouchiez, si envoia pour l'enfant, et lui dist: Fol filz de sage homme, sans vigueur et prodigue,

commotus pro puero legavit cui talia dixit: Insipiens fili sapientis, iners artificiosi prodige largi, ut quid divitias sapienter congregatas et tibi ad servandum commissas dedisti perniciei? Ad hæc puer visu in terram defixo, principis enim vultuositatem utpote torvis inflammatam luminibus verebatur: Domine, si pace vestra licet dicere non ut quibusdam videtur stultus patre sapiente vobis sum relictus, pater etenim meus thesaurum congregavit, congregatum unde fures rapere possint collocavit et mihi cui possètis auferre vel ignis comburere, sive aliquis casus eripere reliquit. Ego vero eumdem ibi collocavi ubi fideliter sibi servabitur et mihi. Rex autem quid inde fecisset rogavit. Puer vero quid et qualiter fecerat retaxavit. Comperta denique peritia juvenis remuneratum prius eum circunstantibus laudavit, patris servitium recompensavit. Qui ex inde lucrando novas et majores prioribus divitias acquisivit. Hoc modo quod pretiosus habuit filius consiliarii Regis, in domo delitiarum thesaurisavit. Auditis sermonibus patris filius inquit: Juvenis iste sapienter egit et

pourquoy as-tu despendu folement les richesses qui furent sagement assemblées, lesquelles te furent chargiez à garder? L'enfant qui avoit en reverence le visage ouquel il s'estoit embrachiez, tourna ses yeux vers terre et dist: Sire, sauf vostre reverence, moy hoir de mon pere lequel me laissa en vostre garde, n'ay pas, si comme aucuns dient, ouvré comme fol: car verité est que mon pere assembla tresor, et le mist là où larrons le peussent avoir emblé, et aussi à moi le laissa à qui vous l'eussiez pu tollir, ou feu ardoir, ou je l'eusse peu perdre par aucune meschéance; mais je l'ay mis où il sera loyaument gardé à moy et à lui. Le Roy lui demanda qu'il en avoit fait. L'enfant lui raconta tout ainsi comme il l'avoit departi aux povres et besoingneux. Quant le Roi eut entendu et esprouvé le sens de l'enfant, lequel fut moult loez pour son sens, il lui guerdonna le service du pere. Cellui enfant commença de son avoir à gaignier, et acquist plus grant avoir qu'il n'avoit paravant eu. Ainsi demoura le filz du conseil du Roy, si en fut plus précieux à avoir la maison de delices. Quant le filz eut oyes les parolles de son pere, il dist: Cestui

magnæ speciem bonitatis in se futurum indicavit, et fecit sicut Philosophus filio præcepit dicens : Fili, vende hoc sæculum pro futuro et utrumque lucraberis, quod ita contingit. Alius filium corrigens dixit : Fili, pro futuro sæculo operare antequam mors te segreget ab opere corporali. Alius : Vide ne dicipiant te sæculares delitiæ, et irretitus fallaciis sæcularibus mortis venturæ obliviscaris, ne tibi contingat sicut latroni domum divitis ineunti. Cui filius : Ede, pater, quid accidit. Pater.

FABULA XXVIII.

Domum divitis fur intravit, et diversis eam gazis plenam invenit. Hinc stupefactus de diversis diversa, de pretiosis pretiosiora eligere studendo curavit, et quia vilia relinquens in eligendo tempus consumpsit donec dies veniens quid facere vellet detexit. Experrecti de improviso vigiles domus in eligendo furem repperiunt, capiunt, inde loris et fustibus cæsum in yma carceris detrudunt. Ad

jovencel fist sagement et monstra grant maniere de bonté qui avenir estoit en lui, et fist ainsi comme le Philosophe commanda à son filz : Filz, dit-il, vend ce siécle pour l'autre, si gaingneras l'un et l'autre comme il avint. Un autre doctrinoit et enseignoit son filz et lui disoit : Labeure pour labour en ce siécle ains que la mort te oste l'euvre du corps. Un autre dist : Garde que les richesses de ce siécle ne te deçoivent, que tu ne soyes enlachiez des faussetez du siécle, et oublie la mort qui vint au larron qui entra en la maison du riche. Respondi le fils : Pere, comment lui en avint-il ? Le pere dist.

CONTE XXVIII.

Un larron entra en la maison d'un riche homme, et la trouva plaine de grans richesses. Il s'esmerveilla et commença à eslire les plus précieuses choses et les meilleurs coffres, et en eslisant il oublia le temps qui passoit jusques adont que le jour vint. Quant ceulx de l'ostel s'esveillerent, il trouverent le larron eslisant qui point ne s'en gaittoit. Ilz le bastirent de coroyes et de bastons, si le jetterent en

ultimum data sicut jam de confesso sententia amaras audiens hystorias capitalem sententiam subiit, qui si tam prope diem venturum præcogitasset, ne loris et fustibus cæderetur, vel quod gravius extitit, ne capite privaretur præcavisset.

Alius Philosophus dixit : Hujus sæculi divitiæ sunt transitoriæ sicut hominis somnia dormientis, qui evigilans quæcumque habuerat in aperiendo oculos irrecuperabiliter perdit sicut vulgo dicitur.

FABULA XXIX.

Opilio quidam in somnis mille oves habuit, quas magno quidam cupiens emere ut carius venderet, sicut somnianti visum fuerat, pro unaquaque duos solidos dare volebat. Sed qui vendebat cum duobus solidis denarium de unaquaque plus poscebat. Illis de pretio contendentibus, hoc modo somnus evanuit; sed venditor, dum esse somnium comperit, non apertis oculis clamare cæpit : Pro unaquaque mihi viginti quinque denarios tribue, et quotquot sunt tecum abduc.

une charrette. Sentence fut donnée sur lui, et quant il oy qu'il fut jugiez à copper la teste, il dist : Se j'eusse pensé au jour qui prez estoit, je n'eusse pas esté batus de coroyes ne de bastons, et n'eusse pas perdue la teste.

Un autre Philosophe dit : Les délices de ce monde trespassent aussi comme les songes d'un homme qui dort : car quant il s'esveille et euvre les yeux il pert sans recouvrer quanques il avoit songié.

CONTE XXIX [1].

Aussi comme on dist d'un bregier qui avoit mil brebis en songe. Il les vouloit vendre à un homme, et lui sembloit que cestui homme lui vouloit donner pour chascune brebis deux sols, et il en demandoit deux deniers plus pour chascune. Si qu'ilz estrivoient ainsi, le songe s'esvanouy. Quant le vendeur percheut que c'estoit songe, il tinst les yeux clos, et commença à crier : Donne pour chascune brebis vingt cinq deniers et les emmaine toutes.

[1] Le poëte français a abandonné l'auteur latin depuis ce conte jusqu'à la fin.

Hunc vero in modum transeuntia mundi gaudia sectantes et diversis ut retineant inhiantes de improviso veniens dies et finis vitæ intercipit, et quæque cupita velint nolint adimit. Item filius : Mortis nexus aliquo modo fugere poterimus? Pater : Minime, quoniam illius est incurabilis morsus, nec medicis artibus ejus amaras fugiemus manus. Filius : Quomodo ergo, ne nimis lædat, sustinebimus? Pater : Fac sicut dicit versificator:

Quod vitare nequis constanti suscipe mente;
Sic quæ dura fuit mors tibi mitis erit.

FABULA XXX.

Dictum est de quodam Philosopho quod per antiquum transiens cimiterium laminam vidit marmoream cujusdam mortui cineribus superpositam, sed in ea versus inscripti verba sepulti prætereuntibus loquentis exprimebant hoc modo :

Tu prope qui transis, nec dicis aveto, resiste;
Auribus in cordis hæc mea verba tene.
Sum quod eris, quod es ipse fui, derisor amaræ
Mortis dum licuit, pace juvante frui;

En telle maniere vient le jour de ceulx qui ensuivent les fausses joyes de cest monde, et cestui jour leur tolt, veullent ou non, quanques ilz ont convoitié. Dist le filz : Porrions nous en aucune maniere eschever la mort? Respondy le pere : Nennil, car cestui morsel ne puet estre eschevé ne par art, ne par medecine ne povons eschapper de ses ameres mains. Demanda le filz : Comment le porrons-nous attremper sans grant doleur? Respondy le pere : Fay ce que le versiffieur dist, rechoy de ferme corage ce que tu ne pués eschever, ainsi te sera la mort douce qui tant est amere.

CONTE XXX.

On dist d'un Philosophe qui trespassoit parmi une cymentiere, et vit un marbre dessus un mort, ouquel avoit escrips vers qui contenoient telles parolles : Tu qui cy passes, me dois saluer et arrester, et dire telles parolles; retiens en ton cuer mes parolles qui sont telles : Je suis ce que tu seras, et fus ce que tu es, quant je ne doubtai la mort amere; mais premiers que la mort vint qui me ravy mes amis,

Sed veniente nece postquam sum raptus amicis
Atque meis famulis orba parente domus
Me contexit humo deploravitque jacentem
Inque meos cineres ultima dona dedit,
Inde mei vultus corrodit terra nitorem,
Quæque fuit formæ gloria magna cadit,
Meque fuisse virum nequeas agnoscere, si jam
Ad visum fuero forte retectus humo.
Ergo Deum pro me cum pura mente precare,
Quatinus æterna det mihi pace frui,
Et quicumque rogat pro me comportet yd unum
Ut mecum maneat in regione poli.

Relectis iterum et iterum versibus istis, sæcularibus postpositis, factus est heremita Philosophus.

Iterum de Alexandro dictum est quod sepultura ejus foret aurea et in pervio omnibus atrio posita ad quem plurimi convenerunt Philosophi de quibus unus ait : Alexander de auro fecit thesaurum, nunc e converso aurum de eo facit thesaurum. Alius : Heri totus ei non sufficiebat mundus, hodie quatuor solæ sufficiunt ei ulnæ; heri populo imperavit, hodie populus imperat illi. Alius : Heri multos populos potuit a morte liberare, hodie nec ejus jacula potuit devi-

mes sergens, mes parens et ceulx de ma maisnie me couvrirent de terre et plourerent pour moy qui cy gis. Or degaste la beauté et la coulour de mon viaire, et la grande gloire de ma beauté est cheute. Se j'estoie descouvers de terre et tu me veisses, par aventure tu ne pourroies croire que j'eusse esté. Or te prie dont que tu pries à Dieu pour moy et de bon cuer qu'il me doinst reposer en la vie pardurable, et quiconques prie pour moy, le receveur des cieux lui soit appareilliez avec moy. Quant il eut leut et releut ces vers, il laissa le siecle et devint hermite.

Aussi dist-on d'Alexandre le grant que son sepulchre fut d'or et estoit en un lieu où toutes gens povoient aler, si y vindrent moult de Philosophes desquelz l'un dist : Alexandre fist d'or tresor, et or fait maintenant tresor de lui. L'autre dist : Ne souffisoit pas à Alexandre tout le monde, et maintenant lui souffisoit quatre astelles. Un autre dist : Alexandre eut hier seignourie sur le peuple, or a le peuple sur lui seignourie. Un autre dist : Hier povoit Alexandre delivrer moult de gens de mort, et

tare. Alius : Heri ducebat exercitus, hodie ducitur ab illis et datur sepulturæ. Alius : Heri terram premebat, hodie eadem premitur ipse. Alius : Heri eum gentes timebant, hodie eum vilem deputant. Alius : Heri habuit amicos et inimicos, hodie habet omnes æquales. Sed de viginti-duobus Philosophis circumstantibus quid quisque de potentissimo Rege dixerit memoriæ longum est reducere.

Iterum heremita Philosophus hoc modo suam correxit animam : Anima mea, scias et cognoscas, dum potentia est in manu tua quid operaris antequam de tuo movearis loco ad domum in qua manet justitia et ad portam judicii ubi leges in rotulo quicquid tua manus egit in hoc sæculo, ubi angeli a dextris et a sinistris discooperient et renuntiabunt consilium et quicquid fuerit a te excogitatum. Ante Deum veniet tuum judicium una lance quicquid boni et alia quicquid mali egeris uno et eodem declarabitur examine. Omnes tui fratres et amici non invenient tuam redemptionem et te deserunt ac dimittunt :

il maintenant ne se puet garder d'elle. Un autre dist : Alexandre menoit hier l'ost, et maintenant l'ost le maine au sepulchre. Un autre dist : Hier estoit Alexandre sur terre, or est la terre maintenant sur lui. Un autre dist : Les gens cremoient hier Alexandre, et maintenant ilz le tiennent pour vil. Un autre dist : Alexandre avoit hier amis et ennemis, or sont-ilz maintenant egalz. Mais de vingt deux Philosophes qui là estoient, longue chose seroit à recorder ce que chascun dist du poissant Roy.

Un autre Philosophe hermite chastoia son ame en telle maniere et dist : O tu, mon ame, saches et congnoy et entend quelle chose tu faces, tandiz que tu as ta poissance en ta main, ct ainçois que tu isses de ton lieu et que tu voises en la maison où justice demeure, et ainçois que tu passes la porte du jugement où tu liras en un rollet quanques tu auras fait en ce monde, où les angeles à destre et à senestre descouverront et manifesteront tout ton conseil et quanques tu as pensé. Devant Dieu vendra ton jugement, en un vaissel seront tous les biens que tu auras fais, et en un autre tous les maulz, et de tout sera fait jugement, dont tes

Discipulus magistro : Cum celeria ista sunt exilia, cur præparamus tanta quasi durabilia? Magister : Quoniam vitæ terminus est incertus. Philosophus : Operare pro futuro sæculo quasi nunc sis moriturus, et pro præsenti sicut semper victurus; melius enim est quod post tuam mortem a te quæsita habeant inimici, quam in vita egeas quod tibi subveniant inimici. Ob hæc itaque cum honestate tibi omnia provide, quia brevis est cursus vitæ. Alius : Sæculum est quasi fons instabilis cujus introitus est matris uterus, et ejusdem mors erit exitus. Versificator :

Mors est porta patens terrenis pervia cunctis,
Sed quæro post hanc quæ sit habenda domus.

Est domus delitiarum Deo famulantium est et diversa pœnas promerentium. Arabs ad patrem : Pater, quomodo domum delitiarum et gloriam ejus lucrari potero? Pater : Quicquid melius et pretiosius habes repone in ea custodiendum et invenies, cum illuc veneris, tibi paratum. Filius : Quomodo possum in eam domum pecuniam præmittere cujus ostium non novi adire? Pater :

Dist le desciple à son maistre : Puisque ces choses sont si tost trespassées et allées à néant, pourquoy les gardons-nous et assemblons ainsi comme se elles deussent tousjours durer? Le maistre respondy : Pour ce que nous ne sommes pas certain de la fin de nostre vie. Un autre Philosophe dit : Fay pour l'autre siecle ainsi comme se tu deusses maintenant morir ; et pour ce siecle aussi fay comme se tu deusses toujours durer, et tous temps vivre : car mieulx vault que après ta mort tes amis ayent ce que tu as acquis, que tu ayes mestier de leur ayde en ta vie, et pour ce te pourvoy honnestement de tout ce qu'il te fault : car le cours de ceste vie est moult brief. Un autre dist : Cestui siecle est aussi comme une fontaine muable de laquelle l'entrée est le ventre de la mère, et l'issue est la mort. Un versifieur dist : La mort est une porte ouverte par laquelle toutes choses terriennes passent ; mais je demande quelle maison on ara après ceste de delices, mais ceulx qui desservent paine, auront maison diverse. L'Arabien demanda à son pere : Pere, dist-il, comment porrai-je gaignier la maison de delices et la gloire qui dedens est? Dist le pere : Met en elle garder

Audi quod fecit filius consiliarii Regis post obitum patris. Filius : Pater, fare, nec subterfugiam monitis obedire. Pater.

FABULA XXVII.

Rex quidam habuit sapientem consiliarium et familiarem qui tandem naturæ legibus favens parvum reliquit hæredem bene disciplinatum et curialem, cui totam, quæ magna erat, possessionem et divitiarum acervos subscripsit et morti cessit. Quo facto Rex ad se puerum vocavit, et de patris occasu ne plus justo doleret ammonuit, et quæcumque pater illi regenda dederat testimonio firmavit et insuper quod ætate ejus exigente in patris locum eum susciperet illi promisit. Inde vale dicto lætus juvenis ad propria remeavit, quem Rex oblivioni tradidit, nec ipse ad re-

le meilleur et le plus précieux que tu as de tout ton avoir, si le trouveras appareillié quant tu venras illecques. Respondy le filz : Comment puis-je mettre en la maison mon avoir de laquelle je ne sçay trouver les huis ? Dist le pere : Et ne scez-tu que fist le filz du conseillier du Roy après la mort de son pere ? Respondy le filz : Pere, je te prie, dis le moy, pour ce que je ne reffuse obéir à tes commandemens. Dist le pere.

CONTE XXVII [1].

Un Roy fut jadis qui avoit un conseillier sage, lequel estoit moult familier à lui. Cestui conseillier qui fais estoit de nature, morut, et avoit un petit filz de lui qui fut son hoir liberal et bien enseignié. Il lui laissa grant avoir et grans richesses, lesquelles il avoit assemblées. Le Roy après la mort du pere, appella l'enfant et lui admonnesta qu'il ne feist mie dueil oultre raison pour la mort de son pere, et lui promist que quant il auroit eage, il le tendroit en lieu de son pere. L'enfant prist congié et revint joyeusement au sien. Le Roy le mist en oubli, mais

[1] N'a pas été mis en vers.

TABLE.

Fin de la Table.



